



Lupus

ISBN 978-2-9556267-1-9

Tezcatlipoca Editions © 2016, Rod Merrina

Le loup est un mammifère de la famille des canidés.

Le lupus est une maladie auto-immune.

Fragment (0) Ce que je suscite

Jimmy Oppeg

Mon nom est Jimmy Oppeg. Ce que je m'apprête à vous raconter va probablement me conduire en enfer, à une rapidité démente - au moins au cimetière le plus proche, si l'on daigne m'enterrer. Ceux qui me tueront n'auront peut-être pas cette décence. Quant-à ma famille, je n'ose même pas imaginer ce qu'ils devront endurer.

Je m'adresse à vous en tant qu'ancien flic, bon de surcroît, un de ceux capables de discernement et de pouvoir réflexif. Je le précise : l'énorme idiot qui joue puérilement avec sa matraque n'est pas qu'un légendaire cliché. Quatre-vingt pour cent de la police est constituée de tâches ambulantes - voilà qui est dit. Comme mon travail était propre et que mes enquêtes s'avéraient être de francs succès, je fus repéré par cette organisation très connue, nommée CIA.

Inutile de vous inquiéter, je ne vais pas m'attarder sur ma formidable ascension et me masturber sur ma réussite. Je n'en ai pas le temps.

Aujourd'hui, je suis tout en haut. Je suis dans le cercle hiérarchique le plus terrible : le cercle qui prend les pires décisions, le cercle des ultimes responsabilités.

Ce que je m'apprête à vous dire mettra votre vie en danger et il est encore temps d'arrêter le massacre. Il est encore temps d'éloigner vos yeux de ces mots trop pleins de sens et de vous enfuir !

L'organisation dont je vous parle est bien sûr débordée. La liste des priorités change constamment et la vie que l'on vous fait contractualiser est une course contre la mort, déprimante et vaine : un jour, tel trafiquant de drogue est prêt à être appréhendé, le lendemain, le terroriste lambda est votre unique raison de respirer. Rien n'est logique, rien ne se déroule comme prévu. Tout est précipitation, bâclage, échec. Il n'y a aucune règle de travail, aucune éthique à respecter. À votre entrée, on ne vous apprend qu'une chose, une putain de chose ! Cette chose, ce ... truc : on l'apprend à toutes les importantes institutions gouvernementales et fédérales : FBI, NCIS, DEA, NSA et bien d'autres acronymes encore.

Ceci est mon dernier avertissement. Si vos yeux ne peuvent s'arrêter de dévorer mes putains de mots, vous signez votre arrêt de mort prochain. Prenez conscience de ce drame potentiel avant de continuer ce suicide programmé !

J'aurai eu la politesse de vous laisser choisir le danger en votre âme et conscience.

Ce truc, cette chose qu'un membre du haut gouvernement apprend très vite, c'est qu'il y a une personne. Cette personne, vous dit-on, sera probablement dans une enquête ou dans un dossier que VOUS serez amené à consulter. Et à partir du moment où son nom est prononcé, mentionné ou même supposé, l'enquête doit être immédiatement classée. Clairement, simplement, sans exception.

Cette personne est intouchable. Elle est aussi respectée que crainte. États, mafias, organisations terroristes : elle tient tout le monde par les couilles et pourtant, elle n'a aucun moyen de pression. Seulement ... tous requièrent ses services.

Cette personne.

Cette personne a pour métier de torturer ses semblables. Attention, elle a élevé cette pratique au rang d'art. Elle est, aujourd'hui, le grand spécialiste mondial de l'inhumain. Il, car c'est un homme, est coupable des pires crimes possibles et inimaginables. Mais paradoxalement, il est impensable de concevoir le monde sans lui. Comme je vous l'ai dit, j'ai peu de temps. Je ne peux donc pas vous préciser le pourquoi du comment et je serai donc bref et manichéen : il fédère les gentils et les méchants. Il est l'impartial arbitre du bien et du mal. Comme peut l'être la bombe atomique, il est une sorte d'ultime menace. Il est responsable et garant d'un certain équilibre mondial.

Lupus.

Ce surnom de merde fait trembler le plus infâme terroriste – assassin – pédophile – violeur - flic – psychopathe – dealer – mafieux – proxénète - gouvernement.

Lupus est légendaire.

Il lui a fallu moins de dix ans pour devenir l'incarnation humaine de la peste noire. Si je vous parle de tout ça, c'est que depuis trois ans, je voue une

obsession exclusive à ce taré. Il hante mes nuits. Il hante mes journées. Il me suit dans chacune de mes affaires. Je pense à lui quand je regarde des conneries à la télévision.

Lorsque j'avais encore une vie décente, je pensais à lui quand j'emmenais mes gosses au parc d'attraction. Je pensais à lui quand je baisais ma femme.

Cette personne m'a causé problème dès ma première année d'activité. Je m'acharnai à résoudre ma troisième affaire à la CIA quand l'inévitable se produisit : ma dernière piste de recherche rimait avec le nom interdit. S'en suivit une compréhensive curiosité : je tapai le nom proscrit sur mon clavier et accédai à la fiche de monsieur.

Nom et Prénom : inconnus.

Date et lieu de naissance : inconnus.

Une folle absence d'information ... Les données étaient-elles scellées sur un serveur caché ? Je ne crois pas. J'ai aujourd'hui accès à tous les serveurs des différentes institutions et la fiche demeure la même.

Il n'y avait finalement que le plus important : il était là - en haut, à gauche de l'écran - et il me regardait.

Il avait une légère barbe, une boucle en argent au sommet de chaque oreille, une autre dans la narine gauche, une chemise noire et des cheveux blonds qui partaient dans tous les sens. Sa bouche parfaitement dessinée arborait un léger sourire et son regard me glaça le sang. Il avait ces yeux jaunes perçants, qui me scrutaient. Je me sentais comme violé.

Au bout d'une quarantaine de secondes, une armée de singes en costume déboula dans mon bureau. Ils me portèrent machinalement dans le bureau du directeur, qui me rappela la nécessité d'oublier l'existence-même de Lupus à chaque fois que ce nom s'affichait ou s'entendait quelque part. Le blâme qui suivit, s'il me permit de refouler le mythe pendant un sacré bout de temps, n'empêcha pas mon ascension.

Quatre ans seulement.

Je mis quatre années à mettre mon patron à la retraite et à le transformer en mon prédécesseur. Au début, le refoulement était difficile mais au bout de quelques mois, il devint très naturel et j'obtempérai sagement à la règle du tabou général. Je ne me jetai pas sur le dossier Lupus lors de ma prise de pouvoir au sein de la CIA, non seulement parce que les interdictions restaient les mêmes - émanant directement du président, cette fois-ci - mais surtout parce que son nom faisait partie des meubles dans mes dossiers et que je ne me rendais plus compte de ces apparitions sur mes classeurs.

La question légitime qui vous taraude alors est : Pourquoi lui voue-je donc une obsession si invivable, à présent ?

La scène se déroule il y a trois ans. Nous étions dimanche et mon adorable femme avait eu l'idée d'un pique-nique familial. J'habite à New York. Cette ville est vaste. Nous arpentions alors les rues jusqu'à un mignon petit parc où nous avons pris place - nous et nos victuailles - sur le gazon frais. Ma fille resta assise près

de nous, s'acharnant à nous expliquer les vertus d'une jeune chanteuse insignifiante. Mon jeune fils préférait jouer avec une branche et mon berger allemand arpentait l'herbe verte avec fierté. Je négligeai alors mon canidé et me concentrai sur mes œufs durs. Quand je daignai revérifier la sécurité de tous mes proches – étant sujet à une déformation professionnelle classique – je vis une main blanche, ornée d'ongles vernis de noir, caresser la joue de mon chien qui semblait adorer ça. Je déplaçai alors mon regard de la main en question au visage lui étant lié et je lâchai alors mon sandwich. Et tandis qu'une tomate s'écrasait mollement contre mon tee-shirt, je fus pris d'une crise d'immobilité ingérable, immanquablement due à la terreur. Vous l'aurez compris : la main qui caressait mon chien appartenait à cette personne spéciale, cet humain nécessaire.

Lupus regardait mon chien dans les yeux avec une étonnante tendresse. C'est lorsque son champ de vision se redirigea sur moi que mon teint vira sans doute vers une couleur proche du vert. Ses yeux me dévisagèrent. Il sut que je savais.

Il pencha alors la tête sur le côté et me sourit. Ce n'était pas un sourire menaçant.

Non.

C'était un sourire cordial.

Après ce sourire, Lupus partit.

De là, mon obsession naquit et cet homme devint ma raison de vivre. Je ne pouvais plus supporter la possibilité

que ce monstre caresse de nouveau mon chien, qu'il respire le même air que ma famille. Je ne pouvais plus le concevoir : il devait disparaître - disparaître à jamais.

C'était il y a trois ans : un laps de temps ambigu. J'ai l'impression qu'avant Lupus, ma vie n'avait aucun sens. Je me rappelle à peine des éléments qui la composaient autrefois. Je ne me rappelle plus mon dernier sourire. Je n'ai plus jamais pu regarder mon chien avec tendresse. Lorsque je repense à mes enfants, je vois les yeux de Lupus qui s'affichent sur leur visage. Ma femme les a emmenés loin de moi assez rapidement – lorsque j'ai commencé à être plus ou moins agressif via les objets de mon domicile. C'était il y a ...

À vrai dire, je ne sais plus.

Quant à ma traque, elle est tout ce qui me reste. Étant au sommet du sommet, j'ai une liberté d'action intéressante. Les comptes que j'ai à rendre sont uniquement ...

Inutile de vous parler de la mise en place et du fonctionnement de ma double vie. Sachez simplement que je porte mon déguisement gouvernemental toute la journée et que le soir venu, je pourchasse Lupus, autant que faire se peut. Cette poursuite est abstraite. Je le repère à travers les dossiers qui le concernent. Je tente de recréer sa chronologie.

Échec perpétuel.

Son travail est mondial et je n'ai pas la connaissance, ni le pouvoir pour le suivre correctement à travers un

autre pays que les USA. Si bien qu'invariablement, ma traque est vaine. La moindre piste se trouve annihilée au bout de quelques jours.

De mon désespoir est bien évidemment née une dépression. Une puissante dépression qui touche bientôt à son apothéose.

« Ce matin, la proie désire chasser le chasseur. Oublie tout ce que l'on a pu te raconter Jimmy, je suis bien pire.

Respectueuses salutations.

Lupus »

J'ai reçu cette lettre ce matin. J'ai donc écrit ces lignes en espérant que quelqu'un les retranscrive à mes proches de la manière la plus adéquate. N'hésitez pas à adoucir la réalité si cela vous semble préférable. Quant-à moi, je réserve une surprise à ma proie. À la fin de mon récit, j'ai ingurgité une boîte entière de médicaments. À présent, elle devrait commencer à faire effet.

Ça y est, je me sens partir ...

Tu as perdu, espèce de taré ! Tu ne pourras pas te délecter de ma souffrance.

Va te faire mettre !!

Va te ffffffffffffffffffffffffffffff...

Ben Gyer

Je m'appelle Ben Gyer, j'ai trente-huit ans et je vais bientôt mourir. Je suis un crétin, un enfoiré, un hypocrite, un meurtrier, un menteur, un imposteur. Je suis des centaines d'autres facettes merdiques, propres à la pègre qui réussit.

Et je vais mourir.

Mais s'il ne s'agissait que de ma mort, je n'aurais pas tant de craintes. Je suis un enfoiré mais le courage fait généralement partie de mes vertus. Ce soir, je vais surtout souffrir, terriblement souffrir. Je vais connaître une authentique douleur, la douleur avec un grand D.

D comme Douleur.

On dit de lui que c'est le diable. On dit de lui que c'est un démon qui se nourrit de la souffrance des autres. Sa violence est spécifique : morale pour certains, physique pour d'autres. Elle est ce dont l'individu a plus peur.

Ces mecs qui m'ont enlevé, ils lui appartiennent.

I comme Insoutenable.

J'ai déconné et je le sais. Tout est de ma faute.

Je suis dans le trafic de drogue. Je vends du rêve. Ceux que je gênais sont aujourd'hui six pieds sous terre. Un seul de mes concurrents reste compétitif. Ce n'est pas

le plus puissant, ni le plus riche, mais il a le soutien du diable - et il a lancé le diable à ma poursuite lorsque j'ai triplé mes bénéfices. Il veut connaître mon secret.

Tout est de ma faute.

A comme Angoisse.

Un mec de mon quartier - Antwone Kerry - a rencontré le diable. C'était un trafiquant, comme moi. Il détenait un secret, comme moi.

Le diable lui a exorbité les yeux - il l'a forcé à manger ses propres putains de globes oculaires.

Maman.

Je sais que j'ai été un gosse ignoble. Je sais que j'ai été la réplique crachée de mon raté de père mais, s'il te plaît, accorde-moi ton pardon, et soutiens-moi.

Je vais mourir, Maman. Ce taré va me détruire.

Ses gars m'ont jeté dans cette cellule sans fenêtre. Cette putain d'adrénaline se décharge tellement dans mon putain de cœur que ça m'en fait un mal de chien. J'attends son arrivée depuis quelques minutes à peine. J'ai une putain d'envie de vomir.

B comme Briser.

Je sais que je n'aurai pas du dealer, Maman. Je sais que jamais je n'aurais dû entrer dans ce monde. J'étais con. Je n'imaginai pas que le crime était dirigé par un tyran.

Le diable va me faire subir le pire, Maman.

Merde, ce que j'ai peur. Je n'avais plus eu peur depuis les premières années de ma vie. Je suis en train de me pisser dessus, Maman. Antwone Kerry n'est pas le seul. Le boss du quartier Ouest - celui qui s'est ouvert les veines en asile - je connaissais son frère : J-A, un bon gars.

L comme Laminer.

J-A m'a raconté que son frère avait rencontré le diable, lui aussi, avant de péter un câble.

« Le diable m'a lancé ses sbires J-A ... Ces sbires m'ont sali, J-A ... Ils m'ont sali, ces putains d'enculés ... Ils ont sali Maman devant moi, J-A ... Le diable ... Le diable m'a forcé à ... m'a forcé à violer Maman, J-A ... Ils m'ont forcé ... à violer maman J-A ... Ils m'ont ... forcé ... à démembrer ... Maman ... »

J'ai peur.

Maman ...

E comme Extermination.

Le voilà, il entre dans la pièce. Ses yeux sont dorés et froids, tellement froids.

Il vient de sortir un ... sabre ?

Aresh Sadeghi

— Tu te crois invincible, infidèle ! Nous ne sommes qu'au début de ton supplice !

— Je crois plutôt que vous avez épuisé vos munitions.

Aresh a bien compris que l'homme qu'il torturait n'était pas celui qu'on lui avait décrit. Il regarde ses congénères, aussi démunis que lui.

Une nouvelle fois, l'entonnoir est glissé de force dans sa gorge. Ouriël, plus passif que jamais, sent l'eau continuer à remplir son organisme. Il est gavé comme une oie. Parmi tous les supplices, celui-là n'est pas le pire. Ses ravisseurs ne l'impressionnent pas. Il remarque que l'un d'eux commence à avoir la paupière droite qui saute et il ose sourire, songeant au stress de ses pauvres soldats.

— On va te castrer, chien !

Et tandis qu'Ouriël hausse les épaules, Aresh s'impatiente. Il émet un juron et finit par s'isoler un moment. Il a besoin que les rayons du soleil caressent sa peau. Comme tous les étés ici, la chaleur est forte. Mais cette région est montagneuse et le climat est supportable, contrairement aux régions côtières où il y a une humidité étouffante malgré les dix degrés de moins sur le thermomètre.

Aresh Sadeghi s'agenouille en direction de La Mecque. Il prie son Dieu de l'aider à punir cet infidèle, de l'aider à lui extorquer les informations qui lui permettront d'anéantir ces usurpateurs qui détiennent Jérusalem et empêchent la reconstruction du califat.

Son Dieu est bien silencieux. Aucun signe ne lui est envoyé et il entre à nouveau dans le bunker de sable où ses frères continuent de torturer le juif. Ce juif en question est la seule personne qui peut empêcher la notification d'un traité de paix historique entre Israël et l'Irak. Ce juif, Ourièl, sait où et quand le président de son pays d'infidèles va, de sa sale patte, apposer sa signature.

Aresh ne souhaite pas la paix. Il la considère comme une démonstration de faiblesse de la part des chiites au pouvoir de sa patrie irakienne. Il veut décapiter ce bâtard israélien. Il veut montrer à son Dieu que ces chiens ne seront jamais en sécurité. Cela fait des années qu'il prépare un signe fort à envoyer à ses frères de Gaza. Il sait qu'il n'aura pas meilleure opportunité et pourtant, Ourièl reste insensible à sa haine. Et quand il le regarde à nouveau, il a la certitude qu'il ne tirera rien de cet homme qu'on lui avait présenté fragile et malléable.

— Tu as plus d'amour pour ton Dieu que je ne le pensais, juif. On m'avait dit que tu étais faible. On m'avait dit que je parviendrais facilement à mes fins avec toi. D'où te vient cette force ? De ta foi ?

Ouriël sourit. Jamais il n'a ressenti une quelconque foi. Toutes ces conneries religieuses ne l'ont jamais atteint.

— Non. Elle me vient d'un homme.

— Un homme ?

— Un homme à qui j'ai dit tout ce que vous me demandez.

— Et pourquoi à cet homme et pas à moi ? Parce qu'il te l'a demandé gentiment ?

Ouriël décèle, dans ce sarcasme, quelque chose de dépressif.

— Tout ce que vous m'avez fait subir n'est rien à côté de ce que cet homme m'a fait endurer.

Aresh ferme les yeux. Il a deviné qui était cet homme. Il sait à présent que les dernières quarante-huit heures qu'il a consacrées au juif sont vouées à êtres vaines.

— Lupus ...

— Il m'a fait capturer. Dès le premier jour, je lui avais déjà tout dit. Durant la semaine suivante, il m'a battu, disséqué, détruit. Il me réinterrogea à nouveau. Je lui réitérai mes aveux. Je lui suppliai d'arrêter mais il me consacra une nouvelle semaine de torture. Il me demanda si j'avais peur, si je regrettais de lui avoir tout avoué. Je lui répondis que j'avais toujours aussi peur et que je

ne regrettais pas mes aveux. Il me garda séquestré une semaine encore.

La lame du couteau d'Aresh menace la pomme d'Adam de sa victime, qui ne parvient plus à parler.

— Comment cela finit ?

Le bourreau relâche son étreinte, afin que sa victime puisse s'exprimer.

— Du jour au lendemain, il me relâcha.

Les assaillants d'Ouriël restent perplexes, sauf Aresh, qui croit deviner ce qui s'est passé.

— Lupus avait été engagé par l'Irak et le Mossad pour te préparer à de tels sévices, n'est-ce pas ?

— Absolument pas.

Le juif sourit. Lupus l'a préparé au pire. Il ne ressent plus la peur.

— Il l'a fait de son propre chef. Il m'a dit que les enjeux dépassaient le cadre de son activité. Qu'il était obligé de me faire passer cette épreuve. Que si je n'étais pas capable de préserver l'information que je détenais de mon vivant, mon cadavre, lui, le pourrait.

L'inquiétude d'Aresh croît davantage. Le fait de ne rien obtenir du juif n'était pas si grave en soi. En revanche, si Lupus a décidé que ce traité devait être signé, quel qu'en soit le prix ... tout est remis en cause.

- Et tu acceptes d'avoir été instrumentalisé de la sorte ?
- J'ai choisi d'être cet instrument. Je n'aiderai jamais une bande d'illuminés à enrayer le processus de paix.

Le sang d'Ouriël s'imisce entre les grains de sable qui font le sol de la cabane de fortune. Le jeune homme était destiné à mourir. Ça aurait pu être des mains du Mossad, de Lupus. C'est finalement Aresh Sadeghi qui vient de lui trancher la gorge. Un de ses acolytes prend la parole.

- Si j'ai bien suivi, ce Lupus sait tout ce qu'on a besoin de savoir. Il nous suffit de le retrouver.
- Tu ne sais pas de qui tu parles, Saïd. Je préfère le dédain d'Allah à la colère de ce fou. Nous avons perdu cette bataille. Il nous faudra étudier d'autres cibles.

Gabriel Keller

Gabriel tente de décoller sa chemise de son dos. Sa sudation est proportionnelle à son stress. Et les semaines dernières ont été intenses. Il a multiplié par trois sa consommation de Xanax. Il a fumé deux fois plus de cigarettes qu'à l'accoutumée. Il est rincé.

En novembre dernier, le projet de sa compagnie pharmaceutique l'a sorti de son confortable bureau suisse. Gabriel Keller a un parcours classique. D'abord attaché de recherche clinique, il devient chef de projet/chef de produit, il est à présent le responsable commercial du nouveau pôle « Futur & Perspectives ». Son rôle se résume maintenant à une unique fonction : répondre à des appels d'offre. À cinquante ans, il a toutes les armes pour assurer au mieux cette fonction. Il est cupide, fin menteur, et doué d'une imagination qui lui permet de se sortir de n'importe quelle situation. En moins d'une heure, il est capable d'inventer un budget détaillé et précis pour n'importe quel projet de Recherche. Il a obtenu de grands succès. L'étude de phase III pour le *xylosyl*, l'étude comparative entre les deux *β -bloquants* phares du marché en 2015. Sa firme lui doit une fière chandelle ... Non, sa firme lui doit entre dix et vingt milliards d'euros, c'est ce qu'il s'est amusé à calculer, jeudi dernier. C'est sûrement pour ça qu'on l'a chargé de tout ça.

Attention, il s'agit de l'industrie pharmaceutique, on lui a dit que son futur dans la firme était lié au succès

potentiel de CET appel d'offre. Que sa courbe de performance n'était pas aussi croissante qu'auparavant et qu'ils avaient besoin d'un signe fort pour continuer leur « collaboration ».

Gabriel rit en repensant à cette conversation. Ce sont les codes du secteur de la Santé. Les menaces sont parfaitement distillées et le taux de suicide est correctement surveillé. Il reste détendu car jusqu'ici, il a ratatiné tous ses concurrents. Les « Sanofi », « Pfizer », « Johnson & Johnson », il les a ridiculisés. Aujourd'hui, durant la dernière téléconférence internationale qu'il devait se coltiner, il a fait très bonne figure face à son homologue de « Novartis ». Il ne reste plus qu'un requin dans l'aquarium : lui.

Gabriel attend le coup de fil du gouvernement indien, celui qui a initié cette grande bataille. Cette molécule va réduire la mortalité chez les personnes atteintes d'obésité morbide. Elle va changer le quotidien de tous les pays occidentaux.

- Monsieur Keller ?
- Docteur Nieghistan.
- Vous vous doutez de ce que je m'apprête à vous dire, n'est-ce pas ?
- Je n'imagine rien d'autre qu'un avis favorable, docteur.
- Et bien je vous le confirme : votre candidature a été retenue.

Gabriel exulte intérieurement. Il se met à exécuter une danse autour de sa chaise. Il regarde le soleil se refléter sur le lac Léman. C'est sa victoire. Il a gagné sa place en haut de la chaîne alimentaire. Il retrouve vite son professionnalisme et écourte l'échange avec les indiens qui ne l'intéressent plus à présent que tout cet argent est destiné à son entreprise.

— Docteur, je vous assure que vous avez pris la bonne décision. Ma secrétaire contactera la vôtre pour planifier un déjeuner dans les plus brefs délais. Je vous souhaite une excellente matinée.

— Moi de même, monsieur Keller.

À peine son téléphone est-il éteint qu'il saute de son fauteuil, sort de son bureau et court vers l'ascenseur. Il entre dans la cabine et grimace quand cette dernière s'abaisse sous ses cent kilos. Arrivé au dernier étage, il toque à la porte du président de la firme qui l'invite à entrer mais « à faire vite ». Il attend ce moment depuis si longtemps ...

— Monsieur Fisherman !

— Gabriel, j'espère que tu m'apportes de bonnes nouvelles.

— On a niqué Novartis, monsieur Fisherman !

— Quoi ! C'est officiel ? Les vendeurs de maïs grillés ont appelé ?

— L'étude sur le *hyagrozol* est pour nous !

Ernest Fisherman sort deux verres en cristal et y verse son meilleur Whisky. Son petit protégé a fait du bon boulot. Il va pouvoir se payer cette onéreuse location du terrain de golf que son épouse lui réclame depuis deux semaines.

Keller ressent la fierté de son président sexagénaire paternaliste quand ce dernier décroche son téléphone et entame une série de coup de fils qui découlent directement de SON travail. Lui, Gabriel Keller, a acquis ce marché à plusieurs dizaines de milliards de dollars. Il s’imagine déjà dans les grands groupes décisionnaires multi-secteurs, il se voit aux côtés d’Obama et de Poutine au Bilderberg. Il ferme les yeux un instant et les rouvre soudainement quand Ernest Fisherman jette son téléphone par terre et lance son verre encore plein sur la bibliothèque de gauche.

— Monsieur Fisherman ?

— Gabriel ...

Il marque un temps d’arrêt, d’une tristesse et d’un fatalisme qui ne lui correspondent absolument pas.

— Gabriel, quelqu’un a posé son veto à cette étude. Nous aurions dû lui demander bien avant de s’engager autant dans le processus.

— Son ... veto ? Qui a le bras assez long pour nous interdire un projet aussi gigantesque ?

— Je ne peux pas te ...

— Monsieur Fisherman !!

Gabriel a osé taper du poing sur la table. Il y a trop consacré de temps, il a trop donné de sa personne pour ne pas comprendre ce qui est en train de se passer.

- Il s’agit des américains, c’est ça ? Ils veulent « Pfizer » ou « J & J » sur le coup ? Depuis quand notre gouvernement baisse son froc ??
- Il ne s’agit pas d’un véto gouvernemental, Gabriel.
- Swissmedic ?
- Non plus ...
- Mais bordel, Ernest ! Qui ? QUI ?

Fisherman se redresse dans son fauteuil. Il regarde Gabriel Keller avec une grande concentration.

- Gabriel, j’aurais dû te parler de ça il y a bien longtemps. Tu seras sûrement amené à me remplacer dans quelques années. Gouvernements, agences, firmes. Tu connais tous les acteurs du lobbying pharmaceutique en général. Tu connais leur pouvoir et ses limites.
- Et ?
- Eh bien il existe d’autres acteurs, dont le rôle est caché aux intervenants du bas de l’échelle. L’un d’eux a un pouvoir presque sans limite. Cet homme est capable de nous couler en un claquement de doigt. Il s’immisce assez peu dans les nombreux échanges et les nombreux projets

qui passent entre nos mains. Mais lorsqu'on n'a pas son aval pour un des projets en question, il faut l'abandonner.

— L'abandonner ...

Gabriel croit vivre un cauchemar.

— Mais qui est ce « pape » au juste ? Que craint-on à outrepasser son « avis » ?

— Son nom est Lupus.

— « Lupus », mais bordel Ernest ... « Lupus » c'est une maladie, ce n'est pas le président de l'OMS, bon dieu !

C'est Ernest qui tape du poing sur la table à présent. La colère de son patron calme immédiatement Keller.

— Gabriel !! Ne crois-tu pas que d'autres ont essayé de l'affronter ? Ne penses-tu pas que son pouvoir, il l'a prouvé à de multiples reprises ? Ce mec possède une totale immunité, tu entends. Il pourrait violer ta femme et crucifier tes gosses sans qu'aucune autorité ne lève le petit doigt. Il pourrait geler ton compte sans que ta banque ne réagisse. S'il décide que chaque actionnaire doit chier sur ton bureau, alors chaque actionnaire chiera sur ton bureau !

Gabriel est dépité ... Une dernière fois, il tente de comprendre.

— Mais pourquoi l'étude *hyagrozol* ? Que lui avons-nous fait ?

Un toussotement se fait entendre dans la pièce, qui n'est ni l'œuvre de Keller, ni celle de Fisherman. Ce dernier regarde le combiné de téléphone qui pendouille de son bureau et il blêmit. L'homme avec qui il était au téléphone a tout entendu. Ils sont condamnés ...

— Monsieur Keller, c'est bien ça ?

— O.. Oui.

— Comme vous l'a précisé votre supérieur, je ne m'imisce que rarement dans les projets de votre firme. Le veto que j'ai posé aujourd'hui est lié à un aspect que vous avez volontairement éludé de l'étude en question.

— Lequel ?

— L'impact de son succès. Le *hyagrozol*, s'il obtient une autorisation de mise sur le marché, va probablement réduire considérablement le taux de mortalité dans la population américaine.

— N'est-ce pas ... n'est-ce pas une bonne chose ?

— Je pense que c'est une des pires choses qui puisse arriver.

Gabriel est impressionné par la voix de Lupus. Même au travers du téléphone, il transpire de confiance.

— Monsieur Keller, le surpoids et l'obésité ne sont pas la normalité d'un corps humain. Ils sont la conséquence d'un mode de vie consumériste dramatique. Ils sont les symptômes d'une société malade. Heureusement, ces personnes à la corpulence abjecte ont une plus forte probabilité de mourir. Sans ça, comment voulez-vous que le peuple se pose les bonnes questions ? Cette morbidité est nécessaire, monsieur Keller. Je n'ai pas envie que les fast-foods et les sodas augmentent encore plus leur chiffre d'affaire. Si ça peut vous consoler, je m'assurerai que le *hyagrozol* devienne une molécule oubliée. Aucun de vos homologues ne récupérera ce projet à vos dépens. En revanche, monsieur Keller, ne négligez pas les paroles de monsieur Fisherman.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que ma clémence ne profite que très rarement deux fois à la même personne. Je vous souhaite une agréable journée.

Lupus a raccroché, la tonalité sonne en boucle et Ernest regarde Gabriel en expirant.

— Voilà, je crois qu'à présent tu sais à qui nous avons affaire.

Fragment (1) Ce que je suis

Quotidien

Données spatio-temporelles : Appartement, période saisonnière de transition.

Réveil, première étape : Agression du soleil ardent.

Mon teint est pâle. En cette fin de saison, tous pleurent la disparition de leur bronzage, ce même bronzage qui engendrera sûrement un cancer précoce de la peau. Tout comme ma consommation de cigarettes provoquera sans doute un cancer des poumons. La nature aime la vengeance. C'est lorsque la fatalité punit la stupidité que je me rends compte que le monde n'est pas si injuste : je tente de m'en convaincre un peu plus tous les jours, et ce depuis trente-six ans de vie sur Terre.

Réveil, deuxième étape : Éveil musical des sens.

Ma chambre ? Mon mobilier brille d'un intense noir. Seuls ma couverture, mes oreillers et ma lampe contrastent par leur rouge vif : une certaine intensité sanguinaire pour accompagner la délicate noirceur qui construit mon calme. En dehors de ces quelques caractéristiques, la pièce est dépourvue du folklore habituel et inutile. L'encombrement m'étouffe.

Données personnelles : Vide-olique.

Je me lève et regarde si New York se porte bien, par la fenêtre du dix-septième étage de mon immeuble. Le bruit sourd de la circulation me répond. Ce bruit est la

preuve que l'équilibre précaire entre toutes les forces de cette foutue société ne s'est toujours pas effondré. Pourtant, la guerre approche. La plus virulente. La plus mondiale.

J'en salive d'avance.

Réveil, ultime étape : Échauffement nerveux par puissant café.

La troisième étape est essentielle ; pour les insomniaques tels que moi, cette importance devient une absolue nécessité. La chanson qui m'a réveillé perdure dans mon esprit pendant que je finis ma tasse et que je regarde le jour s'éteindre. À mesure que celui-ci disparaît, je sens un sourire naître sur mon visage. En la nuit, je vais retrouver mon véritable élément.

Et tandis que je traverse mon appartement, je croise mon reflet dans mon unique miroir. Mon reflet est différent. Il n'est pas l'image passive que les autres utilisent pour se recoiffer ou s'analyser la pilosité ou la profondeur des rides. Le mien est incarné. Le mien me regarde autant que je le regarde. Le mien s'exprime.

- As-tu terminé ?
- Je crois. J'ai tellement de choses à dire.
- Peut-être que c'est suffisant.
- Pourtant, je veux partager, je veux pousser tous ces gens à comprendre pourquoi je suis ... moi.

— Parade tant que tu veux. Leur avis nous importe peu, de toute façon.

Données spatio-temporelles : Rue X de New York, aux alentours de dix-huit heures d'un vendredi.

L'image.

Elle me permet souvent de caractériser quelqu'un dans sa représentation la plus vraie, tant elle est travaillée avec soin et passion. Quoique l'on fasse, elle trahit une partie de notre personnalité, un penchant quelconque. Elle échappe à un entier contrôle et c'est ce en quoi elle est diabolique. Malgré son caractère énigmatique, voire même trompeur, c'est un outil dont je me sers beaucoup dans mon approche des hommes, afin de les juger, de les jauger, de les comprendre.

Vêtements, démarche, regards, mouvements des lèvres, position des bras, courbure du dos, déhanchements, bijoux, maquillage ... Quantité de facteurs de jugement qui peuvent être révélateurs d'informations compromettantes et par conséquent, intéressantes. Le soin ou la négligence d'une coupe de cheveux reflète extrêmement bien l'auto-jugement d'un individu. Une coupe tombante, une frange, une partie rasée, une teinture : une grande diversité d'expression capillaire s'est installée à la fin du vingtième siècle et la coupe de cheveux est devenue un paramètre d'incarnation humaine poussé.

Les gens rentrent chez eux, ils gagnent paisiblement leur petite famille, afin de s'installer confortablement devant la télévision et gober les centaines de conneries qu'elle débite chaque jour. Comment pourraient-ils savoir que telle guerre n'est pas initiée par tel pays, que tel meurtre n'a pas été commis par tel homme, que tel attentat n'a pas été commandité par tel organisme ou encore que telle décision gouvernementale cache en fait un commerce lambda illégal ?

La vie paraît si facile dans l'ignorance.

Au bout de quelques centaines de mètres de marche depuis mon appartement, j'arrive à destination. J'entre et je demande un verre d'eau. Le gérant de ce bar peu fréquentable ne s'était pas évité d'insolents sarcasmes, à ma première venue. C'est au moment où je le tins suspendu par les cheveux, au sommet de son hôtel et à la merci de la circulation new yorkaise, qu'il décida de m'honorer plus que quiconque.

Le manque de respect est une anomalie que le Lupus ne conçoit pas.

Données spatio-temporelles : Assis à une table en retrait, dix-huit heures et quinze minutes.

C'est un vieil établissement sombre, dénué de style et en complet retrait de l'attraction urbaine extérieure. J'allume une cigarette en me rappelant que bon nombre de contrats ont été signés ici, conclus à l'abri d'éventuels regards indiscrets. Nous considèrerons les vieux débris, gorgés d'éthanol dès les premières heures du matin, comme des entités négligeables. Vous saurez vite que

j'assimile la vie sociale des autres comme un des plus fantastiques spectacles de notre époque. Aucun être sensé, adepte de ce genre d'analyses, ne peut nier la prépondérance des stéréotypes. Dans chaque lieu, chaque contexte, on retrouve perpétuellement les mêmes personnalités.

En ce moment-même, j'observe un vieil homme d'affaires, manifestement proche de la retraite. Il regarde le match que diffuse la télévision. Son visage est vide et son costume mal repassé ; il enchaîne les verres de whisky et semble subir la vie, comme si elle n'était qu'une interminable torture. Une équipe marque et son absence de réaction me confirme son impassibilité totale quant au monde qui l'entoure. Je vois déjà son tiroir de salle de bains rempli de Xanax et son rendez-vous quotidien chez un psychologue véreux qui le maintient dans un état végétatif afin de lui soutirer un maximum de blé : ces personnes ayant perdu toute passion par lassitude d'un quotidien devenu dramatiquement automatique.

Il y a un autre homme, visiblement plus jeune ; lui, enlève et remet son alliance, inlassablement : intégrant donc le groupe des hommes bloqués par la vie quasi-parfaite qu'ils se sont acharné à construire, au rêve américain trop vite désiré, trop vite accompli - en vain. Il y a aussi une jeune femme aux cheveux magnifiques qui s'énervait au téléphone et une autre, divorcée, qui regarde délicieusement l'homme marié. J'examine cette scène avec passion, impatient de savoir si le quarantenaire en proie au doute va enfin prendre une décision quant-à son futur, jusqu'à ce qu'Oliver arrive.

Les agents sont tous de ridicules sosies. Ils ont tous le même costume noir, la même chemise blanche, la même cravate noire, ainsi que cette neutralité faciale, censée être une autoprotection contre ce qu'ils doivent affronter chaque jour. Malheureusement, même si sa carapace visuelle est parfaite, mon contact n'arrive pas à contrôler son manque d'assurance et je sens sa voix tremblante comme une feuille en automne.

- Monsieur.
- Oliver, il y a bien longtemps que nos routes ne se sont plus croisées.
- Notre dernière collaboration remonte à l'espion afghan Tarek M'Saaouiri, il y a cinq ans. Comment faites-vous, pour rajeunir, d'années en années ?
- C'est un savant cocktail de drogue, de sexe et d'exaltation philosophique en tout genre.
- Un équilibre toujours aussi conforme à votre profession.
- Tarek M'Saaouiri ... ça ne me dit rien.
- Un membre de l'armée afghane qui travaillait secrètement pour des milices terroristes menaçant l'Allemagne.
- Ah très juste. Nous avons réglé ça rapidement.
- Vous nous l'aviez rendu sans bras, ni jambes.
- Je n'ai pas souvenir d'un contrat mentionnant une réinsertion dans la vie active.

- Certes.
- Quel était le mode opératoire que j'avais choisi ? Arrachement d'ongles et écartèlement, quelques brûlures chimiques, peut-être.
- ...
- Je me souviens surtout d'un homme d'abord tenace qui, à la fin, ne se rappelait même plus de la cause qu'il défendait. Les fanatiques sont si faibles ! La foi est tellement superficielle. Elle donne l'impression d'exister dans une époque humaine dépourvue de but.

L'existence, je la fais savourer de la plus belle des façons, à tous mes patients.

- J'espère que ce sourire nous mène à une nouvelle collaboration, Lupus.
- La collaboration a commencé au moment-même où vous m'avez exposé la situation, il y a de ça quelques jours. Mes hommes reviennent de sa ville natale, où ils ont déjà effectué soixante pour cent du travail.
- Stuttgart : j'y ai fait mes classes ...
- En plus de vous y être marié ...
- Pardon ?
- Heureusement que cette fille, Lyn Mörtschen, se suicida peu de temps avant votre déménagement de Cannstatt. Cette junkie, dont vous étiez fou amoureux, aurait ruiné votre carrière : ce côté dépravé devait vous rappeler votre mère.

L'angoisse d'Oliver est de plus en plus palpable. Pour la troisième fois en une minute, il desserre son nœud de cravate qui semble l'étrangler.

— Dès notre première rencontre, je vous connaissais déjà comme ma propre progéniture.

Données personnelles : Besoin VISCÉRAL et PERPÉTUEL d'omniscience.

— Commencez par me fournir de plus amples informations.

— Je vous ai froissé ? Quoi que j'ai pu dire, ça n'était pas mon intention de ...

— J'entends presque les gouttes de transpiration qui dévalent votre dos. Faites l'effort de vous calmer, ralentissez votre rythme cardiaque, vous n'êtes pas en danger immédiat, faites-moi plutôt part de ce que je veux entendre.

— Philip Schneider. Il a été emmené ce matin dans votre ...

— Cabinet.

— C'est un informaticien qui a récemment découvert que le gouvernement allemand avait investi deux milliards de dollars dans un domaine qu'il – bien heureusement - ignore encore. Le dissuader a été un échec. Sa détermination devient préoccupante et s'il trouvait une quelconque information de plus, ce serait une catastrophe. Avec la presse de son côté, il est sur le point de finaliser ses recherches. Vous devrez ...

- Le guider vers la raison et lui faire oublier ses récents objets d'études. Épargnez-moi ce que je sais déjà. Est-ce que vous ne pourriez pas utiliser sa curiosité et sa détermination à des fins plus intéressantes ?
- Il refuse tout accord avec le gouvernement. Par accord, j'entends travail et/ou argent.
- Son but est donc de flatter son ego et de montrer sa toute puissance.
- On peut résumer ça ainsi. Vous avez quinze heures. Je vous prie de nous le rendre physiquement et psychologiquement indemne. L'état allemand saura se rendre reconnaissant.
- Je veux disparaître des dossiers de la justice allemande.
- Pardon ?
- Vous ne m'avez pas entendu ? J'avais pourtant l'impression d'être suffisamment audible.
- Le gouvernement ne peut pas ... Votre casier judiciaire est un des plus chargés de l'histoire d'Allemagne et pourtant, vous n'êtes lié à aucune affaire de nazisme.

Je ne peux m'empêcher d'émettre un rictus discret.

- Qu'est-ce qui vous fait rire ?
- Votre présomption. Je trouve le fait que vous osiez une tentative de négociation ... cocasse.

Oliver me fixe avec interrogation. Il jauge mon intervention. Il a perdu trop de pièces dans ce jeu

d'échec. Il n'a plus que de vulgaires pions. Je suis sa dernière chance et ceci me confère un pouvoir tel qu'il en est indécent.

— Tant que mes hommes n'auront pas cette assurance, je ne daignerai pas regarder ce Philip.

Narcissiquement, je me nourris de cette crainte que je peux procurer avec bonheur. Je détourne le regard. Comme prévu, mon dédain soudain le rend aussitôt pragmatique :

— Bien, je règle ça au plus vite.

Comme toujours, nous nous quittons avec une courtoisie des plus conventionnelles. Oliver ressemble à la majorité de mes contacts. Ma seule carrière l'apeure profondément. Il est presque nauséeux à l'idée de traiter avec un individu tel que moi. Il fait partie de la catégorie C de mon répertoire : les pions absolus.

Pions absolus : Contacts malléables à souhait, incapables de signifier la moindre menace quant-à ma suprématie.

Je vous fournirai mes classifications humaines progressivement. Je ne peux me permettre une conférence d'un trait. Je dois illustrer chaque caste par un exemple précis.

Oliver quitte le bar et je reste un moment. L'homme en proie au doute et la femme divorcée viennent de partir. À la proximité de leur verre respectif sur le bar, j'en déduis qu'il a franchi le cap. Dès qu'il s'agit d'outrepasser les limites, vous pouvez avoir une aveugle

confiance en l'espèce humaine, occidentale en particulier.

Le cinquantenaire n'a pas bougé d'un pouce. J'entends son esprit qui hurle. J'entends toutes les questions qui agitent son cerveau. Toutes ces questions qui sont vouées à une absence de réponse. Je le vois s'autodétruire petit-à-petit. Je vois son souffle de vie s'amenuiser. Je vois ses passions s'éteindre. Est-ce que sa consommation abusive d'anxiolytiques aura raison de lui ? Est-ce que télévision et autres médias décadents réussiront à le replonger dans cette vie formatée, sans saveur et cependant conventionnelle et respectable par autrui ? Est-ce que son esprit périlclitera complètement pour le rendre – ce que la société définit comme – fou. J'aimerais connaître la fin de l'histoire. De celle-là et de celles des milliards d'autres gnomes.

Le monde est mon zoo. Et dans ce monde, les sujets sont trop bêtes et trop bien conditionnés pour s'apercevoir qu'ils sont enfermés.

Je songe à cette condition humaine et m'imagine nombre de métamorphoses. Mais ne soyons pas si ambitieux. Concentrons-nous sur nos desseins. Il y a déjà un travail colossal.

Je dépose un billet sur ma table et je sors du bar – non sans un clin d'œil au tenancier qui me regarde en coin depuis dix minutes. Je me dirige vers mon lieu professionnel, agressé par ce vent qui m'avait abandonné depuis des mois et que je chéris tant. J'arrive enfin près de la modeste pizzeria, située en face de l'immeuble qui

abrite mon cabinet. En revoyant le bâtiment qui est mien depuis bien des années, je repense alors à mes débuts à New York, à l'homme qui a permis tout ça et qui répond au nom d'Andrey. Je vous en parlerai probablement davantage ultérieurement.

Cette ville est étrange. D'un endroit où les gens grouillent, je pénètre dans un quartier où il n'y a pas âme qui vive.

Ce restaurant me ressemble. Cette douce musique mélancolique et cet aspect doré et enchanteur - ressemblant étrangement à mon salon - me transporte. Le zoo humanoïde est relativement pauvre, ce soir. Quelques jeunes couples se regardent timidement et amoureuxment : pour la plupart, je dirais qu'ils vivent leur deuxième ou troisième rendez-vous.

De toutes les espèces animales, la parade nuptiale humaine est la plus risible – une des plus stupides pertes de temps de notre race.

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Une Texane et un café, comme d'habitude ...

La serveuse me pratique depuis bien des années. C'est une des rares personnes avec qui je peux parler et rire, avec aisance et sincérité. Ses gestes, ses paroles, ses blagues, j'aime cette tendre excentricité qui la constitue. Je ressens en elle une profonde blessure qui ne s'estompe pas. D'une certaine façon, il est possible que ce soit lié à l'harmonie et à la cordialité de notre relation.

L'endroit est simple, calme. Il ne souffre pas de la prétention d'une grande partie des commerces de cette ville démesurée. Le « simple » est difficile à trouver de nos jours. Ce monde est construit de telle sorte que la surenchère est omniprésente. Cela étant, comment pourrais-je reprocher aux autres une recherche d'excentricité, comment pourrais-je leur reprocher de combattre le « fade » ?

Action : Ingestion rapide de la commande effectuée.

— Pas trop dilué ton café ?

— Raisonnablement.

— Je crois que tu voulais dire : « Ton café est parfait, comme toujours. »

— Je ne te dirai jamais que ton café est parfait, car je désirerais éternellement que tu l'améliores.

— Foutaises ...

Sourires.

— Je serais volontiers resté débattre avec toi des différents arômes et de leurs atouts mais ...

— Ouais ouais, j'ai pigé. Bonne soirée.

Par chance, elle n'a jamais daigné aller plus loin, ce qui aurait sûrement signifié la fin de notre relation privilégiée. J'ai un douloureux rapport avec les femmes, avec lesquelles je suis forcé d'installer une énorme quantité de barrières. Cette sélection me semble nécessaire à la liberté dont j'ai toujours joui avec

bonheur : je n'ai jamais voulu encombrer mon cœur d'une telle dépendance.

Données spatio-temporelles : Immense loft dans une ruelle de Manhattan, vingt et une heure.

Entrée dans mon cabinet, première étape : Déverrouillage de la porte d'entrée.

Le bureau d'accueil, dirigé par un étudiant alpha pendant la journée, est le seul endroit occupé de ce grand espace blanchâtre. Cet étudiant a pour rôle de diriger le public vers la maison d'édition située aux premier, deuxième et troisième étages. De dix-huit heures à huit heures du matin, tout est fermé ... officiellement, bien entendu.

Données spatio-temporelles : Ascenseur du fond de la pièce, vingt et une heure et deux minutes.

Entrée dans mon cabinet, deuxième étape : Pression sur la paroi métallisée, à trente-trois centimètres au-dessous du bouton « rez-de-chaussée ».

Ce dissimulé bouton doit être appuyé au millimètre, en plus d'une reconnaissance digitale ainsi qu'une association d'étages à sélectionner au préalable. Une astuce digne d'un James Bond et mon repère demeure secret, de la même façon que depuis le premier jour ... ça et un brin de chance, j'imagine. Il est possible d'accéder à l'ascenseur par le parking, chemin le plus emprunté par mes hommes pour transporter mes divers patients vers l'enfer.

Après ouverture, je passe une porte codée : me voici dans mon cabinet nocturne, à dix mètres en dessous du parking. Cet espace nacré occupe environ quatre cents mètres carrés. Il est réparti en quatre quartiers de cellules insonorisés de trente-six mètres carrés chacune. Au centre est située une pièce, nommée par mes soins, le « bureau ».

Des hommes se relaient jour et nuit au sein de ce sous-sol. Des gardiens qui veillent à la sécurité des locaux et à la confidentialité des entretiens privés que j'octroie à mes patients. Parmi ces hommes, j'ai un assistant, chargé de m'aider dans l'organisation des rendez-vous futurs. Il m'accueille.

— Bonsoir Monsieur.

— Bonsoir à tous.

Je m'installe avec lui dans un des quartiers du sous-sol.

— Oliver a t'il respecté ses engagements ?

— À l'instant.

— Philip a été directement transporté dans le bureau, je présume.

Il acquiesce calmement. Nous nous asseyons et préparons la suite des évènements. Il y a deux semaines, lorsque l'on m'a confié cette affaire, j'ai demandé à mon équipe spéciale d'éliminer les (n-1) attaches sentimentales secrètes de Philip.

Équipe spéciale : elle est constituée de trois hommes, trois monstres, trois tueurs. Ils sont mes « moi »

migrateurs, depuis près de dix ans. Ils sont la base de la majorité des missions qui me sont confiées. Ils se déplacent sur le terrain adéquat et commencent les horreurs que je prends plaisir à conclure.

Comme toujours, ils ont été exceptionnels et la tâche qui m'attend ne sera sans doute qu'une simple formalité. Après une énième mise au point des détails importants, je conclus l'entretien avec Ivan, mon assistant, qui s'efface. Je me dirige alors jusqu'au bureau.

Les neuf mètres carrés de cette pièce sont particulièrement pesants et quand l'informaticien me voit entrer, il laisse échapper un sursaut. Je suis grand, d'une fine musculature. Mes traits donnent une impression de douceur tout en dégageant une aura que je qualifierais de malfaisante : une description assez conforme à ma personnalité. Lui est potelé et doux, un gros bébé à lunettes, doté d'une intelligence virtuelle supérieure mais - si j'en juge par son absence de goût en matière capillaire, vestimentaire et stylique - dénué d'une quelconque qualité sociale apparente.

Bureau : Cube de longueur/largeur/hauteur égale à trois mètres : Symétrie parfaite : Bien-être.

Données spatiales : Symétrie axiale et bilatérale de la totalité des locaux.

Données personnelles : obsessionnel.

— Bonsoir Philip.

— Bonsoir.

— Souhaitez-vous un rafraîchissement ?

S’habituant doucement à moi, mon patient me répond avec une grande et soudaine agressivité.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— Êtes-vous si pressé ?

— QUE VOULEZ-VOUS ?

— Je veux simplement que vous m’écoutez et que vous m’approuviez.

Il sourit. Son orgueil n’a d’égal que son ignorance. Mais en dépit de cette attitude détestable, je ne peux qu’excuser cet homme ... étant donné ce qui l’attend.

— Philip, avez-vous une idée de la raison de votre présence ici ?

— Ceci doit avoir un rapport avec mon enquête sur le gouvernement allemand, mais je ne vois pas très bien ce que je viens faire à New York.

— Beaucoup de personnes comme vous sont amenées à me voir, des quatre coins du monde. Je suppose que vous avez pris connaissance du nom de cette pièce.

— Le ... « bureau » ?

— Effectivement.

— Philip, qu’effectue-t-on dans un bureau ?

— Un travail ?

— Précisément. Le mot « travail » vient du latin *tripaliare*. Connaissez-vous ce verbe ?

— Non.

— Sous l'Antiquité, ce terme signifiait « torturer avec le *trepalium* ». Le *trepalium* était un outil pour maintenir animaux et esclaves.

— ...

Jovialité, jovialité.

— Je vous souhaite la bienvenue dans le lieu le plus réputé de la planète en matière de torture.

Cette révélation a perturbé l'arrogant Philip. Avec satisfaction, je peux voir ses yeux parcourus par de fins capillaires sanguins, très irrigués : il est prêt.

— Tout d'abord, laissez-moi vous féliciter. Comme vous l'avez si bien découvert, il est vrai que le gouvernement allemand, à l'instar de tous les autres, a choisi d'investir dans des projets qui sont loin de s'avérer indispensables au peuple et à son bon fonctionnement. Tout comme vous, je trouve ça absolument révoltant : il est inadmissible de se laisser contrôler par ses intérêts, alors qu'on dirige un tel pays et il est légitime que vous soyez en colère. Malheureusement et même si je soutiens votre position, votre manière d'agir met en péril la santé du pays tout entier, tandis que la haute hiérarchie internationale arrive tant bien que mal à gérer la planète en implosion. À part déclencher de terribles émeutes et plonger le pays en crise, vous n'avancerez pas.

— Mais vous comprenez mon travail. Vous savez qu'il s'agit de dénoncer des comportements abusifs.

Philip marque un temps d'arrêt. Dans un élan de lucidité qui s'apparente à un geste d'auto préservation en milieu hostile, il se risque à un retournement de situation.

— Saurez-vous respecter vos convictions ?

Ah, le bougre tente de me convaincre que je devrais rallier sa cause. Quelle ingéniosité ...

— Philip ... Je vous ai fait part de mon avis sur VOTRE travail. Mais sachez qu'en aucun cas, cet avis influera MON travail.

— Il faut que les allemands voient les idiots qui nous dirigent ! Et il faut que tous voient ma trouvaille !

— Je sais qu'il est difficile de digérer les affronts de votre nation, mais vous devrez le faire. Vous n'avez pas la capacité de livrer un tel combat. Surtout, vous entravez les actions d'autres gens qui rêvent du même idéal que vous.

— Donc ?

— Abandonnez.

Aucune once de méchanceté n'émane de moi. Malgré le fait qu'il m'est très antipathique, il m'est nécessaire de rester très calme. Cependant, je sais qu'inéluctablement, ma cordialité va devenir de plus en plus malsaine.

— Et si je décidais de refuser ?

— Vous ne seriez guidé que par votre image médiatique, alors je me fâcherais et je

commencerais mon véritable « travail », la raison de votre venue ici.

— Vous ne pouvez rien contre moi : j'ai la presse de mon côté. Commencez donc, espèce de cinglé.

Mes suppositions s'avèrent exactes. Pauvre humanoïde au caractère exécrationnel, tu vas regretter d'exister.

Sourire.

Il suffit parfois que je décrive le lieu où nous sommes - ou d'une simple discussion - pour que certains patients se rétractent. Mais ceux qui arrivent dans mon cabinet se sont souvent illustrés par une certaine résistance, antérieure à notre rencontre. Donc la plupart du temps, il est primordial d'avoir activement préparé le terrain. Ce très cher ingénieur va l'apprendre à ses dépens.

— Première leçon, Philip : n'oubliez jamais qu'à chacun s'associe un entourage.

— ...

— Il m'a été difficile de trouver des personnes de votre cercle, dans cette vie pitoyable qu'est la vôtre. Alors sans relâche, j'ai cherché. J'ai cherché très loin. Et tandis que mon enquête de voisinage à Stuttgart battait de l'aile, un de mes hommes a réussi à retrouver la trace d'une boulangère retraitée de votre quartier, Madame Hursky. Cette madame Hursky fut extrêmement difficile à trouver pour plusieurs raisons. La première fut que pour la grande majorité du quartier, cette dernière était décédée. La deuxième

était que tous les dossiers administratifs de la mairie de Stuttgart la mentionnant, avaient disparus. Ce fut à cet instant que je pris conscience de votre plus grande force, la raison même de votre présence ici : vos compétences. C'est en observant avec quel soin vous aviez effacé la trace de cette vieille femme que j'ai réalisé sa valeur. J'ai donc lancé une grande opération de recherche que mes moyens financiers et opérationnels me permettent et j'ai retrouvé madame Hursky.

— Jamais entendu parler.

J'entends le bruit discret de ses talons tambouriner le sol. J'ai maintenant la certitude que ma séance durera beaucoup moins de temps que prévu.

— Je ne vous cache pas qu'il a été compliqué de suivre sa trace. Vous êtes d'une rare minutie lorsqu'il s'agit d'encrypter de telles informations. Néanmoins, je ne saurais trop vous conseiller de détruire une boîte de Pandore telle que celle-là. Vous aurez compris qu'il est trop tard. Madame Hursky, nous a accueillis avec politesse dans sa petite propriété à Florence. Elle se rappelait parfaitement du petit Philip ... et de sa sœur.

— Intéressantes fabulations.

Philip a perdu. Néanmoins, il croit en un déroulement différent de ce qui semble prévu pour lui, car ce qu'il sait est un atout. Peut-être croit-il que je vais me servir de cette « sœur », cachée aux yeux de tous, pour construire une menace ?

— Je vous propose donc de mettre ces « fabulations » à l'épreuve.

Je mets en marche mon système multimédia et la vidéo démarre sur le mur face à Philip, derrière ma mince silhouette. Pétrifié, il regarde le spectacle et ne peut ni pleurer, ni crier, ni même bouger à la vue du film. Cet amas de cris paralyse ses nerfs : mes hommes ont été d'une rapidité effroyable. Il refuse de se plier aux lois du monde de son plein gré, qu'il en soit ainsi.

— Cette femme dont vous semblez réfuter l'existence a été violée et battue à mort. Quant à son jeune fils, ... eh bien sachez simplement que je hais les enfants de manière viscérale et que ce que vous avez vu n'est rien comparé à ce que je pourrais faire endurer à cet avorton.

— ...

— Mais nous nous sommes visiblement trompés. Peut-être n'était-ce pas votre sœur ? Auquel cas, j'imagine que je peux en finir immédiatement avec ce garçon, qui ne doit pas être votre neveu.

— Attendez !

Instant d'intense réflexion.

« Que fais-je ici ? Comment vais-je pouvoir m'en sortir ? Que va-t-il faire à mon neveu ? »

— Si vous touchez à un seul de ses cheveux, je raconterai à toute la presse vos méfaits, je vous enterrerai, fils de pute !

L'affrontement ? Tu aurais donc une forme de courage ?

— Contrairement à vous Philip, mes hommes et moi-même sommes des spécialistes de l'information. Nous ne commettons pas les mêmes erreurs de débutants. Les seules traces restantes de la vie de votre sœur et votre neveu sont cette triste vidéo. Les informations les concernant n'ont pas été cachées mais détruites. Madame Hursky fut victime d'une crise cardiaque. Un vieux cœur a tant de difficultés à résister aux chocs. Et si l'idée vous traversait l'esprit de persister dans la voie de la presse ... vous vous exposeriez à revoir votre neveu avec certains traumatismes corporels et émotionnels irréversibles.

Je lui offre un sourire.

— Qui ... Qui êtes-vous ?!

Je ne le connais que depuis quelques minutes mais je peux voir à quel point il portait sa sœur en haute estime, dans son petit cœur d'humain misérable. Tous ses membres tremblent : il est dans cette situation où l'on aimerait se réveiller, où tout autre cauchemar paraît dérisoire. Ses yeux deviennent de plus en plus opaques, envahis par de profondes larmes qui dévalent ses épaisses joues et pourtant, il est lucide et attentif. Et pour ce brin de courage, je lui donne le privilège de me connaître.

— Je suis une forme de régulateur. Je maintiens l'équilibre des forces, un peu comme le faisaient les super prédateurs du monde animal tels que les loups, jadis.

- Qu'est-ce que vous racontez ?
- En l'honneur de l'animal qui me correspond, on me nomme Lupus, mais ceci a peu d'importance. Revenons à vous.
- Qu'attendez-vous de moi ?
- Votre ton a changé. Il semble que vous ayez enfin pris la mesure de votre interlocuteur. Ce que j'attends de vous ? Une promesse. Je regarde vos doigts légèrement boudinés : les mains sont une partie du corps qui saigne atrocement.

Il regarde son bras. Il devine, au point cicatrisé sur sa veine, la teneur du sang contenu dans mon verre, ce verre que je déguste allègrement.

- Ce goût métallisé est très étrange, ne trouvez-vous pas ? J'ai toujours cette impression qu'à son contact, mes canines sont comme ... excitées.

Je ne pourrais qualifier son état à ce moment précis. Il ne le saurait pas trop lui-même, d'ailleurs : un mélange de tristesse, de peur et d'incompréhension totale, quant à l'horreur à laquelle il doit faire face.

- Laissez-moi partir, je vous en supplie.

Même si elle demeurerait mon objectif suprême pour notre tendre Philip, sa soumission est désespérément ridicule. C'est le moment le plus difficile de sa pauvre vie d'ingénieur informaticien. Remarquons qu'il a oublié la menace qui pesait sur son neveu et qu'à présent seul son sort le préoccupe.

Tu es fidèle à ton espèce, répugnant petit homme.

- Vous allez faire une interview, où vous exposerez l’absurdité de vos recherches et votre désir d’être remarqué. Promettez-le.
- Je le promets.
- Dois-je réellement vous dire que ni l’existence de votre sœur et sa famille, ni notre petite entrevue ne doivent fuiter ? Au cas où vous ne tiendriez pas ces engagements, sachez que votre neveu est sur ma liste noire, ainsi que vous bien évidemment. Vous avez rendez-vous avec un certain Oliver Wagner, demain matin, à l’aéroport. Bonne fin de nuit Philip, je vous saurai gré de, prestement, quitter ce bâtiment.

Comment peut-on être d’une telle négligence ? Ceux que l’on aime sont source de menace et de peur. Si l’on n’est pas capable de protéger son cercle sentimental, alors il est préférable de ne pas interférer sur la matrice de ce monde. Le cas contraire, on se risque à me rencontrer ; ce que je ne souhaite à personne. En temps normal, il m’aurait été impossible de tuer la sœur de Philip dans la discrétion mais cet imbécile ayant caché à tous cette femme – afin de la préserver de l’univers médiatique - elle se retrouve victime de l’obstination et de l’excessive curiosité de son frère. C’est dommage, il aurait pu mieux exploiter sa protection par la médiatisation. J’espère que cette douloureuse expérience fera de lui un autre homme.

Mon patient court vers l’ascenseur, de façon bien burlesque. Son corps empâté ne semble jamais s’être déplacé aussi vite. Généralement, je consacre au moins

une nuit entière à un client ou à un groupe de personnes, au plus ... des mois. En l'occurrence, ce dernier a été bâclé assez rapidement et même si le mécanisme est ancré en moi depuis longtemps, j'ai trouvé Philip bien fade. Dans sa globale déchéance, l'espèce humaine m'a habitué à mieux.

J'ai connu toute cette fameuse déchéance en détail : de l'agent secret corrompu au terroriste fanatique, en passant par le tueur psychopathe jusqu'aux gros barons de la mafia. Sur des milliers de tâches, j'ai toujours atteint mon objectif, ce qui me confère une réputation mondiale, voire légendaire. Je n'aurais pu imaginer une telle probabilité dans ce milieu extraordinaire où la plupart du temps, les informations priment sur les vies. Mon absence d'éthique et mes préceptes uniques m'ont inexorablement guidé vers ce job, pour lequel je suis idéalement fait et où aujourd'hui, j'ai plus d'expérience que n'importe qui.

Pulsions

Données spatio-temporelles : Quelque part dans New York, quelque part dans la nuit.

Je flâne dans les rues désaffectées, à la recherche d'une quelconque occupation. Je raffole de cet horaire, de ce climat, de cette ambiance. La nuit éveille les sens et regorge d'inadaptés sociaux, ce qui a le don de faire monter mon adrénaline, hormone à laquelle je suis accro.

Harlem.

Comme beaucoup de quartiers, propres aux gigantesques métropoles telles que New York, il y a deux Harlem.

Le Harlem de jour est relativement respectable. La populace est présente mais soignée. Les apparences sont toujours sauvées avec une certaine élégance et le sentiment de sécurité y serait presque présent.

Mais à la nuit tombée, la vérité du quartier reprend ses droits. Les bandes se forment, la crainte suinte et le danger est réel. Chaque coin de rue est un mystère pour le promeneur. Chaque coin de rue est soit soulagement, soit inquiétude.

Pour moi, chaque coin de rue est comme une fin de queue avant une attraction.

Dans une discrète ruelle, calée entre deux immeubles de taille raisonnable, quatre ombres s'approchent de moi

et finissent par m'encercler. J'imiter un air apeuré, retenant un rire naissant de toutes mes forces. Deux d'entre eux n'ont même pas encore achevé leur puberté.

Durant un court instant, je repense à tous ces héros de bande dessinée. Aux Spiderman, Superman, Batman. À tous ces héros qui se vantent de faire leur devoir alors qu'en réalité, ils jubilent à l'idée de mettre le moindre type au tapis. Et si le type en question refuse le combat, je ressens déjà leur détresse.

L'un de ces adolescents me demande si j'ai un téléphone portable. Je lui désigne ma poche gauche, légèrement bombée. Fidèle à son impertinence, le jeune homme rit et s'approche de moi. Sa démarche transpire la confiance. Il oublie cette vertu qu'est la prudence.

Du héros, je n'ai rien. Je fais partie de la merde de ce monde. Sauver qui que ce soit ne m'intéresse pas. Ma seule excitation, c'est la domination.

Lorsqu'il découvre mon visage, il est trop tard : mes ongles sont profondément plantés dans ses yeux. À jamais, je serai la dernière image qu'il aura de ce foutu monde.

Situation de l'adversaire : Perte de connaissance.

L'un de ses amis s'apprête à sortir un revolver et je lui plante un de mes poignards dans la main. Tandis que ma jouissance psychédélique résonne dans toute la rue, les deux autres compères s'enfuient, emportant avec eux leur camarade à la patte blessée: leur « chef », sans doute. Je regarde ma première victime, nouvellement aveugle,

puis je la transporte par les cheveux, dans un lieu encore plus discret. Cette nuit était trop parfaite.

Données spatio-temporelles : Endroit désaffecté de New York, lors d'une nuit quasi-parfaite.

Philosophie : Seul bémol à mon inhumanité, ma sensibilité à l'art.

Sadique expérience ...

Jusqu'où peut-on aller par amour de l'art ? Quels sacrifices l'homme est-il prêt à accepter pour la conception d'une œuvre ? Si j'en juge par le passé, je dirais qu'il n'a pas de limites. Mille mercis à toi, Néron.

Et tandis que je regagne ma tanière, je m'imagine arpentant les rues avec une cape noire, tel un autre chevalier noir.

Je serais Wolfman. L'anti-héros. Le tueur de tueur. Prêt à sacrifier veuves et innocents pour atteindre les malfrats. Et réciproquement.

J'ai passé ma journée entière à dormir, tel un vieux loup solitaire. La vieillesse est ma plus grande dépression ; car pour accéder à notre ultime finalité en tant qu'homme - la mort - il est nécessaire de se voir se désagrèger, d'années en années. L'oxygène qui nous fait vivre nous oxyde, avec sarcasme. Une dégénérescence qui, malgré son caractère inévitable, affecte notre orgueil. Notre liberté de mouvement, d'action, de vie, s'estompe longuement. Ainsi, le glas de la fin sonne de façon

interminable. La délivrance tarde mais finit par arriver, au moment où – en général - l'on s'est accommodé du calvaire. Je m'esclaffe de notre naïveté.

Il me faut d'autres lames au plus vite. Ces armes font partie de l'équilibre qui constitue mon bien-être. J'allume la télévision et contemple attentivement les informations qui relatent mes œuvres de la nuit dernière, faisant l'objet d'un bulletin d'information spécial.

« International : on apprend, à l'instant, que l'informaticien allemand Philip Schneider a avoué avoir fabriqué de toute pièce les accusations qu'il portait sur son gouvernement depuis plusieurs mois. Le visage ravagé par la honte quant-à son acte, l'ingénieur a présenté ses excuses à la nation toute entière, espérant avoir la clémence de son pays, susceptible de le poursuivre en justice, très prochainement.

Cette nuit, un jeune homme de Harlem a été victime d'un acte de barbarie sans nom. Accroché à un mur par deux lames de poignards, plantées dans les mains, on a gravé « Erreur de fabrication » sur son torse. Ses yeux ont été retrouvés, brûlés à ses pieds. Jusqu'ici, aucune piste n'a été mise en évidence.»

Les yeux sont les fenêtres de l'âme. Par ce qu'ils peuvent voir, ils sont parfois plus importants que les personnes qui les portent.

Les autorités sont tellement stupides qu'elles seraient capables de rechercher des pistes au sein d'organisations créationnistes. Mais si je peux participer à l'éradication d'une secte futile et puérile, je ne vais pas m'en plaindre.

Je suis responsable des deux nouvelles du jour, mon impact sur le monde est toujours au top. Bien évidemment, les informations prioritaires concernaient ce petit merdeux de Philip, tandis que l'adolescent que j'ai assassiné ne figurait qu'en queue de liste. C'est toujours ainsi : les médias calent les informations dramatiques au milieu de nouvelles contingentes, de façon à préserver les gens, victimes de leur extraordinaire niaiserie.

Prenons les titres du journal d'hier :

Cinq milliards : voici les bénéfiques de la société Inyutai Industry.

Lincoln, la dernière victime d'American Idol parle sans tabou des malversations du jury.

Un attentat en Thaïlande a causé une vingtaine de morts.

On apprend, par le témoignage du docteur Sendley que Rihanna a fait une I.V.G., hier soir !

Réfléchissez. Quelles ont été les conséquences de ce journal ? Repensez votre journée.

Vos collègues de bureaux n'ont-ils pas polémique sur les bénéfiques d'Inyutai Industry ? Vos plus jeunes enfants ne vous auraient-ils pas demandé ce qu'est une I.V.G. pendant que vos plus grands pestaient contre Lincoln ou son putain de jury.

J'imagine qu'aucun être de votre putain d'entourage n'a fait allusion à cet attentat en Thaïlande. Apparemment, les émissions de Real TV et toutes les

chiures fourrées dans le lit de la star du moment captent toute l'attention.

Misérable pensée humaine.

Que m'as-tu dit déjà, avant de t'étouffer dans ton sang ?

Ah ! Que tu étais pauvre et que voler était ton gagne-pain. Ta montre en diamant et tes nombreuses chaînes en or n'ont pas plaidé en ta faveur.

Et même si tel était le cas, comment aurais-tu pu savoir que je n'ai aucune compassion envers l'espèce humaine, d'une quelconque classe sociale ? Comment aurais-tu pu deviner que me provoquer, jeune bouse, te condamnerait à une mort certaine ? Je suis différent de tous les cloportes que tu as terrorisés depuis ta tendre enfance. Je suis Lupus, un des plus dangereux connards de la planète.

Vice établi : Intolérance envers la stupidité.

Le temps de distraction que je me suis accordé est terminé. Je veille sans cesse à contrôler cet ignoble temps qui passe. Je veille à contrôler que je ne prends pas trop de retard à la réalisation de mes objectifs. En conséquence de quoi, je prends mon téléphone.

— Oliver ?

— Monsieur.

— J'espère que vos employeurs sont satisfaits de la manière dont j'ai conduit notre projet.

- C'est le cas. Honnêtement, je ne pensais pas que vos conditions seraient aussi facilement acceptées. Votre casier judiciaire a été entièrement vidé.
- Les données judiciaires ne sont qu'un vaste système de contrôle de plus. Elles ne constituent pas une source de conflits pour ce genre de négociation.
- Effectivement ... j'ai tendance à surestimer leur place. Les organisations internationales faisant parfois le forcing pour y accéder, il m'arrive de me demander si notre gouvernement préserve ce contrôle.
- Je ne pense pas que les organisations internationales poseront un jour leur veto à mes requêtes, Oliver. Ce jeu de pouvoir est bien présent mais les règles restent irrémédiablement les mêmes. Bon, j'imagine que nous ne nous reverrons pas avant quelque temps.
- Nous n'avons pas encore défini la stratégie du maintien de la situation de Philip. Vos services sont vraisemblablement requis pour la suite des événements.
- Soit. Tenez-moi au courant.
- Je vous souhaite une agréable journée.
- Idem, Oliver.

Ainsi va mon travail. Il n'est pas si différent que celui de tout un chacun – rythmé par l'activité, des objectifs qualitatifs et quantitatifs, de la productivité. D'une certaine manière, je suis moi-même ancré dans une

activité libérale capitaliste, dans un fonctionnement régulier de services, de partenariats et de profits. En ai-je honte ? Non. J'aime à penser que chacun de mes actes servira un dessein bien plus grandiose.

Ne vous méprenez pas. J'ai conscience que mon secteur n'est pas lambda. Il n'existe aucun concurrent sérieux à mon échelle. Tous mes mandataires, s'ils ne me contactent pas, utilisent leur propre main d'œuvre pour effectuer une mission. Je suis celui qu'on appelle pour les cas extrêmes, pour ceux sur qui la raison humaine ne marche plus et c'est pourquoi mon activité est si inégale. Le nombre de mes contacts et le pan international de mon entreprise arrivent globalement à remplir mon agenda mais il m'arrive de connaître quelques périodes de disette. Périodes que je respecte. Je privilégierai toujours la qualité à la quantité. Même si, tristement, les contrats que je considère de qualité m'excitent infiniment moins qu'avant. Pour être tout-à-fait honnête, il y a en fait bien longtemps que je n'ai pas véritablement apprécié l'impact d'un de mes succès et ce qui, plus que tout, maintient ma motivation est l'infailibilité de mon entreprise. Sans elle, je me démystifie, je ne suis plus qu'un prestataire lambda ... Plutôt mourir que de m'imaginer dans une telle situation.

Données spatio-temporelles : mon antre, dix-neuf heures.

Je parviens à bien discerner le professionnel du personnel et je ne travaille que rarement au sein de mon appartement. Mon repas est bref. J'ai commandé un plat chinois que j'ai ingéré en un court quart d'heure. La

nourriture n'est pas un art auquel je suis sensible. C'est pour moi une double corvée quotidienne dont j'aime être rapidement débarrassé. Les anciens disaient souvent – avec une certaine animosité – que les pilules protéoglyco-vitaminées ultra enrichies se substitueraient aux aliments. J'attends toujours ce moment avec impatience et espoir.

Téléphone.

— Oui ?

— Bonsoir.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Enola, nous nous sommes rencontrés au concert de lundi soir.

Ce souvenir est très clair. J'avais été incapable d'assister au concert, à cause d'une ochlophobie étouffante. Je m'étais extirpé de la scène et avais trouvé refuge au bar, où une divine personne sirotait un cocktail, débordante de sensualité.

— As-tu prévu de sortir ce soir ?

— Je m'y apprête ...

Je regarde mon piano et je vois un sachet, à moitié rempli d'une douce poudre blanche.

— T'ai-je donné mon adresse, Enola ?

— Non.

— Je te l'envoie par SMS après avoir raccroché. Et je t'attends.

Données spatiales : Douche.

Ressenti : Plénitude.

Enola ...

Son regard hurlait de désir lorsque nous nous étions rencontrés. Et même si le chanteur y était nécessairement pour quelque chose, je voyais pleinement notre attirance mutuelle. Les mouvements extérieurs de la populace n'étaient que des gestes inarticulés au ralenti. Les bavardages et rires d'autrui s'étaient évanouis. Nous nous dévorions du regard sur les différentes chansons, maudissant les circonstances de ne pouvoir assouvir notre passion, sur le moment-même. Elle fut très vite séduite par mon éloquence et de sous-entendus en sous-entendus, elle comprit très vite que nous avions un intérêt commun.

La volonté humaine est si puissante. Je m'étais alors approché d'elle avec assurance et avait glissé ma main dans son pantalon. Elle, excitée au possible, avait commencé à agripper mon cou et j'avais réussi à m'extirper de sa faible emprise, son téléphone portable dans le creux de ma paume gauche. J'y avais inséré mon numéro sans nom et le lui avait tendu. Elle, prit son portable et voulut réitérer sa tentative d'enlacement. Je la repoussai alors et me réinstallai au bar, reprenant ma position contemplative de départ. Elle, désarçonnée, ne put que reprendre son attitude séductrice distante. J'étais sûr qu'en agissant de la sorte, je transformai sa curiosité en une détermination, une volonté.

Je repense à cette agréable scène tandis que je me douche. Et à peine sorti de ma salle de bain, on sonne à ma porte. J'ouvre et elle me fait face.

Six jours se sont écoulés depuis notre rencontre. Six jours durant lesquels elle a repris un travail sans intérêt dans une quelconque banque ou un autre commerce lambda. Six jours durant lesquels soucis et nécessités ont pu dominer ce souvenir. Six jours durant lesquels elle a pu rencontrer d'autres types, avec une certaine originalité, un certain sex-appeal, des mecs capables de la rendre heureuse pour plusieurs vies.

Non.

Six jours durant lesquels elle a mouillé sans relâche à l'idée de se faire posséder par l'homme étrange qui a attisé et affûté son désir dans cette boîte. Son regard n'a pas perdu en intensité et elle me veut toujours avec violence, comme je l'avais prévu.

— Bonsoir Enola.

— Bonsoir.

Se mordant une partie de la lèvre inférieure, elle me dit qu'elle est ravie de pouvoir me revoir. Cette fille est intelligente et perspicace : elle sait pourquoi nous sommes là. J'ai pour habitude de ne pas tergiverser. Je m'approche d'elle et pénètre sa zone de confort : mon visage est à quelques centimètres du sien.

— Comment vas-tu ?

L'excitation. L'instinct animal. Les hormones. Notre conscience supérieure est parfois si facile à réprimer. Certains diraient « Nous ne sommes que des animaux ». Pour ma part, je pense que notre existence est meilleure lorsque cette fameuse conscience passe au second plan. Le bonheur décroît à mesure que l'intelligence augmente. Dieu ne nous aurait-il pas fait là le cadeau le plus empoisonné qui soit ?

Héroïne.

Au bout d'une heure, Enola et moi-même sommes au bord de l'overdose.

La drogue est ma deuxième mère : toujours prête à me bercer lorsque je n'arrive pas à calmer mes neurones agités. Elle me soutient ainsi depuis bien des années. J'ai une fâcheuse tendance à être excessif, donc dans les rares périodes où j'en consomme, ce sont des quantités immenses. Me faisant honneur, Enola m'imita, ne prenant pas conscience que sa prise dépasse la raison.

Love is just a bloodsport ...

Désinhibée, elle se jette sur moi : elle veut se donner corps et âme, galvanisée par cette autre réalité dans laquelle je l'ai faite entrer. D'un doigt, je déboutonne son chemisier blanc et je la sens frémir lorsque mon ongle effleure sa peau. Je me glisse ensuite derrière elle et finit délicatement de lui ôter ses vêtements. Elle subit docilement ma prise en main. J'entre alors en elle avec une violence démesurée. Enola s'abandonne définitivement à moi. Ses cris accroissent mon désir et

dans une violente étreinte, je mène la danse de nos ébats, ne lui laissant aucune liberté de mouvement.

Sexualité : Ultra domination.

Elle s'offre comme si c'était la dernière fois qu'elle pouvait ressentir la quintessence du plaisir. On devrait toujours penser le sexe comme tel, comme s'il pouvait disparaître de nos vies, d'un moment à l'autre. Nous pourrions alors décupler ce plaisir à chaque rapport. L'orgasme serait de plus en plus puissant à mesure que l'on s'approche de la fin. Tout serait débanalisé.

La nuit continue ainsi. Un savant mélange d'extase sensorielle, tant via la symbiose sexuelle qui opère par intermittence que par la généreuse quantité de liquide magique qui se déverse en continu dans notre système sanguin.

J'ai l'impression qu'une heure se passe entre deux clignements d'yeux. Mais nous nous endormons.

Données spatio-temporelles : Mon lit, quelque part dans la journée.

Enola se blottit contre moi, me murmurant qu'elle a passé une nuit complètement dingue.

- Je n'avais jamais ressenti une telle symbiose.
- De ce que je me souviens, je dois avouer que nous étions particulièrement complices, *rétorquai-je*.

— Tu ne comprends pas. Pour moi, c'était beaucoup plus. Tu prends une importance démesurée ...

Gifle.

Statut d'Enola : effrayée.

Seconde gifle.

— Dégage.

— Quoi ?

— Sors de mon appartement et ne reviens plus jamais.

En jupe et en pleurs, elle traverse mon appartement et s'échappe. Avant de claquer la porte, elle me relance, interrogativement, d'un dernier regard. Je l'évite volontairement.

Sentimentalisme est faiblesse : il faut pouvoir le contrôler, le refouler, le bannir. Il m'est interdit d'y songer - pour mon métier, pour mon destin, pour ma vie. À nouveau, je croise l'homme qui habite mon miroir.

— J'ai bien cru que tu ne finirais jamais par t'en rendre compte.

— Je suis impardonnable, pourtant je le sais : les gens s'attachent trop vite.

Il m'arrive de me perdre dans ma déontologie. Malgré mes efforts continuels, et contrairement à ce que beaucoup pensent, je suis loin d'être infallible. Je la

croyais forte, je pensais qu'elle saurait que je ne suis qu'un sombre et lâche solitaire et que la seule place qu'elle occuperait dans ma vie serait celle d'un jouet.

Je prends ma guitare à la main et je mets une cigarette à ma bouche : c'est une énième alternative à mes autres remèdes contre l'hypertension, que sont le meurtre et la drogue. Évacuer chaque trop plein sentimental dans une chanson et une cigarette m'apaise : la musique est une de ces échappatoires enivrantes.

Dans mon salon, en dehors d'une très grande table basse, du canapé et de l'écran plasma, on trouve surtout du matériel musical exceptionnel. Au même titre que toutes les autres, cette pièce a aussi une ambiance bien spécifique dans l'appartement. Si ma chambre et mon couloir frappent le regard par le rouge vif ; celle-ci produit un sentiment contraire. La teinte dorée des murs, qui s'allie avec le noir du peu de meubles, créé une atmosphère douce, moins pesante. Au sol, j'ai placé un tapis de dix-huit mètres carrés. J'ai obtenu cet objet superbe lors d'un voyage en Roumanie. Il est, lui aussi, d'une teinte jais. Cette salle a toujours réussi à me détendre pleinement. J'évacue donc en musique cet amas de nerfs qui me ronge jusqu'à ce que l'on sonne à ma porte. Ce doit être Ivan, mon assistant, qui souhaite faire le point sur les rendez-vous qui m'attendent.

— Bonjour Lupus.

— Ivan. Café ?

— Volontiers.

Nous travaillons ensemble depuis la création du cabinet. Étant dans mon sillage depuis une décennie, il a acquis la capacité de trier une grande partie de mes affaires, me rendant le métier d'autant plus simple.

Si ses traits ne peuvent trahir une origine slave, Ivan possède néanmoins un physique des plus banals. Je crois qu'il a délibérément cultivé cet aspect. De ce que j'ai cru comprendre, cette banalité était un véritable pouvoir d'invisibilité durant son enfance. Un pouvoir utile dans les milieux hostiles où ce dernier semble avoir vécu.

- Semaine prometteuse ?
- Pas vraiment. Je passe mon temps à déjouer des contrats-pièges du gouvernement japonais. De grossiers pièges.
- J'y ai pourtant stabilisé ma situation judiciaire récemment ...
- Ce pays prend une mauvaise route, non ?
- Enfant, je vouais une grande admiration pour cette nation, pensant qu'elle était promise à un avenir glorieux, qu'elle deviendrait la future hyper puissance du monde, le prochain modèle de développement pour toute la planète. J'avais sous-estimé la connerie humaine de cette nouvelle génération : simplette et fragile. Aussi tendre physiquement qu'elle est douée virtuellement. Qu'a-t-on d'autre ?
- Notre souci colombien de vendredi, programmé depuis dix-sept jours ...

- Aucune information complémentaire ?
- ...
- Rien ?
- Nous ne connaissons même pas son identité.
- Reprogramme la livraison pour la semaine d'après.
- Je ne suis pas sûr que nos commanditaires soient satisfaits ...
- A-t'on le choix ? À ton avis, je suis prêt à mener ce contrat à terme, dans l'état actuel des choses ?
- L'échec, sourit-il. Une telle obsession.
- Le premier me coûterait ma carrière, Ivan, sois en conscient. Mon savoir-faire n'a qu'une réputation : être garanti.
- « Vous souhaitez le meilleur de la torture, contactez Lupus, 99.9% de réussite »

Il s'esclaffe et sent à mon regard que le sujet ne peut être tourné en dérision. Il n'y a rien de plus difficile que le travail de la perfection. Le moindre instant d'inattention pourrait conduire à notre perte assurée.

Téléphone.

- Lupus ?
- Alberto ?
- J'ai besoin de toi.

État : surmené.

Le travail est aussi une forme de drogue. Il vous appâte par un acte simple qui vous fournit une satisfaction personnelle et un retour avantageux de l'investissement consenti. Puis il vous obsède pour générer toujours plus de retours. Il est appelé cercle vicieux pour certains et cercle vertueux pour d'autres. À l'instar de n'importe quel média, il est sans doute le plus grand instrument de manipulation des masses. Je l'admire tellement.

Histoires mafieuses

La diversité de mes contacts est assez particulière. Le monde est assez étrange de ce point de vue. Les secteurs d'activité fabriquent des microcosmes suffisamment infimes pour que les membres influents se connaissent tous plus ou moins. C'est le cas dans le bâtiment, le sport, l'enseignement.

C'est aussi le cas dans le crime.

La mafia est une organisation véritablement unique. Aussi fou que cela puisse paraître, il existe une harmonie incroyable entre les différentes familles d'un lieu géographique. La répartition des rackets, des vols et des meurtres est extrêmement bien gérée et les écarts - religieusement punis - se font rarissimes. J'ai toujours adoré travailler avec elles, pour leur honnêteté et leur confiance. Si j'exerce un contrat, je suis certain que l'argent sera livré en temps et en heure. Cette pègre-là a un grand respect d'autrui et on ne peut lui enlever une certaine classe.

Le pouvoir de cette institution fut à son apogée au siècle précédent. Malheureusement et comme partout, le renouvellement des générations est à déplorer et les jeunes chefs sont de la vermine purulente. Ces nouveaux dirigeants n'ont pas réussi à adapter l'entité à la mondialisation et à l'évolution technologique. Et tandis que leur mainmise sur une partie du crime s'amenuise, ils s'enorgueillissent d'un passé qu'ils ne méritent pas.

Giuseppe Carinello est de ceux-là. Il s'est marié avec Sonia Genoresso, la fille du *capo di tutti capi* : Alberto Genoresso. C'est d'ailleurs par cette union que Giuseppe est devenu *capo* de la famille, autrement-dit un des douze subalternes du grand chef de la famille, Alberto.

Cette hiérarchie, si elle demeure toujours, est bien moins illustre que jadis, où ce système était d'une efficacité redoutable. Chaque rôle assumait pleinement son droit de suzerain et son devoir de vassal. J'ai remarqué d'ailleurs très tôt que les grosses entités industrielles avaient souvent repris des dispositions similaires pour leurs ressources humaines. Je ne pourrais vous détailler plus ce parallèle car vous prendriez peur en réalisant une telle analogie entre le fonctionnement capitaliste et mafieux, et pis encore ... sur la cohérence et l'efficacité d'un tel fonctionnement.

Giuseppe adore l'argent et il n'a jamais hésité à sortir ses canons sciés pour conclure une affaire de la façon la plus juteuse qui soit. À son crédit, il a largement renfloué les caisses de la famille. Et s'il l'a fait en traitant d'une façon que les anciens n'ont jamais approuvée, sa productivité a réussi à lui épargner la moindre remontrance pendant une dizaine d'années. Malheureusement, il a commis l'irréparable la semaine dernière.

Les parents possèdent un lien étrange avec leurs enfants. Alberto, n'ayant pas eu de nouvelles de sa fille depuis plusieurs jours, sentait que quelque chose s'était passé. Il invita Giuseppe dans un restaurant huppé, pas si loin de Little Italy. Lors du déjeuner, le vieil italien lui

demanda si sa fille était fâchée, si une maladresse quelconque l'avait froissée. Le jeune mafieux, d'abord gêné, lui expliqua qu'il avait vu sur le téléphone portable de Sonia des propos qu'il jugeait déplacés, avec d'autres hommes. Il expliqua qu'il était devenu fou en lisant ceci et qu'il n'avait pas pu laisser ces actes impunis. Il expliqua que la filiation de Sonia ne justifiait pas de telles attitudes.

Alberto garda un calme remarquable face à ces provocations et demanda à son beau-fils de clarifier ce qui s'était réellement passé. Ce dernier finit par craquer et se vanta finalement d'avoir torturé la fille du *capo di tutti capo* avant de l'achever.

Le cœur du vieil homme s'accéléra soudainement et violemment. Il sortit alors du restaurant et pris une grande inspiration. Puis il composa mon numéro sur son téléphone portable une fois installé dans sa voiture.

- Lupus ?
- Alberto ?
- J'ai besoin de toi.

Alberto me retranscrit alors l'histoire que je viens de vous conter.

- Lupus, j'ai besoin que tu découvres où ce fils de putain a enterré le corps de ma fille. J'ai besoin que tu le fasses hurler de douleur, qu'on entende ses cris jusqu'en Californie avant que tu ne l'achèves et que tu me ramènes son cœur.

- Alberto, je peux m'occuper de ça ... Mais je suis surpris que tu ne te charges pas toi-même de cette vengeance.
- Pour deux raisons mon vieil ami. La première, c'est que j'ai les fédéraux au cul depuis trois mois et que je dois être prudent. Je connais ton immunité. Je sais que tu pourras résoudre cette tâche sans te préoccuper des conséquences judiciaires. La deuxième raison, c'est que le vieil homme que je suis est trop chagriné pour garder son calme et je finirai par tuer cette petite merde avant d'avoir découvert la vérité. Tes moyens de persuasion sont les plus réputés au monde. Je veux qu'il souffre, Lupus. Je veux qu'il souffre comme un homme ne peut s'imaginer souffrir.
- Message reçu. Prépare les funérailles de ta fille en toute tranquillité. Je te présente mes sincères condoléances. Il te sera inutile de me payer, j'apprécierai te rendre ce service.
- Ces circonstances sont dramatiques, mais je ne te ferai jamais travailler à l'œil pour autant. J'ai déjà viré cent mille dollars sur un de tes comptes en banque. Ivan est au courant. Il vient de partir du restaurant, mais je ne l'ai pas fait suivre. Tu devras le retrouver.

Jamais, je n'ai entendu Alberto aussi touché, aussi blessé. Sur le champ, j'ordonne à mes hommes d'enlever le *capo* Carinello. Quant à moi, je fonce voir une amie dans le Bronx, nommée Barbara.

Mon métier nécessite un répertoire intelligemment rempli. C'est la raison pour laquelle j'attache beaucoup d'importance à classer mes contacts et entretenir ma relation avec eux en conséquence. Alberto fait partie de la catégorie A de mes contacts : les puissances alliées. Sa voix compte dans le « Milieu », tant aux États-Unis qu'en Italie et en Sicile.

Puissance alliée : Personne notable dans la hiérarchie mondiale, susceptible de m'aider dans un champ d'action supérieur à la normale et relatif à son activité. Garante d'un respect mutuel, la puissance alliée se doit d'être traitée comme une égale.

Ce sont toutes mes puissances alliées qui m'octroient l'immunité dont parle Alberto, lui compris. Chacune d'elle me garantit une protection au sein du mini-secteur qu'elle contrôle. Comme je l'ai mentionné précédemment, le monde du crime est un microcosme. Mon principal obstacle à ce pérenne équilibre se résume en une expression : le conflit d'intérêt.

Il faut perpétuellement que je m'assure qu'une mission lancée par un contact de catégorie A ne fragilisera aucune de mes relations avec aucun autre de mes contacts de catégorie A et – autant que faire se peut – avec un minimum de contacts de catégorie B.

Barbara fait partie de la catégorie B de mes contacts : les outils estimés.

Outil estimé : Personne me vouant une admiration sans limite et que je respecte. L'outil estimé est à ma

disposition pour n'importe quelle tâche, pourvu que je puisse préserver la cordialité de notre relation.

Barbara est une drag-queen. Elle fait un bon mètre quatre-vingt-dix et pèse une centaine de kilos : une grande folle supra-sadique, capable du pire au moindre travers gestuel ou linguistique ...

Je la retrouve dans une boîte que vous qualifieriez de sordide où la débauche est reine et où le puritanisme américain en prend un sacré coup. Elle arbore une de ses tenues argentées très fantasque et m'accueille avec son exubérance habituelle.

- Mon loulou !! Tu m'as tellement manqué.
- Tu sais que je suis quelqu'un de très pris, ma chère.
- Tu pourrais quand même appeler, de temps à autre ...
- J'ai un cadeau pour toi, *la coupai-je*.
- J'adooore les présents.
- Pour être tout-à-fait honnête avec toi, ce présent n'est pas encore prêt.
- En voilà des manières, beau gosse.
- Je voulais simplement que tu le saches, que tu te prépares à en jouir. Je reviendrai vers toi au plus vite.
- Parfait.

Je me dirige vers la sortie, toujours ébahi par ce décor surréaliste. Ces gens sont heureux. Est-ce parce qu'ils sont dans un lieu qui leur ressemble ? Peut-être.

Pour ma part, il me semble que c'est leur marginalité qui les rend ainsi. Il me semble que c'est de savoir quel sera le genre de personne à leur contact, mais surtout quel genre de personne ils éviteront dans un tel endroit. Tout cela leur procure sans doute une forme de liberté, qui exalte naturellement leur bien-être.

Et tandis que je quitte progressivement cette boîte, je sens toute la lourdeur de la normalité reprendre ses droits. Je sens des années et des années de dictature d'une mode fade et édulcorée se réaffirmer comme la seule direction stylistique du tout un chacun. Je sens tout cela – et ça me peine.

Téléphone.

— Où en sommes-nous, Ivan ?

— Il est introuvable.

— Cela me paraissait bien facile.

— Puis-je solliciter une réunion d'équipe ?

— Oui, ça me paraît approprié.

— Au cabinet dans une heure ?

— Très bien. Tu as pu te relier au réseau aérien et côtier ? J'aimerais autant qu'il ne quitte pas le pays.

— Je doute qu'il aille bien loin.

— Soit. À tout à l'heure.

Je me doutais bien que Giuseppe ne serait pas dupe. Il a déjà déduit de lui-même qu'Alberto m'a lancé à sa poursuite.

Soyons clair, ce genre de traque ne fait pas vraiment partie de mon champ d'action habituel. Je me cantonne souvent au travail sur la personne. Il n'est pas rare que l'on m'amène directement le sujet – comme a pu le faire Oliver pour Philip.

Les personnes de catégorie A, telles qu'Alberto, sont extrêmement précieuses. Je mettrais tous mes moyens en œuvre pour répondre à leurs besoins. Je remuerais ciel et terre pour les aider à pérenniser leur place dans le monde.

Heureusement, elles sont peu nombreuses ...

Giuseppe doit payer ses décisions douteuses, prises depuis plusieurs années déjà. Cet acte isolé, aussi dramatique soit-il, ne doit pas constituer le seul motif de punition. Il y a là une vie d'intolérance et d'immaturité à laquelle il faut mettre fin.

Je retrouverai ce détritüs.

Retour au cabinet. Tous mes hommes m'attendent. Ivan est déjà en train de s'atteler à la tâche. Mon équipe spéciale est légèrement en retrait. Elle attend des directives plus précises. Tous saluent mon arrivée avec un certain soulagement. J'en déduis rapidement qu'ils doivent être à cours de pistes.

- Lupus, nous n’y parvenons pas. C’est le néant chez nos contacts. Impossible de retrouver la trace de sa voiture ou de sa carte de crédit. Même Federico, le plus proche de nos infiltrés ne sait absolument rien de ses intentions.
- Du calme Ivan. Réfléchissons de manière rationnelle et tâchons de nous mettre à sa place.

Je les regarde tous et tente d’amorcer une réflexion collective.

- Je suis Giuseppe. J’ai un monstre au cul et la grande majorité de mes alliés historiques qui ne respirent pas la confiance et la stabilité. Où puis-je me réfugier ?
- « Où » je ne sais pas, mais « dans » j’ai bien une idée.
- Expose ta pensée, Ivan.
- La peur qu’il passe son temps à ignorer est cette fois-ci bien présente.
- Je suis Giuseppe. J’ai peur, j’angoisse. Je vais donc me diriger vers ce qui me calme le plus, vers ce qui me procure le plus de bien-être.
- L’argent.
- Il a besoin d’argent. De beaucoup d’argent. J’imagine que sa banque est sous surveillance.
- Oui, Lupus.
- Je veux que vous alliez là-bas. On suit chaque employé. On étudie chaque faille du système de sécurité. Il est évident que Giuseppe va vouloir

récupérer son pactole. Aucun mouvement sur compte bancaire ?

- Non, mais celui-ci est quasi vide. De ce que je sais, la majorité de son fric dort dans la chaleur d'un paradis fiscal. Et je sais quelle personne il ira voir s'il veut disposer physiquement de cet argent.

Ce fut la première et dernière intervention d'un membre de mon équipe spéciale. Le moins avare en paroles du groupe s'est exprimé et a donné la tendance.

- Nicholas, tu vas sonder la personne à laquelle tu penses. Vous deux, irez prospecter sur les marchés sous-jacents de transaction financière que Giuseppe pourrait utiliser. Souvenez-vous qu'il cherchera quelqu'un de confiance – vraisemblablement italien – et à proximité. Inutile de pousser au-delà de New York. Cette ville suffira amplement à combler son aspiration de fuite. Ivan, tu continues à traquer son activité plus officielle. Il n'est pas à l'abri d'une erreur. Quant à moi je me rends dans sa demeure. Je le crois assez fou pour retourner chez lui reprendre quelques conneries.

Les traques de ce genre ne constituent vraiment pas mes compétences primaires. Mais je sais qu'aider Alberto pour cette partie, même maladroitement, lui octroiera une forme de plénitude.

Me voici donc chez les Carinello, où j'ai une illustration parfaite du pan négatif de la culture italienne,

ou plutôt du pan qui me laisse perplexe, celui de la démesure et du superficiel.

La propriété est immense. Structures de pierre, revêtements de marbre et tableaux ornent chaque pièce. Le lieu respire encore le drame. Il est imprégné du poids de l'histoire sur chaque mur, sur chaque porte. J'arpente les différentes pièces et je me rends compte qu'aucune babiole n'impliquera un retour risqué de Giuseppe dans sa villa. Les photos de Sonia sont partout. J'imagine la difficulté qu'a dû ressentir ma future victime à devoir se faire une place au sein d'une telle famille, à devoir exister et s'affirmer perpétuellement en tant que pièce rapportée et presque illégitime. C'est bien la seule compassion que j'ai à l'égard de cet abject connard.

Je sais très bien qu'Alberto n'est pas stupide. Je ne l'imagine pas rendre volontairement la vie dure à Giuseppe parce que ce dernier baisait sa fille. Beaucoup de vieux patriarches italiens auraient pu avoir cette attitude. Cette culture a, il faut l'avouer, un attachement aux liens du sang que tout un chacun pourrait qualifier d'assez malsain.

J'attends plusieurs heures avant que Nicholas ne m'appelle.

— Nous l'avons en visuel. On entame la filature et on le saisit dès que tu nous en donnes l'ordre.

Indéniablement, tout cela correspondait parfaitement à son champ d'expertise. Je me félicite d'avoir cet homme de mon côté et lui réponds calmement.

— Ne perd pas de temps. Chope-le dès que possible, je le veux au bureau.

Sourire.

À coup sûr, Giuseppe sera un met plus consistant que Philip. Mais ce met ne m'est pas destiné. Je retourne au « Blue Flower », où Barbara assure le show.

Je passe les portes du club et m'assied dans un coin. Ma chère amie est en train de jouer avec les nerfs d'un jeune cadre d'une société quelconque. Je doute qu'il s'agisse d'un client régulier. Je le vois se surprendre à la désirer. Je le vois se répugner à l'idée qu'un homme couvert de maquillage le fasse bander. Je le vois se mentir et je me délecte tant à regarder ça que je ne me rends pas compte que le temps passe et presse.

Heureusement, Barbara a toujours le sens des priorités et d'un coup d'un seul, elle abandonne son jeune loup de Wall Street pour me rejoindre.

— Alors beau gosse, je repense à ton cadeau depuis tout-à-l'heure.

Sous ses airs féminins maintes fois travaillés, Barbara est intolérante et impulsive. Elle déteste le rhum, les sportifs, la pluie ... Elle a déjà tué pour chacune de ces raisons.

Comme tout bon travesti, elle a une sainte horreur du machisme. Alors, quand je lui conte l'histoire de Giuseppe, elle éclate son verre de whisky contre la table, me prend par le col de la chemise et m'ordonne de

l'amener à lui. Mon plan marche à merveille : j'acquiesce et l'invite à prendre place dans un taxi.

- Putain de rital ! J'vais lui montrer c'que c'est qu'd'être une femme à ce gros hétéro de merde.
- Tu ne t'es toujours pas fait opérer, Barbara ...
- Ferme un peu ta gueule, tu crois que je n'ai pas compris ton manège ! Tu t'sers encore de moi pour servir tes intérêts de torture de merde et tu sais quoi !? Tu vas en avoir pour ton argent !
- Vingt mille ?
- Vingt mille !! Tu m'as pris pour une fiotte ?

Elle est en pleine forme. Ma supposition quant à l'homophobie de Giuseppe va trouver sa confirmation dans quelques heures, je l'espère.

J'appelle Ivan.

Nous arrivons à l'entrée de mon bureau où je rappelle à Barbara que nous avons besoin d'une information et qu'elle va devoir contrôler ses nerfs. Elle me renégocie son prix, me lâche un baiser et ouvre la porte à coup de botte à talon.

- Bonsoir Giuseppe.
- Lupus ... T'as amené ton garde du corps ?
- J'ai amené ton rancard. Je suis préoccupé par ton récent célibat.

Giuseppe cesse alors de sourire. Il comprend vite que je vais le laisser aux mains de la créature qui

m'accompagne – créature que mes gardiens tentent tant bien que mal de retenir ...

— J'vais exploser ton petit cul blanc, sale merde. Tu vas sentir mon gros spaghetti de titiller la pomme d'Adam !!!

Je vois au visage de ma future victime qu'en misant sur l'homophobie, j'ai touché juste. Mon plan est décidément trop simple :

— Tu ... Tu es prêt à négocier Lupus ?

— Ne négocie pas avec ce fils de pute, JE veux lui exploser les tripes, à ce sac à foutre.

— Lupus, je te dis où j'ai enterré le corps et je disparaïs.

— J'vais le démembrer c't'enculé ...

Entre Giuseppe et mon amie, la bataille fait rage pour capter mon attention et je tranche finalement.

— Tu as ma parole, Giuseppe. J'écoute ce que tu as à me dire.

Acte chéri : le mensonge.

Barbara me lance quelques jurons agressifs et Giuseppe me crache le morceau. J'envoie Nicholas et son équipe sur place afin de contrôler la véracité des propos du mafieux. À peine ai-je la confirmation sur la découverte du corps que j'écarte délicatement les mains qui tenaient Barbara. Je souffle un mot à mes hommes. Ceux-ci s'éloignent du bureau et je me retourne vers Giuseppe avec un sourire non dissimulé.

— Barbara ... Tu as carte blanche.

Je vois mon amie se jeter sur sa proie telle un félin en rut. Je ferme délicatement la porte de la pièce pour leur donner une intimité bien méritée et je m'assois derrière, écoutant la plainte d'une autre « erreur de fabrication ».

Sa douleur me fait penser au *Requiem* de Mozart, au *Lacrimosa* pour être plus précis, l'histoire mélodique suivante :

Tout commence par une crainte éloignée. Une appréhension quant-au futur des évènements.

Puis vient l'abomination. Cette dernière est inhumaine et décadente. Elle menace l'intégrité physique du héros. Elle l'entoure et en son cri justifie sa souffrance. Elle le pénètre avec pour but de le détruire de l'intérieur.

A un moment elle s'arrête, feignant un moment d'accalmie. Elle laisse le héros prendre conscience des évènements. Elle le laisse ressentir à nouveau la première appréhension.

Enfin, elle porte le coup final – celui qui sera fatal et qui montrera au monde sa toute puissance.

Orgasme.

Barbara ressort du bureau avec un sincère apaisement. D'une façon presque comparable à l'état de plénitude que j'ai eu avec Enola. Elle sait que ces agissements portés

par l'instinct et dénués de tout acte de conscience la maintiennent dans une forme d'équilibre.

— Merci mon loulou.

— J'imagine que tu ne parles pas du maigre pécule financier.

— Bien sûr que non, grand nigaud. Je te remercie de penser à moi. Et je suis sûr que tu as pris au moins autant de plaisir que moi, coquin.

— J'aurais honte de te dire à quel point.

Barbara est parfois la caricature de son apparence. Elle se plaît à surjouer son personnage et cela me fait particulièrement rire. J'aime à croire qu'elle représente davantage l'humanité que feu-Giuseppe.

Je salue ma fidèle alliée qui est raccompagnée par un de mes hommes et je me dirige vers le bureau pour contempler son œuvre.

Je constate avec surprise que Giuseppe est encore en vie. Ses pleurs de jeune adolescent résonnent dans la petite pièce maculée de sang. Par respect pour l'œuvre de Barbara, je ne vous détaillerai pas les conséquences de ses actes sur Giuseppe. Je me place face à la discrète caméra, dans le coin Nord-ouest de la pièce et effectue un salut distingué à l'objectif.

Et parce qu'il me semble normal de participer activement à mes tâches – parce qu'il me semble normal de ne pas tout déléguer – j'effectue moi-même le prélèvement anatomique qu'Alberto m'a réclamé.

À la santé et à la barbe de la barbarie de Barbara.

Ce cœur pourri dont on pourrait douter de l'existence est décidément déterminé à demeurer dans ce corps infect.

Heureusement, j'ai mon sabre pour cet acte macabre.

Il me semble bien que par la force des choses,

J'arrive à extirper cette juteuse chair rose,

La fin de ce personnage morose

Rimera sans doute avec osmose.

Mais il est temps de finir cette prose.

Car mon autre personnalité s'apprête encore à me gronder.

- Encore une fois, tu n'es pas doué pour ce genre de rhétorique. Tu ferais mieux de te cantonner à ta tâche ...
- Tu brises mon élan créatif.
- Cet élan créatif perturbe nos desseins, imbécile.

J'enferme le purulent reste de Giuseppe dans une boîte congelée et prend mon téléphone

- Alberto ?

- Oui ?
- J'ai un présent à te remettre.
- Comme je te l'ai souligné précédemment, les fédéraux m'emmerdent beaucoup ces temps-ci et je n'ai aucun lieu disponible pour le recevoir.
- Je peux aisément t'inviter au bureau, mais tu pourras difficilement repartir avec mon cadeau. Tu devras en jouir sur place.
- J'en suis conscient ... Et j'accepte ton offre généreuse. A quelle heure puis-je m'y rendre ?
- Laisse-moi une heure pour organiser mon planning et parer au plus pressé.
- Soit.
- À tout à l'heure mon vieil ami.

Surmenage.

Mon esprit s'éteint soudainement et Alberto est déjà ici.

Il a visionné du coin de l'œil la vidéo que je lui ai transmise. Lui-même n'est pas très à l'aise avec le sadisme de Barbara mais il me félicite du travail accompli.

La cérémonie est brève. Il m'offre une accolade et je ressens alors tout son chagrin. Un chagrin immense et intense, à l'image du personnage. La lucidité qu'il a conservée jusqu'à cette vengeance l'a éreinté. Mais je le vois réaliser sa perte, et cacher sa peine. Il écrase le cœur

encore luisant de Giuseppe. Je lui propose de nettoyer la scène et il se retire dignement de mes appartements.

Toute mon équipe est autour de moi tandis que le bureau revire au blanc nacré à coup de grands seaux d'eau jetés çà et là par certains de mes fidèles compagnons. Pardonne-moi, Giuseppe. Malgré l'horreur de tes actes, Barbara était un châtement cruel.

— Ivan.

Les autres sortent. Jusqu'à nouvel ordre, ils sont en congé. Ivan et moi attendons d'être définitivement seuls avant que je reprenne.

— Où en sommes-nous ?

— Oliver a appelé. Il nous demande quelle est la stratégie à adopter sur le long terme concernant Philip.

— Nous resterons sur le schéma habituel durant les six prochains mois. Une surveillance constante et une visite hebdomadaire d'un inconnu pour lui rappeler la présence de l'épée de Damoclès. Nous raréfierons les visites durant les six mois suivants en respectant un modèle aléatoire de fréquence de visites. Il doit rester dans une peur permanente et les piqûres de rappel à la menace ne doivent pas être prévisibles. Il est impératif de respecter cette irrégularité.

— Donc la procédure habituelle ?

- En beaucoup plus pointue. Je te rappelle qu'un tel cerveau ne doit pas être sous-estimé. Ir-ré-gu-la-ri-té.
- Très bien.
- Oliver doit nous aider à la mise en place. Il a la main-d'œuvre adéquate pour maintenir la situation. Nous devons travailler ensemble pour mener à bien la continuité du contrat.
- Oui, c'est ce qu'il a sous-entendu. Me confirmes-tu que la directive D3 est, de toute façon, envisageable pour ce contrat ?
- Oui bien sûr. Néanmoins, je considérerai ça comme un échec partiel. Le gouvernement allemand pourrait également revoir mes exigences à la baisse.

Directive D3 : En cas d'urgence et de danger avéré, peut être envisagé le suicide déguisé du sujet. La directive D3 nécessite une perte de crédibilité publique du sujet et un contrat de priorité inférieure à 5.

Échelle de priorité : De 1 à 10, chaque contrat possède un indice de priorité – indice qui dépend notamment de la catégorie du contact demandeur, de la difficulté du projet et du temps d'investissement prévu à cet effet.

Le contrat d'Oliver est de priorité 2.

- Et pour Vendredi ?
- ...

- Ivan ??
- Nous restons dans une impasse.
- Il s'agit là d'un manquement intolérable. Les autorités locales nous donnent six millions de dollars. Elles s'occupent de la capture et vont nous livrer le sujet jeudi, empaqueté comme un cadeau. Faut-il que je m'en charge personnellement ?
- Il semble que oui, Lupus. Tous nos contacts se sont avérés inutiles quant à l'énigme que représente le passé de cette personne.

Jamais, je n'ai été aussi peu informé sur un futur patient.

Tout ceci requiert mon investissement.

- Décommande les missions des deux prochains jours.
- Comment dois-je justifier ce désistement ?
- Urgence personnelle. Je ne veux aucune affaire jusqu'à ce putain de problème colombien. Je ne suis pas sûr de pouvoir obtenir ce qu'il nous faut. Je pars pour San Diego.
- Où comptez-vous vous renseigner ?
- Chez Pablo.
- Avez-vous d'autres pistes ?

Au regard noir qui suit cette phrase, Ivan comprend qu'il ne doit pas insister davantage.

— Non ... et c'est la raison pour laquelle je veux que Nicholas et son équipe restent à proximité du cabinet avec toi. Vous devrez commencer à cuisiner notre patient avant mon retour. De mon côté, je vais faire ce que je peux.

Après avoir promptement interrompu notre conversation, je l'invite à quitter mon appartement.

Une fois seul, je suis parcouru d'un frisson – de ceux qui vous font remuer vivement la tête. J'oublie vite cette pensée et je m'allonge sur mon matelas. Suis-je face à une inexorable transition ?

Enquête

Ochlophobie ... Ochlophobie ... Ochlophobie ...

Je suis ochlophobe : j'ai une terreur de la foule. Affrontant perpétuellement cette peur, en ne m'imposant aucun régime spécial, j'ai pu cacher cette faiblesse à mes ennemis, toujours à l'affût d'un moyen de me détruire. Le secret est lourd.

Je hais les aéroports.

Tous ces gens en masse : toutes ces émotions contradictoires se mêlent entre départs et retrouvailles. Ces gnomes sont capables d'une telle intensité pour si peu. J'attends mon vol dans l'aéroport, en lisant un de ces journaux érudits. Apparemment, même si le taux de criminalité a considérablement baissé, la surcharge en prison reste un problème, ce qui engendre une justice bâclée qui doit réserver l'incarcération à des cas « réellement légitimes ».

Le pouvoir de l'argent me fascine. Depuis longtemps déjà, la priorité de sa santé a supplanté bon nombre de choses. Mais sa croissance continue. Et à présent, la légitimité conférée au crime est pondérée par la finance. L'État s'aligne, encore une fois. Ils n'ont même plus la décence de déguiser tout ceci et glorifier l'unité nationale face à l'adversité des crises économiques. Ils capitulent ouvertement face au capital.

Remarquable.

La valeur d'une chose ou d'une personne n'est maintenant que monétaire. Nous en sommes arrivés à un point où l'avarice est telle, que l'objet de nos désirs n'est même plus une voiture, une maison, un voyage, une prostituée ou quoique ce soit de cohérent, dans la contingence du désir humain. Non, l'argent lui-même est maintenant le désir de tout un chacun. Il s'est inscrit dans l'inconscient collectif comme l'entité à protéger coûte que coûte, comme le seul lien qui peut fournir à la société de la cohérence, de la cohésion.

Valoriser la valeur. L'absurdité à son paroxysme.

Les riches individus laissent d'ailleurs dormir une grande partie de leurs biens jusqu'à leur mort, souvent dans l'idée de donner tout cela à leur progéniture, ce qui constitue, à mon sens, le cadeau le moins éducatif que l'on puisse trouver sur Terre. Grâce à tout cela, les banques jouissent sans arrêt d'une énorme trésorerie et œuvrent pour éviter un rétablissement de la situation.

Je grimpe finalement dans l'avion, songeant au capital et au combat qu'il mène face à l'humanité.

En parlant de combat, je ris en ce moment des inepties de « Mein Kampf ». Comment peut-on persister dans une telle illusion ? Adolf Hitler n'était même pas intelligent, mais quelle capacité maléfique ! Il détenait selon moi le pouvoir suprême. Sans véritable cohérence, il arrivait à accroître la rage, la jalousie, la haine de chacun jusqu'à les ramener à une pensée universelle. Quelque chose m'intrigue chez ce personnage : son objectif. Entre le pouvoir et la volonté d'un monde à sa

main, que désirait-il vraiment ? Est-ce que sa cause était une foi ou un prétexte ?

S'il s'agit d'un prétexte, il me paraît moins bête. En tous les cas, la stupide conception du monde d'un seul homme a remodelé la planète entière. De ce point de vue, il est fascinant.

Données personnelles : Fan de toute forme de domination.

Alors que mon âme est en proie à ces éternels débats, une jeune femme s'assied sur le siège disposé à ma droite : une superbe femme aux yeux perturbants, d'une couleur à la fois sombre et éclatante, tenant du vert émeraude. Subjugué par ce regard, j'en oublie mon indécence à pénétrer sa zone de confort mais, de façon surprenante, je me rends soudain compte qu'elle me sourit.

— Bonjour.

— Bonjour.

Qu'est-ce que ce manque d'assurance, Lupus ?

— Je les aime aussi, *me lance-t-elle d'une tendre et délicate voix.*

— Pardon ?

— Mes yeux. Je les aime beaucoup.

— Je me noie dedans, *inventai-je à la hâte.*

— Et vous, avez-vous noyé beaucoup de personnes ?

— Ça m'est arrivé ... Attendez, au sens propre ou figuré ?

Son charme, son rire. L'ai-je déjà rencontrée ?

— Puisque vous en parlez, le sens propre ?

Je songe alors à ce sénateur, Edward Schwartz. L'aquaphobie est une des pires peurs que j'ai pu observer. Cependant, il m'avait fallu plusieurs séances où j'avais maintenu sa tête sous l'eau, avant qu'il ne m'avoue avoir été payé pour créer de toute pièce un document habilitant le commerce d'une série d'avions ayant ratés les tests anti-pollution.

— Passons, *souris-je*.

— Pourquoi allez-vous en Californie, *me demande-t-elle* ?

— Rendez-vous professionnel ... et vous ?

— Une sorte de voyage d'affaires. Mais je ne pourrais vous en parler sous aucun prétexte. L'idée de vous tuer me déplaît et j'y serais malheureusement contrainte.

Elle suscite définitivement mon intérêt.

— Le cœur d'un homme n'est-il pas déjà pris ?

Rire étouffé.

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

Cette créature est bien curieuse.

— La plupart de celles qui s'y sont frottées, un très malheureux trépas les ont emportées.

— De vos mains ont péri ?

- Une infime partie.
- Nous avons beaucoup en commun.
- Lorsque la perfection est entité vivante.
- Pourrions-nous échanger nos places ?
- Je ne le souhaite pas.
- Je comprends, *sourit-elle*.

Elle se tait enfin, détournant son splendide regard. Alors que je commence doucement à m'endormir, sa tête se pose timidement sur mon épaule. En d'autres circonstances, j'aurais pu lui rompre l'odontoïde ainsi que les vertèbres cervicales trois et quatre. Mais le fait est que le ronronnement régulier et discret des réacteurs finit par avoir raison de moi. Je cherche trop le sommeil pour me permettre de le refuser.

Les passagers du vol ... sont priés de descendre.

J'ouvre péniblement un œil. Sacrilège, pourquoi dois-je dormir si bien, dans de pareils moments ? Je peux m'apercevoir que ma voisine vient de partir. Aucun numéro de téléphone et vierge de toute information, je ne sens qu'un vague parfum sur mon épaule, ce genre de parfum discret, conçu pour attiser le désir et accroître puissamment chaque pulse de testostérone.

Danger : Cette femme.

Une nouvelle fois, je me retrouve victime de la foule, des sentiments contradictoires, de toute cette intensité futile et douloureuse ! Cette diabolique agitation me

pousse à m'enfuir rapidement de l'aéroport. Je gagne la ville à pied.

Données spatio-temporelles : San Diego, 4 heures du matin.

Au milieu de toute cette insécurité et de cette saleté, il y a l'art. Les graffitis sont les cris d'une génération, une génération enfermée dans la malchance d'être née au mauvais endroit, au mauvais moment. Une génération qui a apposé sa signature sur chaque parcelle de mur visible. Une telle recherche d'art constitue un grand potentiel ... qui ne sera peut-être jamais exploité à sa juste valeur. Car malheureusement, cette génération reste invariablement idiote :

— Hey, enculé, t'aurais pas un peu de thunes pour moi ?

Leçon gratuite à la jeune génération, deuxième prise.

Peu de temps après la fin de sa phrase, le jeune homme découvre une lame plantée profondément dans sa cuisse. Hurlant de douleur et jurant des propos relativement ridicules, je le prends par la gorge et le soulève. Mes ongles, noirs et tranchants, saignent sa belle peau.

Situation de l'adversaire : Agonie.

Retour de Wolfman.

Je ramène sa tête à la hauteur de la mienne. Nous sommes ainsi face-à-face. Son regard révèle maintenant de la peur.

— L'argent ! Sais-tu au moins pourquoi tu en as tant besoin ?

D'un geste succinct, je retire le couteau de sa jambe et alors qu'il saigne abondamment, je lui grave un cercle sur son front. De son complexe de supériorité de départ, il ne reste qu'une tache d'urine sur son pantalon.

— Ce sera ton fardeau. Tant que cette marque sera visible, je surveillerai chacun de tes gestes, chacun de tes souffles. Et tant que je te surveillerai, je te déconseille de compter sur la charité de personnes que tu agresses verbalement.

Je le quitte et j'ai l'intime conviction en me retournant, que notre petit échange fera son effet. Ces imbéciles gamins attendent d'être isolés pour attaquer, sans témoin ... témoins qui seraient parfois très utiles à leur propre survie.

Est-ce le début de ce nouveau millénaire qui nous offre une jeunesse aussi impertinente ? La délinquance juvénile est en perpétuelle augmentation et commence de plus en plus tôt. L'éducation est évidemment la cause principale de ces problèmes récurrents. Les gens ont plus de mal à contrôler leur progéniture. Je pense que c'est en rapport avec ce culte de l'enfant qui, lui aussi, croît sans cesse. Occasionner une prise de conscience à une échelle aussi grande serait légèrement présomptueux de ma part. Encore que ...

Impératif : Aucune perte de temps.

Conséquence directe : J'appelle, de suite, mon meilleur contact américano-colombien.

— Pablo ?

— Ouaip ?

— Es-tu chez toi ?

La réponse claire et distincte que j’attendais s’avère être un rail de cocaïne durement inhalé par l’une des narines de mon interlocuteur.

— Je suppose que oui.

— Que veux-tu, Lupus ?

— Puis-je venir ?

— Pourquoi ne pourrais-tu pas ?

— Bien. Je suis là dans une demi-heure.

J’arrête un taxi et me voici en partance pour le royaume de la débauche. Espérons que Pablo puisse m’aider dans la difficulté que représente ma tâche. Tout dépendra vraisemblablement de sa sobriété ... J’ai donc un milliard de raisons d’être inquiet.

À travers les vitres de la voiture qui m’emmène, je vois la décadence du paysage. Le ciel est plus gris encore. Les déchets s’amoncellent dans les usines désaffectées. Tous ces lâches entrepreneurs sont partis exploiter la main d’œuvre chinoise, indienne, taïwanaise ...

Profit ... Profit ... Profit ...

— Que faites-vous ?

— Pardon ?

J'avais oublié qu'un homme conduisait le taxi et qu'il était à mes côtés.

— Que faites-vous dans la vie ?

— J'exerce la torture professionnelle, *répondis-je*.

Nous nous regardons un bref instant avant de nous esclaffer.

— J'arrive de New York.

— Que pensez-vous de notre belle côte Ouest ?

— Elle semble subir la même décadence que la côte Est.

— Ne m'en parlez pas. La vie est devenue intolérable. Les politiques mises en place ont aggravé la conjoncture. Nous sommes plus près du tiers monde que la Chine, croyez-moi.

— Qu'entendez-vous par « nous » ?

— Nous, les travailleurs américains.

Intéressant, ce sentiment d'appartenance.

— Les inégalités perdurent et se creusent.

— Exactement.

L'homme semble résigné.

— Le pouvoir et l'argent se liant davantage au fil du temps, vous êtes condamné à subir cette merde jusqu'à une période indéterminée. Votre position est un abîme qui ne cesse de grandir.

— Mais que voulez-vous qu'on fasse ?

- Des choix, mon cher. Car le seul que vous faites actuellement, c'est de subir votre vie.
- Oh ! Vous savez, je ne suis pas forcément à plaindre. J'ai un boulot, des enfants ...
- Donc vous intégrez un système qui vous répugne ?
- Et bien ... nous en sommes tous là, non ?
- Certains capitulent, d'autres combattent. À quel camp souhaitez-vous appartenir ?
- Pour vous c'est tout blanc ou tout noir si je comprends bien.
- Voyez-vous une autre alternative que la capitulation ou le combat ?
- ...
- La vie est manichéenne. Si le choix est difficile, il est pourtant nécessaire.
- Vous avez peut-être raison.
- Ceux qui agissent trouvent des solutions, les autres des excuses.

Le taxi me dépose devant le manoir de mon colombien. De sa simple résignation, ai-je fait naître en lui un profond désespoir ? De cet émoi naîtra peut-être une sincère révolte, ou un violent suicide ?

Bien sûr que non. Si j'ai ébranlé d'un abstrait millimètre ses convictions, il aura cette extraordinaire capacité humaine de refouler cette conversation et de l'oublier dans les cinq minutes qui suivent.

Quelle formidable espèce.

Action : Écrasement de l'interphone de Pablo.

— Oui ?

— C'est moi.

— Moi ?

— Lupus !

— Je ne connais pas de Lupus.

— Va chier ! Je n'ai pas le temps pour tes conneries.

— Je veux une putain de preuve !

— Tu as quarante ans, tu es accro à toutes sortes de drogues, ce qui te rend désespérément paranoïaque, peut-être même autant que moi. Tu adores le football et les femmes. D'ailleurs, tu as des rapports sexuels avec toute substance féminine qui bouge et qui est majeure, morte ou vive ... sauf la fois où tu étais à Bruxelles et que tu t'es rendu compte que la vierge que tu salissais, avait à peine quatorze ans : c'est la raison pour laquelle tu l'as ...

— Ok !

— ... habilement fait disparaître pour éviter le détournement de mineurs.

— Rentre et ferme ta grande gueule, s'il te plaît. Les flics ne sont jamais très loin.

— Merci.

La grille noire s'ouvre lentement et je pénètre dans l'antre qui me fait face. Le chemin en pierres qui mène au manoir est entouré d'imposants chênes. Pablo possède une résidence qui n'est pas sans rappeler celle d'*Al Pacino* dans *Scarface*. Reconnaisant mes yeux dorés dans la nuit déjà noire, les deux gardes du corps s'écartent respectueusement de l'allée. J'ouvre la porte d'entrée et j'emprunte le large escalier qui mène au premier étage. Je m'apprête à ouvrir la porte de son bureau, au bout du couloir, quand deux jeunes femmes nues s'en échappent en pleurant. Et dans la pièce sombre, au milieu d'une grande fumée de cigare, je distingue Pablo. Il se lève de son fauteuil et m'accueille à bras ouverts. Une vraie scène de cinéma ...

— Mon Lupus !

— Tu abandonnes ton costume blanc, de temps à autre ?

— Le seul où la poudre ne se voit pas, es-tu devenu taré ?

Accolade obligatoire. Ses dents jaunissent un peu plus chaque année ; mon estimé baron colombien.

— Tu les prends de plus en plus jeunes, *dis-je en souriant* ... Vieux junkie pédophile ...

— Tu as bouffé ?

— Non.

Il passe un bref coup de téléphone et quelques instants plus tard, nous dévorons un copieux repas. Pablo est un de ces types squelettiques qui peuvent avaler la

moitié de leur poids par jour. En voyant le nombre d'assiettes qu'il vide, je m'imagine qu'il pourrait goûter aux spécialités culinaires d'un continent entier en une nuit.

Dans un coin de son bureau, je vois une grande carte de la Colombie. Chacun de ses sous-commerces est marqué d'une punaise bleue. Lorsque je l'ai rencontré, Mendoza Pablo Carioca était un dealer expérimenté. Aujourd'hui, il est le plus grand fabricant de cocaïne dans le monde. Devenir un de mes contacts est un tremplin indéniable mais l'ascension de Pablo était celle d'un certain talent. Son sens des affaires, sa culture du produit en question et sa double-nationalité américano-colombienne lui ont permis de diriger la quasi-totalité des flux Sud-Nord. Je prends alors conscience que mon contact s'est auto promu au sein de la catégorie A de mes contacts.

- Les affaires marchent ?
- Tant que la vente de drogue sera illégale, mon commerce restera un marché juteux et inélastique. Je suis condamné à me payer des putes de luxe chaque jour et ce, jusqu'à la fin des temps.
- Quelle tristesse ...
- N'est-ce-pas ! Et toi ?
- Pas tellement. Je me repose sur mes acquis.
- Tu vieillis autant que moi, *prononce-t-il en souriant* ...

La conversation bat son plein. Pablo ne possède pas les attraits hispaniques habituels. Il n'a pas de velléité religieuse handicapante. Il n'est pas particulièrement fan de musique latine machiste et puérite. Il possède néanmoins une énorme connaissance de cette néo-culture hispanique et sait en utiliser tous les attraits. Il sait, ô combien, maîtriser les règles de son ethnie et il a conscience que cette maîtrise lui octroie une sorte de légitimité parmi les siens qui lui est indispensable. Il lui faut être reconnu par ses semblables. Nous échangeons nos dernières découvertes respectives, nous débattons sur la conjoncture actuelle qui rythme notre profession quand Pablo prend soudain un ton plus consciencieux. Son regard devient plus grave et sa voix plus claire.

— En quoi puis-je t'aider ?

Sourire.

Il se doutait bien que ma venue impromptue n'était pas synonyme de vacances. Même à moitié défoncé, Pablo garde toujours le contrôle.

— Je dois étudier le passé d'un sujet inconnu.

Je jette le contrat concernant mon futur client sur le bureau de Pablo.

— Les autorités colombiennes vont m'envoyer une personne qui détient une information capitale sur le virus H.I.V et qui ne dévoile pas son savoir pour des raisons inconnues. Le gouvernement l'a relâchée et la suit à la trace, pour tenter d'obtenir une information utile.

- Étrange ... Aucune histoire de ce genre n'est arrivée à mes oreilles. Pourtant, tu sais que j'entends presque tout.
- C'est bien ce qui m'inquiète, Pablo.
- Relax ... tu as résolu bien des situations de la sorte.
- C'est différent cette fois-ci : la torture physique est proscrite par le gouvernement. Je ne connais aucune de ses phobies, j'ignore tout de son passé, je ne pourrais anticiper aucune de ses réactions !
- On parle de ton premier revers ?
- Nous n'en sommes pas encore là.
- Que vas-tu faire ?
- Envisager les diverses explications à son refus de parler.
- Je vais faire tout mon possible pour t'aider. Pourquoi la torture physique serait-elle proscrite ?
- D'après ce que j'ai pu conclure, l'individu en question aurait miraculeusement guéri du S.I.D.A. Tu comprends bien que l'endommager serait regrettable.
- Bordel ...
- Ma première pensée concernait les géants pharmaceutiques. Je voulais vérifier si l'un d'entre eux « sponsorisait » tout ça. Il s'avère qu'aucun échange n'a été mis en évidence par mon équipe à ce sujet. Peux-tu te renseigner, ça et là ?

— Je ne te promets rien.

— Je sais.

La recherche d'informations a beaucoup changé avec le temps. Cette évolution est loin d'être une avancée. L'accès à l'information est devenu incroyablement simple depuis le siècle dernier. Internet a conféré à l'homme un pouvoir d'omniscience extraordinaire. Toute question possède sa réponse sur la toile. Et le plus édifiant n'est pas tant la pertinence de cette réponse que l'immédiateté de son obtention.

L'énorme problème généré par cet accès à l'information est la richesse abusive de cette base de données mondiale. Et parmi la vérité qui sans doute y figure, un tissu de conneries peut se présenter comme la réponse tant recherchée, à tort. Tant et si bien que recouper les innombrables sources à disposition constituent l'essentiel de notre labeur.

Des centaines de cas hypothétiques de guérisons suite à une infection au VIH existent dans les différentes bases de données fédérales et gouvernementales. Aucun ne semble avoir de crédibilité.

Travail ... Travail ... Travail ...

Les heures s'écoulent : nos recherches restent irrémédiablement vaines ... Pablo s'active avec tous ses contacts colombiens.

— Diego, comment ça va ?

[...]

— Hey, Mikinho !

[...]

— Francesco, c'est toi ?

[...]

Certains d'entre eux ont eu vent d'une rumeur à ce sujet. Ils ont autant d'informations que m'en a fournies le gouvernement colombien. Je suis dans une impasse. Pablo voit la détresse s'imprimer sur mon visage tandis que la nuit, doucement se termine.

— Tu devrais aller te coucher. Nous aurons peut-être plus de chances demain.

— Peut-être ...

Une employée de mon hôte vient me chercher pour m'accompagner à ma chambre. Elle a cette couleur de peau dorée caractéristique des femmes d'Amérique du Sud. Elle semble parfaitement en adéquation avec ce qu'attend Pablo de ses employés.

Elle m'amène jusqu'à mes quartiers. Répondant à un schéma de politesse habituelle, elle se sent obligée de me proposer quelques douceurs pour m'aider à trouver le sommeil. Je me doute que les invités de Pablo doivent être friands de ce genre d'attention. Je refuse en lui souriant et l'invite à quitter mon éphémère demeure.

Tandis que j'attends le sommeil, je songe déjà à toutes les astuces et parades que je devrai envisager face à l'inconnu. Pablo a raison, j'ai une faculté d'adaptation hors du commun. Mais en l'occurrence, j'ai un sentiment

d'impuissance. Je vois venir cet échec que je m'évertue à éviter.

À vrai dire je suis fatigué ... Je suis fatigué de devoir travailler dans l'urgence et l'imprécision. C'est cette fatigue qui m'aide à plonger dans le repos de la nuit. Et tandis que doucement je m'endors, mon téléphone sonne soudainement.

- Lupus ?
- Lui-même.
- Leandro Lopez.
- Que puis-je faire pour vous, à une heure si tardive ?
- Veuillez me pardonner, j'avais oublié le décalage horaire ... Je vous appelle au sujet du dossier que nous vous avons fourni il y a de ça quelques semaines.

Leandro Lopez est minutieux. Il est le contact qui m'a soumis l'épineux dossier sur lequel j'ai consacré ma journée. Il veut sans doute savoir quelles mesures j'ai prévues et je n'ai malheureusement rien à lui dire. Je m'apprête à me confondre en ridicules excuses mais il embraie.

- Ce que j'ai à vous dire n'est pas facile. Je dois vous annoncer que nous avons perdu la trace du patient que nous voulions vous confier.

Je ne lui offre qu'un silence pesant. Voilà un évènement que je n'avais pas véritablement prévu.

- Je sais que nous avons fortement contrarié votre emploi du temps.
- Le mot est faible. J'espère que ça ne se reproduira pas. Bonne journée, monsieur le Président.

Cette information devrait m'énerver au plus haut point. J'ai passé un temps précieux à tenter de décortiquer ce mystère. Pourtant, je me sens soulagé de ne pas continuer mes recherches, jusqu'ici infructueuses. Tout ceci m'aurait peut-être conduit vers ... le pire.

Je replonge dans mon sommeil avec beaucoup plus de facilité.

19h14.

Pablo et moi prenons un café corsé.

- Mission annulée ?
- Ouais.
- Tu as l'air perplexe. Ne viens-tu pas de passer à un cheveu de ton premier échec ?
- Si ... Mais ce patient présentait un certain intérêt.
- Que veux-tu dire ?
- Quel avantage peut-on avoir à entraver les progrès de la science ? Tu imagines une force de caractère suffisante pour assumer un acte aussi inhumaniste.

— Je ne connais qu'une personne capable de comprendre et de cultiver cette ... « Inhumanité ».

Je souris.

— Lorsqu'on m'a soumis ce dossier, je n'avais pas vu la situation sous cet angle.

Mon interlocuteur est pensif. Il comprend parfaitement mon sentiment contradictoire de soulagement – quant à la conservation de mon statut de légende – et de frustration – quant à l'énigme que représente toujours ce patient. Et comme toujours, il sait que c'est un des nombreux moments où j'ai un besoin accru de solitude.

— Je vais être contraint de t'abandonner, mon très cher Lupus. Une grande transaction est organisée cette nuit. Bien évidemment, tu peux rester ; tu es ici chez toi.

— Merci pour tout.

— Ciao.

Il ne pourra plus m'être utile et en conséquence, je décide de prendre congé. J'ai horreur de disposer de quelqu'un de la sorte.

Trait de caractère : Utilitarisme très controversé.

Données spatio-temporelles : Garage de Pablo, vingt heures.

J'examine le décor qui m'est offert, à la recherche de mon futur moyen de transport. Mes yeux se posent

soudain sur une jolie moto noire dont je ne saurais dire la marque, faute de connaissance en la matière.

— Maître Lupus, êtes-vous autorisé à utiliser un véhicule du patron ?

Leçon gratuite à la nouvelle génération, troisième prise.

Je regarde le jeune molosse et son oreillette avec une telle haine que ce dernier se décompose à vue d'œil, regrettant les mots qui viennent de sortir de sa gorge.

— Tu n'étais encore qu'un boutonneux puceau lorsque j'ai commencé à traiter avec Pablo. Je te déconseille de remettre en doute mes droits à l'avenir ou je ferai en sorte que tu ne puisses plus jamais parler à quiconque.

— Pardonnez-moi ...

Je lui souris et démarre, en direction du centre de San Diego.

Rencontre

Je commence par chercher un endroit où dormir, une tâche qui s'avère être assez facile. J'ai en ma possession la source de pouvoir ultime du monde capitaliste : l'argent.

San Diego est une ville sans saison. Pour une raison que j'ignore, cette température estivale perpétuelle a le don de m'énerver. Peut-être ai-je l'impression que les humeurs traditionnelles de la nature y sont faussées ?

Originellement complet, un hôtel vient de m'offrir la suite présidentielle à la vue de mes nombreux billets verts. J'aurais pu me payer un chauffeur, une « pute de luxe » - comme dirait Pablo - ou peut-être même un esclave.

Dramatique système ...

Données spatio-temporelles : Restaurant français, vingt heures.

Comme à mon habitude, je mange quasiment moins que je n'observe ce qui m'entoure. Le spectacle n'est pas extraordinaire ; du traditionnel vieux couple quinquagénaire, qui tente vainement de se reconquérir, au petit couple de la vingtaine, qui se plaît à une intensité et une fougue de jeunesse.

Au milieu de ça, quelques groupes d'amis bavardent et blaguent dans la bonne humeur. La majorité des

personnes que je vois n'écoute pas les autres. En l'occurrence, il semblerait que ceux-ci partagent leurs expériences avec sincérité, chacun semble vouloir offrir son temps et son écoute pour l'autre. En voyant un tel bonheur, j'avoue avoir un brin d'amertume. Ma raison me le rappelle insatiablement, les sentiments sont la faiblesse de l'homme qui ne veut pas vivre dans l'ignorance. Le savoir est synonyme de danger. Le danger implique une menace potentielle. Or, une bonne menace n'a pas de meilleure âme que le sentiment. Il me semble être mieux placé que quiconque pour parler de ça. C'est un cercle vicieux que je n'intégrerai pas.

— Bonsoir.

Son parfum m'a transcendé, au moment où elle est entrée dans la salle, cette même odeur qui m'avait bercé à mon réveil dans l'avion. Je rehausse mon regard pour tomber devant des yeux qui ne me sont pas inconnus. J'étais persuadé que j'allais la revoir dans de plus brefs délais, je lui souris poliment.

— Vous êtes à ma table habituelle, *me lance-t-elle sur un ton autoritaire.*

— Vous-est-elle réservée ?

— Non. Je me dois simplement de me joindre à vous.

Et déjà, elle est postée en face de moi ; sa chevelure noir jais caressant doucement ses épaules et son regard fixant le mien, comme sur un ton de défi. Je me surprends même à tenir ce regard, alors que son décolleté – frôlant la perfection – laisse à penser que cette femme a été virtuellement modélisée.

— Je n'ai donc pas le choix, *dis-je avec désintéret.*

— En effet, *me répond-t-elle avec désinvolture.*

Je ne saurais expliquer la vulnérabilité qui naît en moi, à proximité de cette femme. Je me sens si faible. Je devrais au moins la fuir, sinon la tuer. Alors pourquoi suis-je là, à entamer la conversation, à vouloir lui plaire ?

— Quel est votre nom, belle inconnue ?

— Aucune importance ...

— Votre âge ?

— Inférieur au votre, je présume. Comment allez-vous ?

— Moins bien qu'il y a quelques minutes.

— Il est dans ma nature de déstabiliser. Les hommes en particulier.

Elle est d'une telle splendeur que tous les mâles du restaurant n'ont d'yeux que pour notre table. Étant donné que beaucoup de femelles m'observaient déjà avec envie, ma belle inconnue et moi sommes au centre de toutes les attentions. Je vois, dans son regard, toute l'assurance qui me fait défaut en l'instant. Sa volonté ne fait aucun doute. Elle m'obtiendra ce soir, coûte que coûte.

Je relance alors la conversation.

— Et vous, comment allez-vous ?

— J'ai peur que cela ne vous regarde pas.

— Vous n'incitez pas tellement au partage.

- En ai-je réellement besoin ?
- J’imaginai que c’était ce que vous recherchiez en vous installant devant moi.
- Je vous l’ai dit tout à l’heure. Ceci est ma table. Et c’est la raison pour laquelle je m’y suis assise.
- Et quelle est la raison qui vous a poussé à me parler ?
- La politesse pour commencer. L’envie de vous par la suite.
- Cette envie de moi ne nécessite-t-elle pas de partage ?
- Elle ne nécessite que mon savoir-faire.

Ce sourire magnifique orne son visage, je ne peux me résigner à repousser une telle perfection physique. Elle est une des plus belles choses que j’ai jamais vues. Une partie de moi s’interroge : pourquoi a-t-elle jeté son dévolu sur moi ? Est-ce qu’elle connaît ma véritable identité ? Je doute qu’elle prendrait de tels risques si elle connaissait le sort que je suis capable de lui réserver. Alors quoi ? Je ne suis pas particulièrement beau. Je ne correspond pas aux critères stylistiques qui définissent l’homme métrosexuel d’aujourd’hui. Je suis un individu lambda au sein de cette assemblée de mâles.

- Vous êtes pensif ?
- Je me demande où cela va finir.
- Oh j’ai déjà décidé de ce point. Moi je me demande QUAND cela va finir.

- Comment êtes-vous aussi certaine que vous suscitez mon intérêt ?
- Est-ce le cas ?
- ...

La conversation s'éteint et nous commençons à dîner. Nous nous étudions du regard à mesure que le repas se déroule. La parole finit par nous fuir définitivement, pourtant la communication subsiste. Comme un symbole de ma vulnérabilité, je vois soudain une cuiller me subtiliser une quantité intolérable de crème pâtissière. Je vois en ce geste mon incapacité à l'exclure de mon aura protectrice et imperméable. Cela m'enrage, me déstabilise et cependant, je reste invariablement passif.

Alors que notre repas est terminé depuis une quinzaine de minutes, elle me regarde en souriant, puis se lève. Je l'observe se charger de l'addition.

- Vous paierez la chambre d'hôtel, *me lance-t-elle*.

Que fais-je ?

Ressenti : Impuissance totale.

Alors que nous nous dirigeons vers mon hôtel, je constate que sa main est ancrée dans la mienne. Comment une telle scène peut se produire ? De nombreux flashes issus d'un passé lointain se bousculent dans mon esprit, tandis que je me rends soudainement compte que je suis à l'entrée de ma chambre. Tous mes efforts pour retrouver le contrôle se soldent par de cuisants échecs.

Elle présente toujours ce même sourire, qui la caractérise maintenant autant que ses yeux. Avant que je ne réalise quoique ce soit, tout s'enchaîne diaboliquement. Elle réussit à enivrer la pièce d'une chanson qui me transporte.

Nous sommes alors déjà très loin de la réalité.

L'union que confère le sexe est unique. Les corps sont l'expression de sentiments que les mots ne définissent pas. Cette femme et moi partageons la même sensualité : cette douceur malsaine qui me correspond tant, se traduit à merveille lorsque je me confonds en elle. Son souffle haletant catalyse ma masculinité. À mesure que j'entre dans son corps, elle me mord avec une violence extraordinaire : ce simple geste nous lie davantage ...

Je perds enfin la passivité inquiétante qui m'animait à son contact. L'intimité de la chambre me rend mes armes, mon pouvoir, ma force. Je redeviens maître des événements. Il me semble même qu'après avoir perdu ce pouvoir pendant plusieurs heures, j'en viens à l'apprécier plus encore.

La nuit dure et perdure.

Mon corps se mêle à celui de la belle.

Le temps meurt d'heures en heures.

Le sommeil finit par nous toucher et nous gagner.

J'ouvre un œil et constate que je suis totalement seul dans ma chambre.

N'était-ce qu'un rêve ? Suis-je en train de délirer ? Qui est-elle, pour m'intriguer à ce point ? Je suis Lupus, je fais partie de l'élite des hommes : mon influence est considérable. MES DIRES SONT PAROLES D'ÉVANGILES POUR CHAQUE DÉCISIONNAIRE DE CE MONDE !

Ma morale a toujours réussi à contrer mon affection amoureuse débordante. Les perspectives contradictoires me déséquilibrent. Un *moi* désire la tuer et l'effacer de la planète, un autre veut la revoir aux dépens de ma raison, cette raison qui m'a toujours guidé depuis que je me suis accompli. Comment une telle fragilité peut encore perdurer à l'intérieur même du maléfice absolu ? Mes pulsions mâles réussiront donc finalement à aveugler ma conscience ?

DIABOLIQUE SALOPE, JE T'INTERDIS D'ENVAHIR MON ÂME !

Données spatio-temporelles : Quelque part dans la ville, quelque part dans la nuit ...

Fragilité ... Fragilité ... Fragilité.

Je HAIS cette attitude. Je DÉTESTE cet état. Tous les efforts que j'ai consacrés à mon invulnérabilité me paraissent à présent si compliqués. Peut-être sommes-

nous à l'orée d'une cassure, d'une altération d'âme qui implique une révolution plus profonde ?

Cette pensée me détruit.

Je vois subrepticement refléter mon regard sur les lames de mes dagues. Pour la première fois, je vois les marques du temps imprimer mon visage. Je vois le poids du sacrifice s'imprimer sous mes yeux et sur mon front. Il est vraiment temps que je retrouve ma vocation, que je me recentre sur l'indispensable. Je pense qu'un tel virage n'est pas inenvisageable.

Données spatio-temporelles : Toit d'un immeuble, milieu de la nuit.

Situation : Seul.

La pluie tombe lentement dans le sillage de mes cheveux et goutte sur mon visage. Je retire veste et chemise. Je regarde le ciel noir lorsque la lame pénètre délicatement mon pectoral gauche.

Je ferme les yeux ...

Xipe Totec, notre seigneur l'écorché.

Quelques secondes plus tard, ma peau subit successivement, et l'assaut de la pluie, et l'assaut de mon sang, chacun bataillant pour avoir la coulée la plus rapide. La vue de mon essence vitale calme mon impulsivité. J'ai cette impression de confiance absolue, en moi, en la destinée que je me suis tracée. Telle une

enzyme catalysant une réaction chimique, je peux sentir mon refoulement progresser, jusqu'à s'effectuer ... indépendamment de ma volonté instantanée, mais conditionné par mon désir d'oublier mes doutes et par la nécessité de choisir. Ce rite m'aide à me recentrer sur moi-même, sur les principes que tous les °moi° qui cohabitent ou qui ont cohabités en mon être se sont évertués à construire. Cette décision sera forcément la bonne.

Et lorsque je retrouve mon état conscient, je ressens une douleur vive qui me fait hurler à la mort. Pourtant, alors que je n'ai négligé aucune partie du rituel auquel je m'adonne depuis mon enfance, je souffre terriblement.

⌘

- *Jared, tu te rends compte que cette rédaction est inquiétante ?*
- *Pourtant, ce n'est qu'une rédaction ...*
- *Quand tu écris que tu as décimé ta classe, te sens-tu responsable de la mort de tes camarades ?*
- *Évidemment puisque c'est moi qui leur ôte la vie.*
- *Mais ... N'aurais-tu aucun scrupule à faire quelque chose de la sorte ?*
- *« Scrupules » ? Ce mot est d'un tel ridicule. « Scrupules » ...*
- *Alors ?*
- *Pourquoi en aurais-je ?*

- *Mais enfin, tu souhaites enlever la vie à des enfants innocents !*
- *Qui vous dit qu'ils sont innocents ?*
- *Ils le sont toujours ... Enfin Jared, ils ne peuvent mériter la mort.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que ce ne sont que des enfants !*
- *Et vous pensez qu'en conséquence, ils ne sont pas conscients de leurs actes ?*
- *Exactement.*
- *Naïf humaniste de merde ... Moi aussi, je suis un enfant. Selon votre logique, je serais donc excusable pour mes hypothétiques « crimes » !*
- ...

- *Madame, je ne souhaite pas continuer à suivre votre enfant.*
- *Vous pensez qu'il s'agit d'une passade anodine ?*
- *Cela me paraît tout sauf anodin. Votre enfant est en train de constituer sa personnalité. Je vous suggère simplement de faire attention aux diverses influences qui pourraient l'orienter.*
- *Très bien docteur. Néanmoins, je ne vois absolument rien qui puisse le diriger vers ce genre de pensées. Son père et moi-même sommes en complet désaccord avec ces propos ...*

— *Madame. Je suis également en complet désaccord avec ces pensées plus que noires et je dois vous avouer qu'il n'y a qu'une seule raison qui me pousse à arrêter de le suivre.*

— *Laquelle ?*

— *Si je me place d'un point de vue thérapeutique rationnel, je ... Je suis dans l'incapacité totale de réfuter ses dires.*

✠

Je me redresse d'un bond. Mes yeux sont grands ouverts, ma respiration est bruyante et saccadée, les gouttes de sueur dévalent mes pores.

Merde, depuis quand n'ai-je pas songé à ces vieux souvenirs ?

Données spatio-temporelles : Toit du même immeuble, fin de la nuit.

Je redescends du building et je marche dans la rue en direction de l'aéroport. Les lampadaires éclairent difficilement quelques morceaux d'avenues, sans grand succès. Les rues sont totalement vides. La petite terreur dort paisiblement dans la nuit noire.

Je marche inlassablement et je vais arriver à destination dans peu de temps. Je longe une clôture et je ne sais pourquoi, je me décide à l'escalader. Je suis dans un parc.

Non, ce n'est pas vraiment un parc.

Je me retourne soudain lorsque j'entends des bruits étouffés, des gémissements d'une faiblesse insupportable.

Des yeux bruns me fixent. Derrière ces yeux bruns, deux mains tiennent les barreaux qui nous séparent. Ces yeux me fixent. Et dans cette fixation, je vois la résignation. Je vois la passivité. Je vois toute l'absurdité de notre civilisation. Je ressens alors toute l'horreur du monde. Je me demande quel plaisir l'homme peut-il tirer en emprisonnant ses quasi-semblables. Je ne vois plus rien dans ce regard. Je pourrais tout autant scier ces barreaux qui nous séparent, le bonobo qui me fait face ne changera pas d'attitude.

On lui a retiré son instinct, sa liberté, son droit de vie. À lui comme à tous ses congénères, l'homme s'est octroyé le droit de jouir de son existence, de décider de son sort. À son cousin, on a détruit l'habitat et on l'a, par la même occasion, assassiné. À son frère, nous avons inoculé une substance corrosive pour démontrer l'effet X du médicament Y, puis on l'a sacrifié. Son beau-frère, on l'a chassé, démembré, puis mangé. À 0.1% de marge génétique, est-il aberrant de parler de cannibalisme ?

Celui que j'ai en face de moi est vidé, lessivé de devoir parader et se caricaturer devant une espèce qui le torture et qui l'asservit. Il retire doucement ses mains des barreaux. Il recule vers le fond de sa cage. Il s'assied et baisse la tête.

Son regard vide continue à me fixer et j'ai la sensation qu'il m'obsèdera à jamais. Mon œil droit se

met soudain à se troubler et une larme coule le long de ma joue.

Colère.

Rage.

Haine.

J'en veux aux riches, aux hommes, à cet hypothétique Dieu, décidément bien plus sadique que moi.

Données personnelles : Hypersensibilité refoulée.

Tellement vulnérable. Où sont tous les efforts auxquels j'ai dû consentir pour me donner les moyens de mes convictions ? J'ai abandonné et sacrifié une vie pour mon œuvre.

Il est temps que je quitte cet endroit.

Données spatiales : Aéroport.

Le regard du singe ne me quitte pas.

Mes yeux parcourent la grande salle pleine de futurs passagers mais je ne vois aucun signe d'« elle ».

Les passagers du vol pour New York sont priés de ...

Mon excursion fut riche. Je n'avais plus pleuré depuis une vingtaine d'années.

Décadence

Revoilà ce cher New York.

Météo : Temps froid et pluvieux.

Ressenti conséquent : Bien-être.

J'ai grand plaisir à retrouver mon appartement. J'allume une cigarette en examinant ma ville. Quoi qu'il arrive, l'homme aura laissé une empreinte indélébile sur cette planète. New York et sa hauteur en sont le parfait exemple. Mon empreinte, celle que je m'évertue à construire, a peut-être été un peu trop invisible jusqu'alors. Néanmoins, je commence à entrevoir d'autres directions.

Je m'endors paisiblement, des projets plein la tête et une sérénité qui me faisait défaut depuis longtemps.

Données Spatio-temporelles : Mon appartement, le matin suivant.

Je m'habille et sors de chez moi, je dois gagner mon cabinet. Les gens croisant mon regard détournent le leur très vite. Je peux sentir d'ici leur sang qui se glace, leurs poils qui se hérissent et l'adrénaline qui se déverse au sein des vaisseaux de leur organisme. Une minorité de visages, quant à eux, montrent une sincère indifférence. Je les appelle les « déconnectés » : une catégorie de gens capables de passer devant un pédophile, en plein viol sur

une petite fille réclamant une aide inespérée, sans même bouger un cil. Ils ne sont pas conformes à la réalité, mais à leur réalité. Ils vivent constamment dans leur bulle de bien-être, imperturbables. Ils ont développé l'égoïsme humain à son paroxysme.

Vice établi : Jalousie.

Retour au plus important : mes victimes optiques. Mes yeux les pétrifient. Certes, leur atypique couleur jaune participe à ce ressentiment, mais c'est surtout la froideur de mon regard qui angoisse la majorité de ces individus. Toute âme osant tomber sur lui se risque à affronter l'incarnation de la cruauté. Je suis capable de les examiner au plus profond de leur passé, me délectant de leurs péchés et de leurs hontes. Parce que je suis l'expression esthétique du désespoir, je représente leur pire reflet, leur plus abominable perspective de futur.

Je suis la maladie auto-immune de chacun d'entre eux.

Je ne lâche mon viol que lorsqu'ils touchent le fond de leur mal-être. Je fais ça pour eux, pour leur insuffler cette dose de bonheur immédiat qu'ils ressentent - lorsqu'ils s'éloignent de moi - cette impression que la vie est un cadeau inestimable.

Pressentiment : Changements imminents.

Rituel habituel. Porte. Étudiant lambda. Ascenseur. Bouton. Ouverture des portes.

Lorsque mon premier pas franchit la porte codée qui suit l'ascenseur, je vois mes hommes enfermés dans une des quatre cellules qui composent en partie mon cher sous-sol. Ivan, mes gardiens, mon équipe spéciale, tous sont étendus sur le sol. Leur absence de vie me fait prendre conscience de la gravité de ce qui est en train de se passer. L'odeur de la viande morte se mêle à une autre essence qui m'est familière.

Un objet métallique très froid me caresse doucement la tempe. Je pourrais aisément regarder à travers le mobilier vitré de mon cabinet quelle est la personne qui braque un *Glock 17* sur moi. Mais je n'en fais rien et au lieu de ça, j'allume calmement une cigarette. Je commence à la fumer jusqu'à ce qu'un léger gloussement confirme mes craintes.

J'aurais reconnu sa voix entre mille.

— Bonjour.

— Bonjour.

Je sens sa douceur se transmettre, de son arme, par ma tempe.

— Tu aurais pu être un peu plus pointu au niveau de la sécurité.

J'ose enfin me retourner.

Sa longue chevelure embrasse toujours ses épaules et ses yeux me fixent. Elle n'a pas changé et est délicieuse dans cette tenue noire et cintrée. Elle paraît très détendue malgré la personne qu'elle tient en joue, à bout de bras.

Je comprends alors tout.

— Tu m’as manqué, *me dit-elle*.

— Comment as-tu neutralisé ces hommes ?

— Je n’ai aucun mérite, ne blâme que ta négligence.

— Nous ne nous sommes pas vus dans le vol de retour.

— Jet privé. Les gens m’insupportent de plus en plus. Alors, ce voyage s’est bien passé ?

— Il a pris des tournures assez inattendues ... Puis-je savoir ce que tu sais de mes activités ?

— Je te connais par cœur, Lupus.

— Donc c’est toi.

— Moi ?

— Le mystère colombien avec qui j’avais rendez-vous. Ils ont perdu ta trace parce que tu t’es

dirigée vers l'endroit dans lequel ils t'attendaient le moins, celui où ils devaient impérativement te conduire : près de moi.

Sourire de l'interlocutrice.

— Que veux-tu ?

C'est avec grande surprise que je la vois me tendre son arme.

— Un moment d'intimité. Me ferais-tu l'honneur d'une consultation ?

Elle conserve ce sourire qui me fait perdre tous mes moyens. Je m'approche d'elle et lui embrasse le dessus de la main.

À ma grande satisfaction, elle semble quelque peu déconcertée.

— J'ai le regret de t'annoncer que je ne pourrais pas t'accorder de consultation, car j'ai décidé ces dernières heures de mettre un terme à ma carrière. J'ajoute que je ne pourrai pas non plus t'accorder une quelconque autre entrevue. Je n'ai rien à t'offrir, ni temps, ni investissement, ni effort.

Elle rougit.

- J'ai conscience de tout ce que tu as fait. J'ai trouvé très malin de susciter mon intérêt avec cette hypothétique guérison du S.I.D.A. que tu ne souhaitais pas voir se répandre. J'ai trouvé originale ta manière de me montrer ta force en assassinant mes hommes. Je t'ai trouvée courageuse en te soumettant volontairement à une consultation.
- Mais ...
- Mais j'entre dans une sorte de mue qui va être chronophage et fastidieuse. Et dans cette optique, tu ne constitues rien d'autre pour moi qu'une gêne. Oui, tu as vu ma vulnérabilité. Oui, tu as fait naître en moi une curiosité et beaucoup de désir. Mais, honnêtement, que croyais-tu ?

Elle a perdu.

- Nous imaginais-tu partir à l'aventure ? Nous imaginais-tu quitter cette société, s'isoler dans un coin reculé du monde et faire beaucoup d'enfants ?
- Ne sois pas si prétentieux. Je ne t'ai demandé qu'une consultation.
- Peut-être n'est-ce rien d'autre qu'une vengeance ? Ai-je tué le frère qui t'a élevé alors que tes parents sont morts dans la misère, ou s'agit-il d'une autre situation mélodramatique similaire ?

Son silence est symptomatique.

— Je n'ai que faire des états d'âmes vengeurs d'une adolescente.

Sous-estimer Lupus est une énorme erreur. Elle tourne les talons et s'en va, émoussée de notre énième rencontre. Elle s'est jouée de moi, de mon travail, de mon talent. Elle est mon premier et dernier revers.

J'ai toujours su qu'un jour viendrait où l'échec frapperait à ma porte, souriant de cynisme et de fierté. Je ne pensais pas que je l'aurais accueilli avec autant de respect, de courtoisie et de philosophie.

Échec. Échec. Échec.

Cette femme a précipité une décision que j'avais déjà prise. Mais je ne supporte pas l'échec. Mon corps et mon âme ne supportent pas l'échec.

Échec. Échec. Échec.

L'échec est multiple. D'une part, je n'aurai pas réussi à tirer quoi que ce soit de l'esprit de cette femme. D'autre part, mon cabinet a été découvert. Et mes hommes ... Mes hommes sont tous morts.

Échec. Échec. Échec.

Je me rends alors compte que je tenais à eux. Après tant de temps où je n'ai jamais daigné leur parler d'autre chose que du boulot, je prends conscience de l'appui et du soutien inconditionnel qu'ils ont représenté toutes ces années. J'étais persuadé de pouvoir contrôler la distance relationnelle avec ces hommes. Pourtant, j'ai conscience

aujourd'hui que j'y étais attaché. Et voilà qu'à présent, ils ont été assassinés ... par ma faute.

Cocaïne. Cocaïne. Cocaïne.

J'ai mis fin à ce chapitre de ma vie ... en échouant.

Je suis le sentiment de décadence de Lupus.

Et je grandis ... grandis ... grandis encore.

La drogue est le plus large chemin vers le rêve. Elle nous tend les bras au moindre problème. Elle est là pour nous faire oublier

Morphine. Morphine. Morphine.

— Andrey ?

— Oui ?

— Retrouve la famille de chacun, explique-leur la situation. Rends leur les corps.

— Très bien.

Musique. Musique. Musique

— Andrey ?

— Oui ?

— CONDAMNE-LE !!

— Pardon ?

— Le cabinet.

— De ... quelle façon ?

— Lorsque tous les locaux seront propres et vidés, détruis le bouton de l'ascenseur afin que personne ne puisse plus jamais y accéder.

— En es-tu totalement sûr ?

— Certain ... Et maintenant ... Raccroche.

Sexe. Sexe. Sexe.

— Lupus, j'ai condamné le cabinet.

— Parfait. À présent ...

— Oui ?

— Vends l'immeuble et mes parts dans la société d'édition.

— Que je vende l'immeuble et tes parts ?

— Vends tout.

— Ok, Lupus.

— Merci ... Andrey ... Merci. Merci. Merci.

Sang. Sang. Sang.

Je suis mort.

Le Lupus est mort de son échec, avec son échec, grâce à son échec.

Je suis la vengeance de Gaïa.

Renaissance

Aïe.

Ressenti immédiat : Affreux mal de crâne.

Ma tête ...

Que fais-je ici ?

Mon vieil ami Andrey me regarde calmement, le postérieur solidement enfoncé dans ce fauteuil que l'on retrouve dans chaque chambre d'hôpital, chambre d'une blancheur très caractéristique.

— Monsieur ?

Je n'avais pas vu le médecin entrer : un jeune premier qui a dû finir récemment son internat.

— Quels sont vos derniers souvenirs ?

— Je suis chez moi et je consomme une quantité non-négligeable de substances illégales. Quel jour sommes-nous ?

— Le douze novembre.

— Amnésie post-traumatique. Combien de temps suis-je resté dans le coma ?

— Trois semaines ... Vous avez des notions de médecine ?

— Trop peu pour m'en vanter davantage.

Le médecin me regarde avec une peur non dissimulée.

— Monsieur Tsana, votre ami vous a retrouvé inconscient. Vous vous êtes lacéré le ventre.

— Intéressant.

— La mémoire va ... vous revenir peu à peu.

Je soulève mes couvertures et je vois une gigantesque cicatrice, en forme de croix, qui part de mon nombril et monte jusqu'à mon sternum.

— Vous aviez une telle quantité de morphine dans l'organisme, que beaucoup de mes collègues se sont demandé comment vous aviez fait pour bouger et pire, vous mutiler.

— J'ai une certaine affinité avec la drogue. Bien sûr, si vous en parlez aux autorités, je serais contraint de vous tuer et de torturer une partie de votre famille.

— J'ai eu vent de votre réputation.

Il m'affiche un rictus terrorisé et s'apprête à sortir de la chambre quand je l'interpelle :

— Je veux sortir aujourd'hui.

— Vous avez perdu beaucoup de sang ...

— Je sais.

Andrey intervient alors :

— N'ayez aucune inquiétude.

— Monsieur Tsana, sachez que votre ami vous a veillé très souvent.

— J'en suis conscient.

Le docteur s'en va.

— Andrey ?

— Oui ?

— Tu peux me laisser seul, un instant ?

— Comme tu veux.

Il s'éloigne et me laisse seul sur mon lit d'hôpital. J'ai alors un flash sur la semaine qui vient de s'écouler.

Je revois cette consommation invraisemblable de drogue. Je m'observe en train d'écumer ces bars sordides. Je m'examine me noyer dans un sexe sale avec nombre d'acteurs.

Je m'entends pleurer.

En mon ventre, je creuse cette croix de sang, la croix de mon échec.

Je m'entends pleurer à nouveau.

Je chiale toutes les larmes de mon corps parce que ma vocation m'a trahi, la seule entité qui m'avait toujours été fidèle.

Je suis le désespoir du primate.

J'ai échoué.

Je regarde encore la croix qui surplombe maintenant mes abdominaux. Je ne sais pas comment j'ai réussi à la faire aussi droite et uniforme mais elle est là. Elle me rappellera sans cesse cet échec qui m'a fait mourir.

Mais tel un phœnix, je vais renaître de mes cendres, une fois sorti de ce trou de merde. Je vais exister à nouveau. Le retour de Lupus va être grandiose, mémorable, inoubliable.

J'ai changé, beaucoup changé, tellement changé.

Données spatio-temporelles : Appartement de New York, minuit.

Je m'installe en tailleur dans mon couloir, sans savoir que je vais rester dans cette position durant les vingt heures suivantes.

J'élabore maintenant un nouvel objectif de vie.

Dans chaque étape temporelle et spatiale de cette dernière, je dois remettre à jour le répertoire des personnes dont je dispose et en qui je peux avoir une aveugle confiance. L'index et le majeur de chacune de mes mains s'apposent sur mes tempes respectives. Je ferme les yeux et je retrace mon futur.

Action : Réécriture de l'histoire.

J'ai tellement changé.

Tout doit être parfait, la tâche est titanesque. Je suis en train de passer la semaine réflexive la plus intense de ma vie. Je suis l'objet d'un gros travail. Je note chaque idée avec la plus grande précision. J'établis une chronologie des événements futurs ainsi qu'une carte d'une exactitude à faire rougir les scientifiques du monde entier. Tout s'inscrit dans une partie de mon cerveau, je ne veux aucune trace écrite.

Au bout de dix-neuf heures d'introspection, je commence à entrevoir une vraie logique.

Champ d'action spatial : Le monde.

Champ d'action temporel : Une vie humaine.

Depuis dix ans, je vivais avec la hantise de l'échec, me demandant quelle nouvelle ère pourrait remplacer celle du charismatique Lupus. Inconsciemment, j'ai gardé en mémoire les bons contacts, les informations nécessaires au deuxième avènement de ma vie, se profilant au loin.

Mutation finale.

Je suis toujours en tailleur, dans mon couloir. Mes doigts sont toujours disposés sur mes tempes.

Andrey ... James ... Nao ... Salomon ... Pablo ...

Chaque fraction de seconde qui passe me voit évoluer. Certains de mes concepts disparaissent, d'autres se renforcent. Ce n'est peut-être qu'une impression mais je pense que je suis en train de me trouver,

définitivement. Il m'a donc fallu plus de trente-six ans, pour que mon être trouve enfin sa finalité ultime.

Ressenti : soulagement.

Explication

Données spatio-temporelles : Mon couloir, Mardi.

Andrey sonne à la porte. Je lui ouvre et à peine entré, je l'oblige à une accolade qui n'est pas conventionnelle à notre relation.

- Tant de joie ... N'est-ce pas un peu prématuré ?
- Aucunement.
- Pourtant, tu ne peux pas finaliser ce projet sans eux ... si ?
- Le projet est loin d'être finalisé mais maintenant que tout est organisé, ma seule conviction me fait sourire. Tu sauras en temps voulu.
- J'ai beaucoup de mal à suivre.
- Fais-moi confiance.
- Lupus, ils doivent tous être arrivés. Allons-y.

Andrey et moi sortons de mon immeuble. Je suis mon vieil ami dans les rues new-yorkaises. Il ouvre la marche vers notre lieu-cible et je ressens alors un phénomène de déjà-vu. Nous avons déjà vécu une telle situation. Andrey était présent lors de ma première renaissance. En réalité, il était plus que présent, il fut un acteur principal du changement. Sans lui, mon accomplissement aurait été beaucoup plus long. Même si je ne lui ai jamais formalisé par des mots, il se doute du respect que j'ai à son égard.

Et lorsque nous arrivons dans la salle de conférence réservée pour l'occasion, ils sont effectivement tous là, à nous attendre impatiemment ... moi et lui : mon projet.

— Messieurs.

Un grand bonsoir émane de la table, d'une uniformité aussi angoissante que ce genre d'assemblée qu'on peut voir si souvent au cinéma. Mes convives m'observent avec crainte.

Lorsque mon âme s'altère, mon image suit. Mes cheveux sont devenus plus longs.

J'ai sans doute vieilli.

— Vous êtes ici par ma seule volonté et dans un premier temps, je tiens à vous en remercier.

Timides applaudissements.

— Je souhaite m'entretenir avec vous au sujet d'un immense projet. Votre potentielle participation nécessiterait un investissement gigantesque, qui aurait un impact définitif et irréversible sur le reste de votre vie. Aussi, je ne vous proposerai pas de vous enrôler à mes côtés. J'ai simplement besoin de vous pour me nourrir de votre expérience et de votre sagesse.

Je marque un lourd temps d'arrêt.

— Comme beaucoup d'entre vous ont pu le remarquer, de nouvelles données sont venues compléter mon équation de vie.

L'assemblée est silencieuse : tous ont su ce qui s'est passé.

- Je vais mettre un terme à toutes les spéculations à ce sujet. J'ai essuyé un échec, un premier échec. Tous mes hommes ont été assassinés car j'ai été négligent. Toute ma structure professionnelle a disparu. Vous tous ici, avez conscience de la nature de mon rôle dans la matrice sous-jacente du monde. Cet échec met naturellement en péril toute ma légitimité, toute ma crédibilité envers les différentes institutions qui me sollicitent depuis tant d'années. Une fois fragilisée, cette légitimité m'est inutile. Je ne souhaite pas particulièrement devoir justifier mes résultats. Je ne souhaite pas devoir faire face à une concurrence qui profiterait de ma vulnérabilité. Comme vous l'aurez déduit, je ne souhaite donc plus exercer ma profession originelle.

Andrey grimace.

- Es-tu certain qu'il s'agit là d'une décision judicieuse ?
- Pourquoi me poses-tu cette question ?
- Ton rôle est essentiel à l'équilibre des forces. Tu cristallises les bas-instincts des différentes institutions. De par tes actes, tu règles et orientes les conflits d'intérêt des puissants de ce monde.

James Manthis s'immisce dans la conversation.

- Tu es en effet une sorte de bombe nucléaire humaine. Une peur ultime. Une arme dont l'utilisation est si dangereuse qu'elle tient tout le monde par les couilles.
- C'est effectivement ce que j'ai été pendant une dizaine d'années. Le monde a néanmoins survécu à mon absence autrefois, il survivra à ma disparition actuelle. Vous comprendrez vite que le projet que j'ai en tête concerne un tout autre pan de vie. Au risque d'éterniser cette conférence, j'aimerais que nous abordions tous ensemble différents éléments de la vie géopolitique mondiale.
- Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un séminaire de plusieurs jours, *me dit Manthis avec humour.*

Sourires.

- C'est précisément ça. Par où devrions-nous commencer ?
- C'est ta conférence. Lance donc ta première piste. (*James*)
- Soit. Je vous soumets donc une première question. Selon vous, qui détient-le pouvoir ?
- Oh oh, ça commence fort. (*Pablo*)

À peine amorcé, ce débat m'excite déjà. Andrey est le premier à s'exprimer.

- Pour ma part, je pense que le pouvoir est éparé. Mais si jamais nous devons isoler un groupe de décisionnaires, alors je désignerai les responsables

politiques des gouvernements dominants. Je pense aux États-Unis, à l'Allemagne, à la Chine.

Salomon Iako tique. Ce géant africain semble blessé qu'Andrey élimine d'office son continent. Mais c'est Nao qui s'exprime.

— Je ne suis pas d'accord Andrey. Je songe à ces nombreuses multinationales dont la grandeur financière dépasse celle de la plupart des États. À présent, ce sont eux qui maîtrisent le pouvoir décisionnaire. C'est à travers leur volonté que les États prennent telle ou telle mesure.

Andrey se défend.

— Je suis en accord avec tes propos. Mais à la question, qui détient le pouvoir, ma réponse semble plus appropriée. Le pouvoir intellectuel est plus complexe mais le pouvoir exécutif reste principalement étatique. Fiscalité, réformes, lois sont et restent dans les mains des gouvernements. Ce sont eux qui ont le dernier mot.

James Manthis, ancien membre du gouvernement américain, est particulièrement bien placé pour intégrer le débat :

— Concernant le pouvoir intellectuel dont tu parles, je peux t'assurer que le gouvernement américain, pour ne pas citer d'exemple, est un simple instrument. Et vous savez tous ici qu'aucune mesure n'est sciemment prise pour le peuple. Ou lorsqu'elle l'est, c'est pour mieux faire passer la pilule relative à une autre mesure l'handicapant.

- Messieurs, je vais donc m'atteler à concentrer ce débat. Je pense qu'aucun de nous n'est dupe sur la manière d'exercer le pouvoir. Nous nous concentrerons là-dessus dans un deuxième temps. J'aimerais que nous nous concentrions sur ce « pouvoir intellectuel » qu'Andrey a mis en lumière. Selon vous, qui le détient ?

Tandis que je joue au chef d'orchestre, Pablo, jusque-là silencieux décide de se mêler au débat.

- J'éliminerai États et gouvernements. Les grandes multinationales utilisent bien cet instrument de pouvoir dont on parle. Mais elles-mêmes sont instrumentalisées par un type d'institution éminemment plus puissant.

Cela s'affine. Je saisis ce que Pablo sous-entend.

- Les institutions monétaires ?
- Évidemment. Ce sont les intérêts de ces dernières qui priment sur tout le reste. Gouvernement, entreprises, particuliers, tous sont les esclaves d'une dette. Qu'il s'agisse d'un crédit, d'une dette d'état ou d'un prêt d'une quelconque autre nature, tous s'évertuent à rembourser leur dû en étant totalement assujettis à ces organismes bancaires.
- FMI, réserve fédérale américaine, etc. Ces structures qui créent l'argent à partir de rien et qui se l'approprient de façon illégitime. Un système redoutable.

Et lorsque j'aide Pablo à formaliser ces idées, Salomon Iako s'exprime enfin.

- Pourtant, leur pouvoir est très relatif.
- Que veux-tu dire Salomon ?
- Je veux dire que la valorisation des biens a atteint son paroxysme. Je veux dire que dans ce monde où l'argent dirige tout, les banques sont effectivement maîtresses. Mais fondamentalement, leur force n'a d'existence que dans un monde monétaire et capitaliste. Les véritables personnes de pouvoir sont les détenteurs de ressources. J'ai envie de te parler d'or, de diamants, de pétrole, de gaz, de nappes phréatiques. Si nous décidons d'aller plus loin dans la recherche du pouvoir intellectuel, alors ceux dont je te parle, ont les possessions les plus prisées, possessions dont États et banques ont, de toute façon, besoin.
- Problème, les dictateurs et autres démocraties déguisées sont représentées par un groupe restreint de personnes corrompues qui vendent ces richesses aux diaboliques institutions étatiques, qui sont en réalité les marionnettes des grandes institutions bancaires internationales. (*James*)

Soudain, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Ce rire surprend mon assemblée, étant donné la gravité des sujets abordés. Je suis alors contraint de m'expliquer.

- Je vous prie de m'excuser. En cette complexité fonctionnelle, je me rappelle que ce monde est ridicule. Ce débat a pris une orientation particulièrement intéressante. Si je résume nos dires, le pouvoir intellectuel est finalement très

dynamique, il est guidé par la force monétaire d'un tiers. Ce que je trouve particulièrement intéressant, est que quelle qu'en soit son origine, il finit généralement dans les mêmes poches. Je clos ici la question du pouvoir. Je vais ouvrir ce débat sur une question encore plus abstraite, encore plus complexe. J'aimerais que l'on caractérise où en est notre civilisation. Tout d'abord, comment la définiriez-vous ?

L'assemblée réfléchit.

- Tu considères donc d'emblée que notre civilisation est unique ? (*Nao*)
- C'est un présupposé que je viens de prendre qui est peut-être erroné. Que suggères-tu ?
- Qu'entends-tu par « civilisation » ? (*Nao*)
- J'entends une société, un peuple, un gouvernement ainsi qu'un ensemble de valeurs morales et culturelles.
- Alors dans ce cas, je vois un ensemble de civilisations diverses et variées actuellement en place. J'imagine que l'on peut en regrouper certaines en fonction des habitudes politiques et religieuses. Démocraties, dictatures, pratique de la religion encore d'actualité ou pas. Chaque système en place est très différent. (*Nao*)
- Oui enfin, si l'on s'attèle à être précis, je ne vois aucun état qui présente une réelle démocratie. Les oligarchies occidentales sont de grandes dictatures parfaitement déguisées. La pratique de la religion

pourrait être un facteur distinctif effectivement.
(*Pablo*)

— Globalement, les pays dit développés ont un système assez similaire. (*Andrey*)

Comme le précédent sujet, cette question fait débat. Je me sens forcé d'intervenir à nouveau.

— Messieurs, je suis en accord avec vos différentes interventions. Néanmoins, je pense qu'on peut caractériser une civilisation globale. Mis-à-part les résiduels peuples libres que l'on nomme vulgairement « indigènes », toute la population mondiale possède un gouvernement, une vie liée à la famille, au travail, à la collectivité fédérale, régionale. Toutes ces interactions sont mises en lumière par un moyen d'échange commun à tous : l'argent. On ne parle pas de globalisation et de mondialisation pour rien. Ma question est : comment jugeriez-vous ces systèmes de valeurs communs ?

— C'est-à-dire ? (*Nao*)

— Avantages et inconvénients par exemple ?
(*Pablo*)

— Les bienfaits de notre actuelle civilisation sont l'automatisation des processus, la simplification de l'accès au besoin, les progrès de la médecine.
(*Nao*)

— Et les méfaits ?

— Une infime minorité profite de ces bienfaits. Le système épuise les ressources disponibles, il

anéantit la biodiversité. Il saccage le bioéquilibre de la planète. (*Salomon*)

- Très juste. Continuons sur ce chemin. Le réchauffement climatique, la fin du pétrole, l'appauvrissement des terres cultivables et des ressources en eau. Tout est surconsommé par une élite sans éthique et la planète Terre en pâtit. Est-ce que certains d'entre vous croient en un ... rétablissement de la situation ?

Le silence est particulièrement symptomatique et significatif.

- Le monde est ancré dans ces habitudes malsaines et inégalitaires. L'individualisme culturel et sociétal est tel qu'il est impensable de prévoir décemment une prise de conscience soudaine. Le dédain envers la planète est observable à tous les niveaux. Le braconnage et le gâchis des ressources est partout. Au travers de ces conversations, nous entrons doucement dans la logique de mon projet. Vous êtes tous présents, parce que j'ai besoin d'entendre ce que les rares personnes de pouvoir à peu près sensées ont en tête. Surtout, vous êtes tous présents car vous êtes – comme moi – épuisés. Vous êtes épuisés par l'humain. Vous êtes épuisés de devoir sans cesse composer avec cet individualisme indécent et ce système bancal qui ne fait qu'accroître ces comportements qui vous répugnent. L'homme est à l'orée d'une nouvelle civilisation. Durant les deux derniers siècles, à l'amorce de la révolution industrielle, l'actuelle société a accéléré son

évolution. Depuis, la population croît de façon exponentielle. Notre place sur Terre a radicalement changé. Nous continuons à la saigner. Nos comportements abjects perdurent et se multiplient à maints niveaux.

- Que nous suggères-tu exactement, *me demande Manthis* ?
- Je crois qu’il est temps d’accélérer l’inexorable : la chute de notre actuelle civilisation.
- Est-ce qu’on parle d’éradiquer l’humanité ?
- Ce n’est pas ce que j’ai en tête. Je vois plutôt un acte qui lui octroiera une seconde chance. Un acte qui amorcerait l’ébauche d’une nouvelle civilisation. Lorsque l’homme se sera suicidé, en détruisant la nature qui nous fait vivre : la religion, la politique et les divers conflits internationaux seront bien dérisoires. Beaucoup ont récemment pris conscience de cet enjeu crucial, ce que n’ont pas fait tous les peuples de cette Terre. Nous faisons partie des hautes sphères de la hiérarchie. Nous avons un certain pouvoir au sein de différents secteurs et jouissons d’importants privilèges. À mon sens, cela constitue une responsabilité vis-à-vis de tout ça.

Comme je l’avais prévu, Andrey devient agressif. Il décide d’être mon interlocuteur privilégié pour la suite de nos réflexions.

- Quel est ton projet, remodeler la nature humaine ?

- Ne me parle pas de nature humaine. Tout comme moi, tu ne sais rien de cette nature. Les comportements que l'on observe sont sociétaux. L'homme n'agit que par mimétisme. Il est évident qu'il semble perpétuellement reproduire les mêmes erreurs et que ses vices se révèlent quel que soit l'endroit ou le moment. Tu conviendras que personne ne peut affirmer aujourd'hui s'il s'agit d'un comportement inné ou d'un comportement induit par une société qui est à chaque fois faillible. Personne.
- Personne ne le sait, effectivement. Mais chacun en a une vague idée.
- Quoi qu'il en soit, je ne souhaite pas modeler ou induire une quelconque nature humaine. Je ne souhaite pas non plus imprimer la marque d'un schéma organisationnel parfait, unificateur et solutionnant la place de l'homme sur cette planète. Mon combat est différent.
- Et pourtant s'il s'agit de donner une nouvelle chance à l'espèce, s'il s'agit de procéder à la transition vers une nouvelle civilisation, tu dois le faire en donnant les clés aux concernés.
- Non, je n'ai pas à le faire, car ce n'est pas pour EUX que je veux agir. Je me suis mal exprimé. Cette seconde chance dont je parle, elle est une conséquence indirecte de mon projet.
- Pardon ?
- Oublie le côté homocentriste de ta pensée. Ce que je veux avant tout, c'est donner un répit à la

planète. Elle est en train d'étouffer. Elle se fait broyer de l'intérieur par un infime clan des êtres qui la composent. En vérité, je me contrefous de savoir si l'humanité survivra au bouleversement que je prépare.

En ce moment, je repense au regard du singe. J'ai été honoré par ce regard.

- Arrête tes conneries, sans nouveau modèle, le bouleversement que tu prépares nous conduira à l'extinction. Je suppose que même si la planète est ton objectif premier, tu n'es pas insensible à l'éventualité que notre race disparaisse.
- Je fais confiance en notre race pour s'adapter et survivre. Sa capacité à s'accrocher à son existence, dos au mur, est assez remarquable. Disons plutôt que je l'envisage comme dommage collatéral et cela ne m'arrêtera pas.

Andrey commence à s'énerver. De tous, il est celui qui me connaît le mieux. De tous, il est le seul qui a pu deviner ce que j'ai en tête.

Notre divergence est profonde.

Les regards deviennent soudain graves. Je sais que mes propos n'ont pas du tout fait l'unanimité. Le problème est le même pour tous les individus. Les penseurs et philosophes sont nombreux mais les actes sont rares et restent l'œuvre d'une minorité.

- Messieurs, l'arrêt de mon activité professionnelle va causer un certain remue-ménage. Sachez que je m'assurerai personnellement que nul ne reprenne

la position que j'abandonne. Je compte bien que ma disparition précipite notre actuelle civilisation vers le gouffre qu'elle mérite.

L'annonce est claire et concrète. Je marque volontairement quelques secondes d'arrêt pour laisser place aux questions de mes convives. Salomon Iako me montre du doigt. C'est un geste qu'il fait toujours avant de poser une question :

- À quel genre d'activité vas-tu t'adonner ?
- Ah, tu le sauras en temps voulu, mon très cher Salomon. Il me reste à vous exposer la dernière raison de votre venue ici.

L'assemblée est toute ouïe.

- Tout ceci n'est en fait qu'un formel adieu. Il est vraisemblable qu'aucun de vous ne me revoie. J'aimerais que vous ne me contactiez plus. Je vous remercie de votre collaboration durant toutes ces années, de votre estime à mon égard, de m'avoir apporté vos compétences, votre intelligence, votre amitié. Ce fut un honneur de jouer avec vous sur le plateau d'échec de la géopolitique mondiale. J'espère sincèrement que vos chemins continueront de la meilleure des façons.

Andrey se lève d'un bond.

- Tu déconnes ?!
- Je m'oriente vers une direction que je dois prendre seul. C'est ainsi.

- Tu avais besoin de ce putain d'effet de style.
- J'aime les sorties avec panache.
- Tu ne me fais pas rire, Jared.
- Au revoir, Andrey.

L'assemblée est pantoise. Quant-à moi, je regarde la table en verre qui nous réunit et j'y vois l'homme qui a mes habits, mes yeux, mes cheveux. Cet homme me pose une dernière question.

- Au bord d'un basculement terrible, cette décision est irréversible. Tu es sûr de toi ?
- J'ai choisi le chemin de l'irréversibilité, il y a déjà bien longtemps ...

Je pose ma main gauche sur ma poitrine et j'effectue un salut cordial. J'aurai à jamais l'image de ces VIP au regard ahuri. Et d'une démarche victorieuse, je quitte l'assemblée silencieuse.

Données personnelles : Disparition.

Fragment (2) Ce que j'engendre

Ellipse

~ Un an plus tard ~

Les multiples crises économiques sont aussi violentes et paralysantes que les vagues de froid qui déferlent sur le monde. New York est loin de faire exception et la neige fige une activité déjà en difficulté.

Andrey est aisément capable d'établir les causalités de tel ou tel évènement. Et il sait pertinemment que son surplus d'activité résulte précisément du contexte économique en berne. Il est une forme d'éducateur. Depuis vingt ans, il tente d'aider les jeunes âmes perdues à se réinsérer, à regagner leur place dans la société. Mais quand cette société est malade, ces jeunes âmes perdues se multiplient. Et pour ne rien arranger, cette société, qui n'est ni plus ni moins qu'une bête blessée, refuse de les accepter de nouveau en son sein. Il n'a rien perdu de la volonté initiale qu'il voue à réintégrer ces jeunes. Il est très reconnu, il est très apprécié. Tous les milieux respectent son travail et l'encouragent. Cette société a besoin de personnes telles que lui, un besoin viscéral. Elle est si impitoyable que si certaines fortes têtes ne venaient pas tirer les plus faibles vers le haut, ils se feraient inéluctablement bouffer à une vitesse phénoménale.

Chaque quartier de New York a sa propre histoire. Chaque quartier a son lot de détresse sociale, souvent propre aux différentes communautés ethniques qui le

composent. Pour réussir dans ce métier, il faut savoir comment les choses marchent. Il faut connaître les codes que la rue dicte.

Andrey est calme, assis dans le fauteuil vétuste d'une humble petite maison dans le Queens. Il a rendez-vous avec une nouvelle famille. La mère célibataire lui raconte les déboires de son jeune fils. Ce jeune fils impétueux qui préfère les basses fréquentations de son coin de rue aux locaux austères de son école.

Il écoute. Il assimile tout ce que lui dit cette dame courageuse, dont la dureté de la vie est imprimée sur les traits de son visage. Il écoute mais aujourd'hui il est ailleurs. Aujourd'hui, il songe à un enfant qui l'a marqué. Il songe à un enfant qui plus tard devint un ami. Cet ami a disparu depuis un an et il sait que ce n'est pas bon signe. Au-delà du fait que ce dit-ami a toujours été plus ou moins présent dans son paysage relationnel, sa disparition est un problème à plus grande échelle. Car le rôle qu'il tenait, les activités qu'il exerçait, étaient très importantes, pour lui et pour le monde entier.

Il sait déjà quelle stratégie il va adopter pour le fils de la femme qui se tient devant lui d'un air dépité. Il ne lui dit pas encore car cette dernière en profite pour vider son sac. Andrey répète souvent que soixante-dix pour cent de son travail d'éducateur consiste à reformer les parents à leur rôle de parent.

À mesure que la femme lui expose les différents drames de sa vie, il lui fait prendre conscience de ses

manquements de mère. Il lui montre cette causalité qu'il analyse si bien.

Bien évidemment, elle pleure.

Et pendant ces prises de conscience, il songe de nouveau à son ami Jared. Les grands de ce monde l'appellent Lupus. Pour Andrey, ce sera toujours Jared. Lupus est pour lui une extension, la partie la plus visible d'une personnalité complexe. Une personnalité qu'il ne cernerait jamais correctement. Mais outre son exceptionnel sens de l'analyse, il marche à l'intuition. Et l'intuition qu'il a eu envers cet individu demeure la même depuis toutes ces années, l'intuition que malgré son côté controversé, Jared est sûrement la personne la plus humaniste qu'il n'ait jamais rencontré, la plus sensible au monde, la plus sensible à l'autre.

Il se rappelle de leur première rencontre, de cette famille douce et agréable, de cette parfaite sérénité. Il se remémore cette femme qui lui explique les réactions disproportionnées de son fils quant-au monde qui l'entoure, ses décisions radicales et son argumentaire toujours précis.

Toute sa faculté d'analyse avait été inutile pour comprendre Jared. Aucun évènement familial, scolaire, aucun bouleversement de vie n'expliquait ses prises de position et sa marginalité naissante. Et pourtant, cette marginalité était bien présente. L'enfant ne raisonnait pas comme les autres. Ses ambitions étaient énormes, son avis sur autrui était dur. Andrey avait essayé d'adoucir ce sens du juste manichéen, ce jugement violent et sans

appel qu'il observait chez le jeune homme. Mais ce dernier avait une force de conviction incommensurable. Son raisonnement était sans faille.

En grandissant, chacun se forge des idées. Ces idées finissent par mener à une idéologie. Néanmoins, une idéologie est difficilement cohérente. Car souvent certaines idées entrent en contradiction avec d'autres pour lesquelles l'individu ressent la même sensibilité. La plupart des gens s'en accommodent, ils assument ces contradictions.

Jared ne pouvait pas se résoudre à ça. Son idéologie devait être cohérente en tous points. Il n'arrivait pas à vivre avec ses contradictions. En conséquence de quoi, ses conceptions étaient incroyablement changeantes. Il est quasiment impossible d'orienter ou de guider quelqu'un d'aussi versatile. Encore aujourd'hui, Andrey est persuadé que Jared n'a pas totalement fini de parfaire son idéologie. Il souhaite toujours plus de cohésion et d'harmonie dans ses nombreuses idées.

Lupus est né il y a un peu plus d'une dizaine d'années. Son rôle était de punir l'humanité de ses errements. Son rôle était de s'approprier les bas-instincts à un seul et même être : lui.

Pour la majorité de ceux qui le connaissent, Lupus est un psychopathe supra lucide qui prend son pied en torturant les âmes. Pour Andrey, Lupus est la prise de pouvoir la plus élégante de l'histoire de notre civilisation. Car en se posant comme l'expert pour soutirer l'information, l'homme derrière ce pseudonyme s'est

gorgé de ces nombreuses informations et est devenu omniscient. En se posant comme totalement neutre, de tous les éminents acteurs, qu'ils soient en alliance ou en opposition, il a obtenu la confiance. Enfin, en se rendant intouchable aux yeux de tous, il a contrôlé les intérêts et décisions de tous les puissants de cette Terre pendant ses années de règne.

Mais voilà ... Lupus a disparu.

Et ce qui inquiète Andrey, c'est que son poste est vacant. Entendons-nous bien, il ne craint absolument pas d'éventuels remplaçants qui pourraient convoiter la place du maître : le rôle de Lupus n'existait pas avant qu'il ne l'invente. Il n'existera plus après sa disparition. Non, Andrey est inquiet car précisément ce poste est voué à rester vacant. Il est inquiet car tous les conflits d'intérêts que s'est évertué à gérer Lupus, que l'équilibre entre les forces qu'il a maintenues au prix d'un temps considérable ... Depuis ces quelques mois, tout cela est bien précaire.

- Monsieur Silovic, puis-je compter sur vous ?
- Oui, faites-moi confiance. Tyson est perdu mais son cas n'est pas désespéré. J'attends de votre part la plus grande vigilance. En baissant les bras, ne serait-ce qu'une fois, vous ferez trois pas en arrière. C'est à vous de fixer les limites. Je sais que c'est d'autant plus dur en tant qu'unique figure parentale. Mais vous êtes son seul repère, et c'est la raison pour laquelle vous devez, impérativement, fixer encore plus de limites. Ne capitulez jamais. Ne le laissez pas se sentir

abandonné. À présent, je vais prendre congé et je vais lui parler.

- Je ne saurais comment vous remercier. Vous n’imaginez pas mon soulagement.
- Gardez la tête froide, le plus dur est à venir. Le seul soulagement que vous pouvez vous permettre est de savoir quelle direction prendre.

Andrey a le physique impressionnant. Il a la stature des hommes de sa famille monténégrine : massive. Une telle stature a toujours appuyé ses propos. Il sort de la résidence et se dirige vers l’angle de la rue. Tyson est en compagnie des fréquentations douteuses dont parle sa mère. Les parents ont la fâcheuse tendance à croire que leurs enfants sont influençables. Ils les considèrent toujours comme plus fragiles, plus enclins à suivre les autres. Mais dans un groupe de quatre ou cinq marginaux, il faut bien des figures de proue. Andrey se rend vite compte que le « Tyson » en question est loin d’être le plus suiveur du groupe. Mais il connaît les codes. Il s’approche des jeunes avec beaucoup de sérénité. Il n’a ni peur, ni agressivité. Un tel calme pousse même ses interlocuteurs à ne pas avoir ce réflexe naturel de porter la main à leur arme, soigneusement rangée près de leur entre-jambe.

- Tyson. Je peux te parler ?
- Tu me veux quoi ?
- Tu sais qui je suis ?
- L’éducateur ? Hey mec, j’ai besoin de personne tu vois. Je trace ma route. Ma mère, elle doit

accepter que je ne devienne pas médecin ou avocat.

- Tu es libre de tracer la route que tu veux, mon grand. Je pense que ta mère accepterait sans problème que tu ne deviennes pas médecin ou avocat. En fait, je ne suis pas venu te parler de toi, mais plutôt de ta mère.
- Et bah quoi ?
- Messieurs, j'aimerais être un peu seul avec Tyson.
- Wow stop. J reste avec mes gars ok. Je n'ai rien à cacher.
- Alors tu veux jouer les caïds ...
- Et alors ?
- Alors si tu te renseignes sur moi, tu sauras que je me suis frotté à des mecs autrement plus dangereux que toi et tes gars. Je m'apprête à avoir une conversation intime avec toi au sujet de la femme qui t'a torché le cul depuis ta naissance. Peut-être que tes potes ont envie de savoir quel adorable enfant tu faisais.

Le sarcasme commence à gagner les amis de Tyson, qui réagit rapidement.

- Ok c'est bon. On bouge toi et moi, si tu veux.

Andrey sait très bien que les jeunes caïds en puissance sont mal-à-l'aise à l'idée qu'on les compare aux enfants joueurs et innocents qu'ils se forcent à ne plus être, un peu précocement. Ils s'isolent finalement un peu plus loin et notre grand éducateur fait asseoir son

nouveau protégé. Lui aussi s'assied, il le veut à sa hauteur. Pour parler à un jeune qui écoute, il faut le considérer d'égal à égal, ne pas l'infantiliser.

— Tu as dix-sept ans et tu es assez grand pour faire tes propres choix. Je ne suis pas venu te dire d'arrêter de sécher les cours ou d'arrêter de chercher le conflit avec le premier venu. Je vois bien que tu cherches ton équilibre. Tu es dans une période de transition. Ton bien-être passe peut-être par des étapes un peu plus violentes que d'autres mais ce n'est pas ce qui me préoccupe. Je suis venu te demander de penser à l'impact de tes choix sur la femme qui t'a donné le sein. Tu sais la première chose que je me suis dit en voyant ta mère ?

— Non.

— Je me suis dit qu'elle faisait dix ans de plus que son âge.

— C'est de ma mère que tu parles ?

Tyson prend un air grave. Andrey a touché un point sensible. Il avait déjà tout calculé.

— Tu n'es pas d'accord ?

— C'est pas la question. J'aime pas trop comment tu parles de ma mère.

Andrey ne lâche pas le regard de Tyson. Il est constant dans le rapport de force.

— Tu me reproches de lui manquer de respect. Mais toi, la respectes-tu ?

- Hey, je respecte ma mère, qu'est-ce que tu racontes ?
- Je ne pense pas que tu la respectes. Sinon tu aurais remarqué depuis longtemps qu'elle prend de mauvais médocs par exemple.
- Quoi ?
- Tu ne sais pas que ta mère est sous antidépresseurs.
- T'es sérieux toi ? Ma mère ne prend pas d'antidépresseurs.
- Alors peut-être que la boîte de cachetons était pour toi ?
- Quoi ? Hey tu sais quoi, tu commences à me casser les couilles. Je me barre.

Andrey laisse Tyson partir. Il n'est pas naïf, il n'aurait pas pu capter son attention totale au premier coup. Il sait que son travail va être un peu plus long. En l'énervant, il a déjà fait un long chemin. Le processus sera le même que pour tous : la colère, la prise de conscience, le pardon, l'absolution.

En lui parlant de la fragilité de sa mère, Andrey va responsabiliser Tyson. Il va lui apprendre à se sacrifier pour quelqu'un d'autre que lui-même.

Il considère que son cas sera réglé assez prochainement, ce qui arrange bien Andrey. Car lorsqu'il était blotti dans ce fauteuil quelques minutes auparavant, il a pris une importante décision.

Une mission qu'il se doit d'entreprendre.

Il va retrouver Jared.

De son côté, Pablo Carioca pense aussi à Lupus. Comparé à Andrey, ce que ces deux-là ont partagé est diamétralement différent. Ce qu'ils ont toujours eu en commun ? Un humour, une capacité à rire au moindre regard équivoque.

Le colombien ressent bien la disparition de son acolyte sur le monde. Les relations commerciales cordiales qu'il gère avec le cartel, les douanes américaines et les autres hautes institutions qui jouent un rôle dans sa chaîne de production se sont indéniablement durcies.

Il sent plus de tension, plus de paranoïa, plus de méfiance. Tout cela n'a que peu d'impact sur lui, il a toujours œuvré avec une forme de neutralité politique. Il a toujours joué du système en prenant ce qu'il avait à prendre. Contrairement à Andrey qui estime que la disparition de Lupus est dramatique, Pablo se dit qu'il fera jouer sa faculté d'adaptation pour continuer sa gestion relationnelle très simpliste.

Égoïstement, il est en fait assez triste à l'idée de ne plus revoir son pote. Car Lupus est une des seules personnes sur cette planète avec qui il ne fait pas semblant. Son contact a presque toujours été un bain d'oxygène. Pourtant, lors de leur première rencontre, le contact avait été très différent.

Contrairement à l'apparence rustre que Mendoza Pablo Carioca veut se donner, c'est un homme particulièrement érudit. Il est, de quelques années, l'aîné de Lupus. Son enfance fut pauvre mais heureuse. Sa scolarité fut sérieuse et studieuse. Et c'est en possession d'un master d'économie avec mention en poche, qu'il quitta l'université. Ce fut une véritable surprise pour ses parents. Il fut le premier Carioca qui atteint un tel niveau d'études et beaucoup s'accordent sur le fait que ce sera le dernier. Le parcours jusque-là sans faute de Pablo tenait plus à sa passion qu'à une assiduité naturelle. Et la passion de ce personnage atypique, c'est l'argent.

Cet homme éprouve une fascination pour l'argent. Il connaît son histoire et son cheminement sur le bout des ongles. Il connaît tous les maillons des différents processus monétaires. La valorisation à la fois arbitraire et dynamique des différentes ressources du monde est pour lui source de beauté. Et sans doute parce qu'il en a manqué, il a toujours voulu en posséder énormément.

Après avoir obtenu son diplôme, il travailla au sein d'une grande banque américaine. Depuis des années, il souhaitait être au centre du monde bancaire et ce fut le cas pendant un court moment. Cette brièveté s'explique de différentes façons. La première, c'est que les entités bancaires sont beaucoup plus contrôlées qu'on ne le croit. Et l'incroyable terrain de jeu qu'il croyait intégrer était en fait un ingrat combat de coqs concurrentiel, une lutte de pouvoir très éloignée de l'incroyable dynamique de l'argent.

Il saisit tard que pour comprendre davantage le fonctionnement monétaire, il lui fallait outrepasser les règles. Il devait trouver une activité qui lui permettrait de générer une quantité d'argent suffisante pour le blanchir. Le marché de la drogue est apparu comme une évidence.

Pablo commença alors à intégrer les flux américains de poudre blanche. Étrangement, il ne partit de rien. S'il avait fait ça dès sa tendre enfance en Colombie, il aurait pu accélérer son développement. Malheureusement, l'isolement inhérent à son parcours était son plus gros obstacle. Sa famille et ses anciens amis ne lui servaient pas dans le pays de l'oncle Sam. Pendant plusieurs années, il ne put se développer sans s'attirer les foudres des cartels locaux. Pendant plusieurs années, il rongea son frein et maintint son affaire en attendant l'évènement qui lui ferait passer un cap.

Cet évènement se produisit un jour d'été. Dans la ville de Denver, où la chaleur était particulièrement élevée, se tenait une conférence sur les économies parallèles. Une conférence d'une rare pertinence que d'éminents financiers avaient vulgairement snobée. Lui, en revanche, n'en perdit pas une miette, tant et si bien qu'il ne remarqua quasiment pas que bon nombre des spectateurs avaient les yeux rivés sur son voisin de droite. Certes, il avait noté que l'homme était empreint d'un certain magnétisme mais son intérêt s'était arrêté là. En milieu de conférence, beaucoup commencèrent à s'attrouper autour d'eux.

L'homme en question restait impassible. Pablo le regardait du coin de l'œil. Il riait à la vue de toutes ces

parades et révérences de dignitaires costumés tandis que son voisin n'avait d'yeux que pour la présentation du maître de conférences.

Lorsque la séance prit fin, le colombien sortit fumer une cigarette. En jetant un coup d'œil par la porte vitrée qu'il venait de franchir, il vit son voisin, toujours plus assailli, s'extirper de la foule pour le rejoindre.

— Je peux ?

— Ouais, sans problème.

Il offrit une cigarette à l'homme. Peut-être était-ce quelqu'un dont il avait réellement sous-estimé l'importance. Lorsque ce dernier lui adressa la parole, il décida intuitivement d'être totalement sincère.

— Que faites-vous ?

— Comment ça ?

— Quel est votre métier ?

— Oh ça ... Je suis dealer.

Lupus, devant le sérieux de son interlocuteur, resta d'abord dubitatif. Quand il songe à ce souvenir, Pablo est persuadé d'avoir vu chez lui un brin d'amusement.

— Et vous ?

— Je travaille pour la DEA.

Il eut une sueur froide que Lupus fit vite disparaître.

— Non, je déconne. Je suis assez surpris que vous ne vous soyez pas mêlés à tous ces lèche-culs prêts à

tout pour me parler. J'en conclus que vous ne me connaissez pas. Tout comme vous, je vais être d'une sincérité sans limite. Lupus est mon nom.

Retour de la sueur froide de Pablo. Il avait entendu parler de ce Lupus, de ce chasseur de prime de l'information et de son pouvoir sur le monde, toujours plus grandissant. S'il avait su, il n'aurait peut-être pas été aussi désinvolte.

- Mendoza Pablo Carioca, enchanté.
- Peut-on se tutoyer Pablo ?
- Avec joie.
- Puis-je te demander pourquoi un dealer – de taille très modérée puisque je ne le connais pas – assiste à une telle conférence ?
- Pour les mêmes raisons qu'un tortionnaire, dont la place ici reste également très surprenante ... du moins j'imagine.
- Tu n'as pas froid aux yeux, Pablo Carioca. Mais tu ne réponds pas à ma question.

Les hommes ont sympathisé. Il était évident que leur franchise et leur humour décalé faisaient tache dans cette assemblée.

Lupus fut étonné par le parcours du colombien. Et quand il lui annonça qu'il allait l'aider, Pablo comprit que sa vie ne serait plus jamais la même.

Effectivement, elle en fut radicalement altérée. Dès lors, il devint un partenaire de Lupus. Tous ses

concurrents s'effacèrent. Les cartels qui sabotaient son marché et faisaient reculer son expansion lui proposèrent une assistance. Les autorités locales fermèrent les yeux sur tout ce qui le concernait, lui ou ses sociétés écrans. En quelques années, il réussit à générer des bénéfices colossaux. Il devint lui-même une personne que les gens écoutaient. Dans la matrice du monde, il avait acquis sa place. Et naturellement, il put s'adonner à faire fructifier son énorme capital.

Aujourd'hui encore, il ne sait pas pourquoi Lupus l'a tant aidé. Mais cet été, à Denver, Mendoza Pablo Carioca changea de statut. Et c'est aussi parce que le grand Lupus a totalement réorienté sa vie, qu'il pense souvent à lui. Même s'il n'est pas du genre altruiste, il se sent redevable envers cette personne qui lui a offert la consécration. Il sait que la disparition de son pote implique une dette qu'il ne pourra pas éponger, et cela le gêne.

Il n'est pas inquiet, Lupus réapparaîtra bientôt, sous une autre forme. Il le sait. Il lui paraît impensable qu'il disparaisse complètement. Il n'aurait pas organisé cet étrange rassemblement. Il n'aurait pas sciemment gardé le silence pendant ces nombreux mois.

Mais après tout, il s'agit de Lupus ...

De quoi peut-il être sûr ?

Pablo prend son téléphone et compose le numéro de James Manthis.

— James ?

- Mendoza ?
- Tu as contacté Andrey récemment ?
- Non, ni les autres d'ailleurs. Pourquoi ?
- Bof. Comme ça.
- Tu es à New York, n'est-ce pas ?
- Ouais.
- Un café dans ma cahute, ça te tente ?
- OK.

État des lieux

Ce début de soirée est déjà un crépuscule bien entamé. Pablo s'aventure dans cette rue à la pénombre aussi profonde que pénible. Sur un visage noir au loin, il reconnaît les dents éclatantes du sourire de James, qui l'attend près de chez lui.

De tous ceux qu'il connaît, James Manthis est celui qui ressemble le plus à Lupus. Eux trois ont toujours été proches. Il sait que si une personne - et une seule - est susceptible de prendre la place du maître, ce ne peut être que lui. Bien évidemment, il ne le souhaite absolument pas.

Ces deux-là sont proches mais complètement antagonistes. Le colombien a la folie des grandeurs, il aime posséder, il aime consommer. James est aux antipodes de ça. Jamais l'argent ne l'a intéressé, il a toujours vécu dans des taudis où il avait à peine le strict nécessaire pour vivre.

Attention, il n'a jamais été en reste de névroses obsessionnelles abstraites. Pour son invité, c'est l'argent mais pour lui ... c'est le pouvoir.

Cet ex-agent du FBI a fait la deuxième guerre du golfe. Il s'est engagé dans l'armée américaine très tôt. Très tôt, il a voulu gagner les institutions gouvernementales. Dans sa jeunesse, il se foutait des idéaux étatiques. Il se foutait de savoir les raisons qui poussaient l'Amérique du Nord à investir cet énorme

budget dans la conquête du Moyen-Orient. Il n'était pas stupide, il voyait bien que le contrôle pétrolier était essentiel à l'hyper domination américaine. Lui, voulait simplement intégrer un des plus grands systèmes de pouvoir. L'armée était alors le moyen le plus approprié, le plus accessible. Et étonnamment, il était le plus égalitaire. Car au sein des forces américaines, chacun commence au bas de l'échelle.

James vit des choses horribles pendant la guerre. James fit des choses horribles pendant la guerre. Il développa son sens de la conquête. Il apprit à écraser les autres, il apprit à prendre le contrôle des infrastructures, des populations. Il en apprit bien plus sur le pouvoir que pendant ces quelques années où il avait traîné dans les rues du Bronx. Une fois l'invasion de l'Irak terminée, il retourna sur le sol New Yorkais avec toutes ces nouvelles capacités qu'il avait trouvées au Moyen-Orient.

Ceux qui reviennent d'un tel évènement se scindent en deux groupes.

Pour commencer, il y a les traumatisés. Le retour à la réalité pour ces gens-là est dramatique ; leur vie foutue. Ils s'enferment dans les images d'un passé qu'ils n'assument pas. Ils s'autodétruisent socialement. Ils vivent dans la honte d'eux-mêmes, dans le refus. Ils restent coincés dans la guerre et s'enterrent à petit feu.

Il y a un autre groupe, ceux qui reviennent avec une force démentielle, ceux pour qui une telle expérience a révélé leur véritable nature, ceux qui ressentent le pouvoir du plus fort. Manthis était de ceux-là. Pour eux,

il y a toujours d'incroyables opportunités de reconversion. Lui choisit le FBI.

Chez les fédéraux, il utilisa absolument tout ce qu'il avait appris dans les forces spéciales. Il passa son temps à parfaire sa réputation et ses méthodes, méthodes fort décriées, mais aux États-Unis, la fin prime largement sur les moyens. Son ascension ne pouvait plus être freinée. Il avançait dans les échelons hiérarchiques en se gaussant des moindres obstacles. Il était invincible.

Au sein de l'organisation, le grand boss de l'époque était également un remarquable requin. Il regardait du coin de l'œil cette ascension sans faille et commençait à réfléchir à un moyen de surveiller ce jeune noir qui perturbait sa suprématie. Longtemps, il réfléchit à la meilleure manière de le corrompre, de le freiner, voire de l'éteindre. C'était un homme aussi dénué de scrupules qu'intelligent et il trouva finalement une manière de perturber Manthis, une méthode sournoise dont il était sûr qu'elle se solderait par les résultats qu'il attendait.

Il décida de le soumettre à un dossier prioritaire. Il l'assigna à la traque, à la capture, et la mise en examen d'un autre jeune qui montait dans les cercles de pouvoirs parallèles, similaires mais illégaux. Sa mission : prouver la culpabilité de cet homme dans de nombreux meurtres.

Cet homme se nommait Lupus.

- Comment vas-tu Pablo Mendoza Carioca ?
- Les temps sont durs, James, les temps sont durs.
- Plus personne ne veut de ta poudre magique ?

- Non, cela ne constituera jamais un problème. Par contre, les maillons intermédiaires commencent à être difficiles à gérer. Par ailleurs, tes copains de la DEA me font bien chier.
- Le loupiot n'est plus là pour faire paratonnerre. Tu veux que je ...
- Non, non, ne t'inquiète pas. Je maîtrise la situation, tu as assez à faire comme ça.
- Ah ! Bordel, si tu savais ! Ce connard de louveteau me fout dans une sacrée merde. Le monde est intenable. Je ne sais pas si on va réussir à gérer tout ça. Je n'ai pas la patience et la diplomatie d'Andrey. Je vais finir par faire un putain de carnage.
- ...
- Ouaip, il me manque à moi aussi.
- Où peut-il être ?
- En train de déshonorer une jeune femme de ton ethnie, en train de buter deux ou trois connards en Asie du Sud ... Tu sais bien que s'il décide d'être introuvable, il le sera.

Manthis en sait quelque chose. Comme pour beaucoup, sa rencontre avec Lupus réorienta complètement sa vie.

Lorsque son supérieur hiérarchique l'assigna à cette tâche impossible, il fut confronté à ce qui constitue encore aujourd'hui une des caractéristiques de son ancienne cible.

Ce fameux Lupus était un courant d'air. Il traqua ses traces des mois durant. Le dossier des fédéraux le concernant était vide, le néant absolu. Lorsqu'une piste semblait intéressante, elle se refermait aussitôt. Car il existait toujours un maillon de la chaîne pour l'enterrer. Ce maillon pouvait être aussi criminel que gouvernemental, voire les deux. Plus le temps passait, plus ces maillons problématiques se multipliaient.

James avait vaguement compris que Lupus était un trafiquant d'informations, qu'il soutirait ces informations par la torture, domaine dans lequel il excellait car il l'exerçait avec un certain discernement.

Il avait parfois l'impression que Lupus contrôlait lui-même les pistes qu'il explorait dans son enquête, leur nature, leur création et leur dislocation.

Face à l'échec perpétuel de ses tentatives, son supérieur commençait à lui mettre une terrible pression. Pression qui l'énervait, puisqu'elle était justifiée. Avec l'aval de sa hiérarchie, il décida de s'infiltrer.

Lupus faisait alors partie des cercles de pouvoirs sous-jacents les plus puissants. Il ne s'agissait pas d'infiltrer le petit gang au bas de la rue. Il s'agissait de prendre part à la grande criminalité. Et Manthis ne faisait décidément rien de manière conventionnelle. Quand d'autres seraient repartis du bas de l'échelle, misant sur l'anonymat par rapport à leur véritable identité, James alla directement voir ces indicis les plus haut-placés. Il leur expliqua qu'il voulait protéger leurs différents patrons, cible des enquêtes fédérales en cours, il leur

expliqua qu'il voulait intégrer la pègre, qu'il voulait faire partie de leur monde.

Et il le fit.

Il protégea mafieux, trafiquants et criminels des menaces qui pesaient sur eux. Il se surprit à prendre goût à leur vie. Leur lutte de pouvoir était carrément moins stéréotypée qu'au sein du gouvernement américain. Il aimait ce côté intuitif et imprévisible.

Des mois durant, il s'intégra dans la hiérarchie de l'illégalité et comme lorsqu'il était dans l'Armée, tout lui semblait facile.

Il en apprit alors plus sur Lupus. Il apprit qu'il était beaucoup plus jeune qu'il ne le pensait. Il eut la confirmation que sa mainmise était autant sur l'État que sur la pègre. À maintes occasions, Lupus aurait pu être éliminé, mais tous ceux à qui James parlait lui expliquaient à quel point le jeune homme était utile, à quel point il garantissait la tranquillité de chacun. Cela lui semblait invraisemblable. Comment ce gosse pouvait se rendre aussi indispensable ? Comment pouvait-il gérer tous les conflits d'intérêts entre tous ces requins ?

Il eut vite la réponse : l'omniscience.

Lupus savait tout. Il connaissait les forces et les faiblesses de tous les grands protagonistes. Il connaissait leurs secrets. Il était en capacité de faire chanter tout le monde.

Sa grande force était de gérer cette omniscience avec élégance et justice. Car une autre personne de ce genre aurait vite fait l'objet d'un assassinat en règle, issu d'un commun accord entre tous les « méchants ».

Mais ceux qui tombaient étaient souvent des pourris que personne ne respectait. Les plus intelligents étaient souvent considérés, voire récompensés. Finalement, il était autant un oracle qu'un tortureur, consulté pour envisager les impacts des projets de beaucoup de monde.

L'étudier était fantastique. Cette capacité à tout considérer dans sa globalité, ce pouvoir prédictif. C'était incroyable.

À ce moment précis, James avait tout pour coincer Lupus. Il avait des preuves, des photos, des vidéos, des témoignages volés. Il était en mesure de le couler.

Et ça, il fallait qu'il le lui dise. Il se rendit donc dans un des endroits préférentiels de sa cible, un modeste bar qu'il chérissait pour des raisons inconnues.

Lorsqu'il franchit l'entrée, il le vit. Il était à sa table habituelle, le café aux lèvres, l'œil scrutant un journal. Manthis s'approcha, il emprunta une chaise à la table voisine et s'assit face à lui.

Lupus le regarda :

- Tu as le sourire confiant.
- Sais-tu qui je suis ?
- S'il te plaît, ne me fais pas offense.

— Tu sais donc pourquoi je suis ici ?

Le calme de Lupus contrastait terriblement avec l'attitude hyperactive de Manthis, qui cherchait activement et nerveusement sa cible du regard, cible qui n'avait pas quitté des yeux l'article qu'il était en train de lire.

— Ton rôle serait de m'arrêter mais si nous sommes encore en train de discuter, ce n'est pas ton intention immédiate. J'ai d'abord imaginé que tu étais venu me menacer, mais je ne vois pas vraiment ce que tu pourrais me demander.

James fut parcouru d'un frisson. Lupus avait fermé son journal. Il avait plongé son regard perçant dans le sien et James comprit l'incroyable impact de ce regard, qui était alors en passe de construire sa légende.

— Étant donné ton excitation et la confiance qui émane de ce sourire, je dirais que tu es venu m'annoncer ma chute. Je pense que tu vas m'exposer tout ce que tu as réuni contre moi, que tu vas m'expliquer avec fierté les nombreuses failles que j'ai laissé transparaître dans mon organisation.

Lupus sourit. Il prit son téléphone et passa un appel, devant James hébété. Il ordonna à son interlocuteur téléphonique de lui ramener le dossier JM07.

JM07 ...

— *James Manthis*, année 2007. C'est la question que tu te poses ?

Lupus replonge dans son journal, mais continue de s'exprimer.

— Je t'écoute, James.

— En vérité, tu sais déjà tout ce que je m'appête à te dire.

— C'est fort probable.

La scène était surréaliste. Dix minutes passèrent sans qu'aucun ne s'échange un mot. Manthis réfléchissait. S'il savait, pourquoi ne pas l'avoir neutralisé plus tôt ?

Sans véritablement s'en rendre compte, James s'était constitué un empire dans la pègre. C'était sans doute ça le dossier *JM07*. C'était peut-être tous ses méfaits, toutes ses méthodes illégales passées au crible, qui constituaient en vérité une menace aussi redoutable que celle qu'il détenait sur Lupus.

Il bloquait, fixant la tasse de café vide de Lupus.

Un de ses hommes arriva dans l'établissement. Une fois près de Lupus, ce dernier lui désigna Manthis sans bouger un cil. L'homme déposa le dossier devant lui et s'en alla.

James observa le dossier, craintif. Dans un élan de précipitation, il l'ouvrit. Tous ses méfaits étaient bien-là. Toutes les lois qu'il avait enfreintes étaient détaillées.

— Je vois que tu as fait un travail exhaustif, le loup. Expose-moi auprès de qui tu le souhaites. Tout cela ne m'arrêtera pas.

Lupus réagit en rehaussant le regard. Déjà en ce temps, peu de personnes lui parlaient de la sorte. Il aimait l'arrogance de James et il en sourit.

- Tu es pragmatique, mais tu manques de recul. En conséquence, tu pêches dans la perspicacité.
- Pardon ?
- Crois-tu que j'ai suffisamment de temps pour te consacrer un dossier de la sorte ?

Lupus posa définitivement son journal. Il déballa complètement le dossier *JM07* et montra la couverture à James :

'F.B.I.'

Enquêteur : Evan Smith.

C'était son putain de supérieur. Cet affreux connard l'avait coincé. Il l'avait envoyé dans la gueule du loup pour mieux le finir. James était enragé. Une colère démentielle montait en lui.

- Vois-tu James, la corruption et l'utilitarisme sont beaucoup plus pernecieux dans les milieux dit légaux. L'avantage de l'illégal, c'est que tout est permis. Et quand tout est permis, il faut être infiniment plus vigilant. Je n'apprécie pas particulièrement cet Evan Smith. Il m'est tout-à-fait envisageable de saboter son enquête.
- Comment ferais-tu ça ?

De nouveau, Lupus sourit.

- Une autre personne m'aurait sans doute demandé « pourquoi ». Mais pour information, j'appellerais sans doute le supérieur de Mr Smith afin qu'il gère cette menace, ce qui me semble tout-à-fait dans ses cordes.

James fut sous le choc. Le supérieur de Smith ... ça allait chercher très haut, dans l'entourage proche du président.

- Et pourquoi ferais-tu ça ?
- Car j'ai un marché à te proposer.
- Il va de soi que je détruirais le dossier que j'ai sur toi.

Lupus secoua la tête, déçu par l'attitude de son invité.

- Tout cela est trivial. N'as-tu pas compris que ton dossier n'a aucune valeur, James ? Il est sans valeur car tu n'as personne à qui le remettre. Tu peux le garder en souvenir si tu le souhaites.

— ...

James perdait patience. De mémoire, il ne s'était jamais retrouvé dans une telle position de faiblesse. Et il s'emporta.

- ALORS POURQUOI ? QU'ATTENDS-TU DE MOI ?
- QUE TU QUITTES TON POSTE !

Il n'avait pas entendu parler d'une forme d'impulsivité chez Lupus. Son calme olympien était peut-être l'arbre qui cachait la forêt.

- Tu veux ... que je quitte mon poste ?
- Regarde l'empire que tu as bâti ici. C'est à cette place-là que tu auras un impact sur le monde. C'est là que se tiennent les luttes de pouvoir que tu aimes tant. Je te trouve malin. Je suis peiné de voir un esprit tel que le tien s'assujettir à un abject patriotisme. Je m'occupe de ton dossier, si tu pérennises ta place actuelle, ta vraie place, ce que tu appelles ta couverture. Tu m'aideras à gérer les égos des puissants. Tu connais à présent autant la vermine légale qu'illégale. Ton futur est dans ce monde.

Ainsi fut fait. James devint criminel ou plutôt ... il resta le criminel qu'il était devenu. Il prit un malin plaisir à combattre les institutions gouvernementales qu'il en était venu à haïr.

Pablo connaît l'histoire. Hormis Andrey, chacun avait vécu un schéma de rencontre assez similaire avec Lupus. À chaque fois, il avait encouragé leur marginalité. À chaque fois, il avait œuvré pour qu'ils s'insurgent contre le système pour davantage le contrôler. Et à chaque fois, il avait réussi.

- Je crois qu'Andrey s'est mis en tête de le retrouver. Il a essayé de m'appeler plusieurs fois, il souhaite me voir.
- Même lui risque de se casser les dents. Dans l'éventualité où il réussisse, que crois-tu que Lupus va faire ?

Les deux marquent un silence et s'interrogent du regard.

— Non ?

— Non bien sûr, il ne le tuera pas. Mais il sortira de suite de son champ de confiance.

— Même Andrey ?

— Même Andrey.

Pablo est pensif.

— C'était quoi au juste cette conférence ?

— Il en a parlé. Une réactualisation de ses objectifs de vie. Il est une des rares personnes sur cette Terre qui ne vit que pour ses actes. Pour définir ces actes, il a toujours un travail de préparation immense. Je pense qu'il avait besoin de nous pour que nous confirmions sa direction, direction qu'Andrey ne semble pas avoir approuvée.

James fronce les sourcils et regarde Pablo d'un air légèrement ironique.

— Tu comptes faire la même chose que Silovic ?

— Non, non. J'ai encore moins de légitimité que lui.

— C'est clair.

— Alors, parlons de façon factuelle. Le remplaces-tu ?

— Tu délires, mec ...

— Allez, sincèrement ?

- Ah mais en toute sincérité, mon cher Mendoza. Je gère mon empire et uniquement mon empire. Le business mondial de l'information ne m'intéresse pas.
- Donc personne ne reprendra le flambeau ?
- Ça me semble évident. Qui le veut ? Qui en est capable ?
- Je trouve ça vraiment flippant.
- Je partage cet avis. Ça risque vraiment de péter.
- À tous les niveaux ?
- Chaque niveau va s'effondrer un par un mais au final, j'imagine que ça va être vraiment tendu de toutes parts. En vérité, je pense que ça a déjà commencé.
- Je crois que c'est ce qu'il veut.
- Il me semble aussi.

Pour la première fois en un an, Pablo prend conscience que le monde entier est menacé. Il s'agit peut-être du plus grand bouleversement du siècle. Et ils ne sont qu'une poignée de gens à s'en rendre compte ...

Recherche

La décision d'Andrey est irrévocable. Il doit trouver Jared. Sa mission avec Tyson est terminée. Colère, rage et désinvolture ont laissé place à sensibilité, empathie et attention. Son travail consiste généralement à catalyser la maturité de ces enfants le plus rapidement possible. La mère, elle aussi, a fait le nécessaire pour rendre possible la progression de son fils.

Il regagne son appartement à Brooklyn. Comment va-t-il trouver Jared ? Il est convaincu qu'avant même sa conférence, il savait exactement ce qu'il projetait dans son futur proche. Au vu de la dite-conférence, rien ne pouvait laisser présager de quoi il s'agissait. Mais il ne part pas totalement de rien. Jared est le maître de l'information, mais il est loin d'être le maître de l'ingénierie. Quoi qu'il veuille faire, il aura besoin de l'ingéniosité et des connaissances techniques de certaines personnes, de personnes de confiance. Andrey connaît précisément tout le répertoire qui pourrait lui servir.

Il est quasi sûr de pouvoir le pister grâce à un de ces maillons de confiance, grâce à ses fameuses puissances alliées, ses contacts de catégorie A. Jared a été loin dans son zoo humain. Il a même reproduit une classification Darwinienne de sa propre espèce.

Reste à savoir par qui il va commencer.

De qui a-t-il besoin ? Depuis quelques jours, Andrey songe à Pablo, son expert financier.

Car quelle que soit la teneur de ses projets, il lui faut gérer un minimum sa colossale fortune. Il n'en a pas forcément besoin, mais il doit en gérer les différents flux, peut-être simplement pour mieux disparaître.

C'est par là qu'il va commencer. Il prend son sweet-shirt à capuche et s'engage à nouveau dans les rues de New York. Il est si connu dans cette ville. Il ne s'habituerait jamais à cette popularité. C'est la raison principale pour laquelle il aime se cacher derrière un vêtement suffisamment masquant. Il est mal-à-l'aise lorsque quelqu'un le reconnaît. Il estime simplement bien faire son travail. Il est gêné que tous ces jeunes l'alpaguent. Il apprécie leur respect, il les a tous considérés comme des frères au moment où il s'en occupait. Mais pourquoi ce sentiment de redevabilité perpétuel ? De ce qu'il a pu entendre, Pablo traîne en ce moment dans le Bronx. Il le trouve dans un restaurant colombien en bordure du quartier, étonnamment seul.

Il se demande pourquoi il n'est pas accompagné de deux ou trois jeunes femmes dévergondées et vénales comme à son habitude.

La vérité est qu'il n'apprécie pas beaucoup le colombien. Pour commencer, il n'est pas fan du tempérament sanguin et exagéré des latins. Même si Jared lui répétait sans cesse que Pablo valait infiniment plus que ça, il en doute encore aujourd'hui. Cette passion de l'argent, il la trouve malsaine. Qu'un ancien banquier intègre le crime n'a rien de surprenant. Les requins ont leur place partout. Mais cette obsession du billet ... elle ne peut pas être celle d'une personne résolument bonne.

Si Jared était là, il lui lancerait : « Es-tu capable de définir une personne bonne ? ». Il parlerait de vertu, et de toute cette morale religieuse et repoussante ancrée dans notre culture.

Pablo identifie Andrey, il lui fait un signe de tête qui peut être considéré comme une invitation. Le monténégrin le prend comme tel et vient s'asseoir près de lui.

- Hey.
- Hey.
- Comment vas-tu ?
- Comme tout le monde je présume.
- Un peu éreinté par la conjoncture ?
- C'est bien résumé. Tu continues avec tes jeunes ?
- Ouais. Je pense que de tout temps ils auront besoin de moi, un peu comme les misérables drogués en état semi-végétatif auront toujours besoin de toi et ton commerce.
- Je te remercie de ton éternelle considération. Je n'ai pas oublié à quel point tu aimes rappeler à tes semblables qu'ils sont d'incommensurables merdes.
- Ça me semble important de te rappeler à quel point je ne t'apprécie pas.

- Je te rassure, chico. Cette antipathie est tout à fait réciproque. Es-tu venu à moi pour le plaisir de m’insulter ?
- Non. Pardonne-moi, je suis toujours un peu trop belliqueux envers toi.
- Ne t’inquiète pas, ce n’est pas comme si cela m’importait.

Pablo sourit. Il aime ces confrontations.

- Je souhaite te poser une question. J’aimerais que tu sois honnête. Je te le demande au nom de notre antipathie mutuelle. As-tu la moindre information sur Lupus, ses faits et gestes, ses intentions. N’importe quoi qui pourrait m’aider à le retrouver ?
- Te rappelles-tu qu’il a expressément demandé à être oublié ? Je ne pense pas qu’il apprécie cette petite enquête.

Le regard d’Andrey s’assombrit. Et même Pablo baisse légèrement les yeux face au dur regard de son interlocuteur.

- Je sais pertinemment que je suis une des seules personnes à aller à l’encontre de sa volonté. Mais sache, mon cher Pablo, que les décisions de Jared ne sont pas uniquement dictées par le bon sens.
- Pablo tique lorsqu’il entend « Jared ». Il n’y a qu’Andrey qui le prénomme de la sorte et il trouve ça bizarrement dérangeant.

— Il prépare quelque chose de marquant. Un projet suffisamment dingue pour qu'aucun de ses proches collaborateurs ne puisse avoir le droit de l'approcher, de le conseiller, de l'orienter. Je peux t'assurer qu'un tel isolement ne signifie qu'une chose, que l'idée qui en est à l'origine doit être particulièrement controversée.

— ...

— Qu'en penses-tu ?

— Marrant cette question. Tu es réellement intéressé par ce que j'en pense ?

— En partie, oui.

— Avant tout chose, Lupus ne m'a pas contacté. Ensuite, sache que j'ai foi en cet homme. Tu as peut-être raison dans ce que tu avances. Mais j'ai confiance en lui. Et quoi qu'il décide, je l'accepterai et je m'adapterai.

— Je te reconnais bien dans cette indifférence affirmée. J'imagine que ce tempérament est très utile pour faire fructifier ta fortune sur le dos des faibles.

À son tour, Pablo durcit le regard. Il n'est plus le dealer obsessionnel qu'il était il y a cinq ans. Il est devenu quelqu'un depuis.

— Je n'ai rien d'autre à te dire, le slave. Bonne journée.

Andrey est convaincu que Lupus n'a pas contacté Carioca. Il ne pourrait s'empêcher de parader davantage. C'est la raison pour laquelle il accepte d'être congédié de la sorte.

Malgré tout, il est assez surpris que Jared n'ait pas utilisé le savoir-faire du colombien. Soit son capital actuel est suffisant, soit il s'est préparé à être traqué. Et la seule personne susceptible de le traquer n'est autre que son vieux frère monténégrin. Pour lui, cette hypothèse est donc une très mauvaise nouvelle. Lupus n'est déjà pas facile à trouver de nature, mais si - de surcroît - il est aux aguets pour maintenir son anonymat ... la tâche est plus que titanesque.

Mais il se reprend. C'est plus compliqué mais ce n'est pas perdu. Il sent que son ancien protégé adopte un virage sinueux. Il a cette connexion avec tous les gens dont il s'est occupé, ce sixième sens qu'il sait assez fidèle.

« Jared, où es-tu ? »

Puisqu'il est à proximité de James Manthis, il se décide à le sonder. Comme pour Pablo, il a une légère aversion pour ce personnage. Manthis est même plus dangereux, et aussi plus proche de Jared.

Comment son frère spirituel peut apprécier un tel homme ? James est un psychopathe, avide de pouvoir, imprévisible et puissant. Andrey ne peut pas avoir du respect pour quelqu'un qui a servi dans l'armée. D'une certaine manière, il trouve Jared plus radical qu'il ne l'est

lui-même et pourtant ... plus tolérant. Car il faut de la tolérance pour accepter Manthis tel qu'il est.

James est chez lui, endroit qu'il ne quitte plus depuis quelque temps. Si l'absence de Lupus a pesé sur quelqu'un davantage que sur d'autres, c'est probablement sur lui. Car le médiateur du conflit d'intérêt disparu, la lutte de pouvoir reprend avec violence. Lui est au centre de tout ça. C'est pour ça qu'Andrey a un certain optimisme. Retrouver Jared peut permettre à Manthis de souffler. Il est certain que ce dernier considèrera cette éventualité. Il frappe à sa porte.

— Andrey ?

— C'est bien moi.

— Je savais que tu viendrais, connard de russkov. Entre.

— « Connard de russkov » ?

— Tu as besoin de moi, je t'insulte de la manière qui m'importe. Tu entres ou tu te casses ?

— J'entre, idiot de militaire.

— Ouh mais quelle violence, l'éducateur.

James fait la même taille que Lupus. Il est un peu plus musclé et a les mêmes piercings aux oreilles et au nez que Jared arborait étant plus jeune. Ses cheveux sont rasés et il porte un bouc, teint en blond. Ses yeux bleus surprennent car ils contrastent étrangement avec sa peau brune. Son regard, très froid, rend immédiatement mal-à-

l'aise. Lorsqu'Andrey entre, il se rappelle soudain ce qui le déstabilise tant chez Manthis. L'aberrante ressemblance entre ses traits et ceux de Jared : nez, bouche, forme des yeux ... identiques.

Il loge dans un appartement minuscule, d'une propreté cinglante. Une véritable chambre stérile.

- Quoi de neuf ?
- Hormis le fait que c'est la merde à tous les niveaux ?
- Oui ... hormis ce fait.
- Je suis en chasse.
- Tu chasses le canidé ?
- Je chasse le canidé. Je chasse le seul qui peut rééquilibrer les forces. À moins que tu ne sois intéressé par ce rôle ?
- Ah putain, l'autre connard de colombien m'a demandé la même chose. Il est hors de question que je remplace notre louveteau. Lui assainit le pouvoir de chacun, moi je le conquiers.

Le sourire de Manthis se dessine jusqu'aux oreilles et montre à son interlocuteur une dentition parfaite. Andrey est surpris que Pablo ait interrogé James au sujet de Jared.

- Assainissait ... Tu sais où il est ?

— Non et toi ?

— Pas du tout.

James regarde Andrey, un brin embarrassé.

— Je vais pourtant dans ton sens, l'éducateur. Je crois qu'il nous prépare une vraie grosse révolution.

— J'ai vu Pablo. Il compte rester statique face à la situation. Il mise tout sur son adaptation.

— Je l'ai vu aussi. Ouais, Pablo veut rester à sa place. Je le conçois.

— Mouais.

— C'est son choix. Tu dois le respecter.

— À ton avis, quel est le projet de Jared ?

— Jared est mort il y a des années, mec. Mais Lupus, lui, a un projet foutrement balèze si tu veux mon avis.

— L'immensité du projet, personne n'en doute, la teneur en revanche.

— « insuffler le changement vers une nouvelle civilisation. »

— Tu crois que c'est une bonne chose ?

— Bien sûr, tout comme toi. C'est sur la méthode que vous divergez et tu le sais. Lupus a la sienne,

tu as la tienne et moi je me contrefous de vos débats sur les moyens. Seule la fin m'intéresse.

- Je te reconnais bien là. Tu es digne de ton ancienne armée ... stupide.
- Ha ha, j'imagine que je ne suis pas la première personne que tu insultes. Tu me sembles un peu stressé, l'éducateur. Comme je te l'ai dit, je t'aurais volontiers aidé mais je n'ai aucune information à te fournir. Et j'ai suffisamment de merdes à gérer en ce moment donc tu devras continuer à te débrouiller seul.
- Soit. Merci quand même.
- La douceur après l'agression, tu t'adresses à moi comme une femme battue, sale enfoiré.

Andrey esquisse un rire. C'est un trou du cul et un psychopathe, mais il est drôle.

À sa sortie de l'appartement, il est cependant découragé. Il est à présent clair que Jared s'est préparé à être traqué. Comment peut-il faire évoluer sa recherche? Où doit-il chercher sa négligence ?

Il lui faut continuer à explorer son relationnel. Il aura forcément besoin de quelqu'un. Il ne peut pas prétendre à de grands changements sans aide extérieure, en particulier sur les continents où sa mainmise est plus faible.

Peut-être même est-ce la raison de la venue de Salomon et Nao à sa foutue conférence.

Ce sont ces personnes qu'Andrey doit aller voir, ce qui l'empêcherait de soulagement. Car contrairement à Pablo et James, il a une haute estime de Salomon et Nao. Travailler avec eux sera sans doute plus facile. Mais avant de requérir leur aide, il doit approfondir toutes les autres pistes.

Abou Sagandé

Est-il la solution qu'il recherche depuis tant d'années ? On lui en a fait un portrait assez atypique. Ce serait une personne extrêmement puissante, à l'intelligence remarquable. Pourquoi quelqu'un de ce genre voudrait le rencontrer ? Lui, Abou Sagandé. Lui qui toute sa vie a été copieusement ignoré par ses semblables. Lui, que l'on regarde de tellement haut que l'on en aurait le vertige.

Abou en vient à ressentir du stress. Il y a bien longtemps qu'il n'a plus connu tel état. Une résignation et une fatalité ont lobotomisé ses sensations au quotidien. Ressentir ce stress le surprend et curieusement, cela lui plaît. C'est finalement la preuve qu'il est encore en vie.

Un homme arrive vers lui. Est-ce ... ? Il en doute. Il est bien trop jeune. Il doit avoir une trentaine d'années. On lui a dépeint un homme si notable qu'il doit être plus âgé.

— M. Sagandé ?

— Seriez-vous ... ?

— Non. Vous ne pourriez faire ça ici même. Est-ce que vous êtes toujours intéressé à l'idée de le rencontrer ?

— Je ... Je suppose que oui.

— Je vous invite donc à prendre place dans mon véhicule.

Abou monte timidement dans la voiture de son interlocuteur, qui se met au volant et sifflote joyeusement. Lui est toujours stressé. Il s'agit d'une voiture allemande, noire et classieuse. L'homme démarre et empreinte la voie principale. Les voilà en route pour la fameuse rencontre.

La pluie s'abat sur eux et le bruit de son impact sur la carrosserie prend le pas sur tout autre son. Impossible pour Abou d'avoir davantage de renseignements, voire de conseils pour la suite des évènements.

Le conducteur semble totalement détendu. D'instinct, il ne le pense pas essentiel, ce doit être un intermédiaire lambda, motivé par un petit pécule financier. Qui ne l'est pas après tout ?

La voiture s'arrête devant un building quelconque. Le conducteur ouvre la porte et s'engage dans le bâtiment. Il le suit hâtivement, l'angoisse parcourant toujours ses membres, son cœur battant toujours aussi vite. Ils s'engouffrent dans l'ascenseur.

12^{ème} étage. L'homme déverrouille la porte de l'appartement en face. Abou voit une personne installée dans un fauteuil. Il le voit de dos. L'homme regarde les flammes d'un feu de cheminée. Il sait aussitôt qu'il s'agit de lui. Même si ce dernier est aussi jeune que son chauffeur, il est impressionné par la façon dont celui-ci occupe l'espace. Il est de ceux qui attirent le regard.

- M. Sagandé ?
- Oui, c'est bien moi.
- C'est un honneur de vous rencontrer.
- Un honneur ... Monsieur, j'ai peur que vous vous mépreniez sur moi.
- Quant à moi, je crains que vous sous-estimiez grandement votre valeur. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?
- Depuis que vous avez exprimé la volonté de me rencontrer, j'ai pu me renseigner. Mais je ne comprends toujours pas votre intérêt envers moi, envers mon travail. Je suis loin d'être le meilleur dans mon domaine.
- C'est juste.

Abou est sidéré. Que lui veut cet homme ?

- Vos compétences sont respectables mais pas brillantes. Toute ma vie, j'ai eu pour habitude de m'entourer d'excellence. Tous mes collaborateurs étaient les plus doués en leur secteur, leur connaissance était la plus aiguisée qui soit. Vous avez quelque chose de plus, monsieur Sagandé. Vous avez une histoire.

Abou sent une goutte de transpiration s'échapper de son aisselle. Se pourrait-il que cet homme ait connaissance de son projet personnel ? Pourrait-il

représenter un gouvernement ou une organisation internationale ?

- Mon intérêt concerne autant votre technique que les raisons qui vous ont poussé à devenir le modeste expert que vous êtes. J'imagine vos questionnements. Je vais donc y répondre honnêtement. Non, je ne souhaite pas contrecarrer vos plans. Je souhaite m'y intégrer.

Abou, qui regardait jusque-là son interlocuteur avec de grands yeux ronds, expire bruyamment. Il s'assied dans le siège adjacent à l'homme et regarde le feu se propager. Il reste ébahi devant cet oxygène qui se consume et s'exprime à nouveau.

- J'ai à présent la certitude que vous pouvez m'aider. Cependant, je ne comprends toujours pas pourquoi vous le feriez.
- Tout d'abord, j'ai eu une sincère sensibilité pour votre combat. L'honneur de vous rencontrer provient de ce combat que vous menez. Il aurait découragé la plupart d'entre nous. Et comme je le trouve louable, je veux vous aider, être à votre service pour que vous parveniez à vos fins.
- J'imagine que vous attendez de moi un retour. J'ai malheureusement peu à vous offrir. Mais ça, si vous connaissez mon histoire, vous le savez ...
- Ce combat est l'unique raison de notre rencontre. Votre cause est rare. Elle l'est d'autant plus en cet endroit, en ce lieu où cette « vocation » est tout

sauf une priorité. Je ne vous demanderai qu'une chose. Si je vous fournis mon aide, je dois avoir l'assurance que vous vouerez à votre mission une totale dévotion. Par ailleurs, je vous assure que ma propre dévotion sera à la hauteur de la vôtre. Si vous devez jusqu'à risquer votre vie, je n'hésiterai pas à mettre en péril la mienne. Souvenez-vous-en.

— Je ne sais que dire.

— Commencez par libérer votre imagination. Il va être temps de concrétiser votre combat en action. Tentez d'outrepasser les limites que vous vous êtes fixées, par manque de moyens et de pouvoir.

Pour la première fois depuis le début de cette conversation, Abou prend conscience du caractère dangereux de son interlocuteur. La personne en face de lui dépasse tout le réseau financier et relationnel qu'il aurait pu imaginer, il en est sûr à présent : il s'agit d'un tueur.

— Avec moi, monsieur Sagandé ... Vous pouvez envisager n'importe quoi, *dit-il en souriant*.

Identification

Andrey a exploré énormément de pistes. Il a couvert tout le répertoire de Jared. Il a interrogé chaque « puissance alliée ». Il a même poussé le détail jusqu'à se renseigner auprès de tous les « outils estimés ».

Il les a suivis, étudiés, décortiqués. Il voulait avoir la garantie de ne pas être dupé. Car le tabou autour de l'existence de Lupus est digne de celui sur sa disparition. Il y a toujours eu une mystification autour de lui. Cette disparition programmée n'a fait qu'empirer cette glorification et cette peur abusive.

Même parmi ses proches, Andrey a parfois l'impression d'être le seul à le considérer comme un simple être humain.

Aucun n'a d'information sur le nouveau Lupus. AUCUN ! Il ne semble s'être en rien servi de son empire. Il trouve ça insensé, car cet empire est incroyable et parce que ne pas en jouir revient à reconnaître son obsolescence. Il trouve ça louche.

Mais il est surtout vexé. Vexé que Jared l'ait aussi facilement viré de sa vie.

Son enquête se termine par deux puissances alliées qu'il affectionne. Deux personnes au courage extraordinaire. Deux personnes qui ne méritent pas d'être pistées à leur insu mais plutôt un face-à-face cordial, franc et respectueux. La première des deux qu'il souhaite

contacter réside malheureusement à plusieurs milliers de kilomètres. Et l'unique biais de communication qu'il peut utiliser est celui qu'il aime le moins : le téléphone.

— Nao ?

— Qui est à l'appareil ?

— Andrey Silovic.

— Andrey ...

— Comment vas-tu ?

— Je vais bien. J'ai bien cru que tu ne viendrais jamais à moi.

— Que veux-tu dire ?

— Malgré ta discrétion, tu n'as pas pu passer outre mes espions. Tu mènes ta petite enquête depuis des jours. Tu as sondé tout son entourage. Je me demandais si tu m'avais oublié ou snobé.

— J'ai simplement gardé le meilleur pour la fin, Nao.

— Suis-je le dernier ?

— L'avant-dernier. Salomon clôt ma liste.

Un léger silence s'installe dans la conversation. Nao finit par le briser.

— Pourquoi. Pourquoi tout ça ?

- La peur. J'ai tenté de reprendre le cours de ma vie. J'ai essayé de ne me consacrer qu'à mes missions de sauvetage.
- Mais ?
- Mais je connais trop Jared. Plus je ressasse cette conférence, plus j'angoisse à l'idée qu'il concrétise le cheminement réflexif qu'il a amorcé avec nous.
- C'était il y a un an, Andrey. De l'eau a coulé sous les ponts.
- Tout dépend. En un an, l'idée a pu s'affaiblir et être noyée par le temps qui passe. Mais un an peut aussi représenter un travail acharné sur un projet d'ampleur massive, garant de silence et de discrétion.
- Certes.
- Que s'est-il passé au cours de cette année, Nao ?
- Depuis sa disparition, l'activité a clairement évolué. Et finalement, même si panser les plaies de relations fragilisées est fatigant, les reconstruire comme doit le faire Manthis est pire encore.

Nao : le pari fou de Lupus. Son élève. Andrey continue son enquête.

- Tu as peur ?

— Je devrais ?

Dans la voix de Nao, on décèle autant de sarcasme que d'appréhension.

— Nao, tu te rappelles de ses paroles ? « Sachez que je m'assurerai personnellement que nul ne reprenne la position que j'abandonne. »

— Je l'ai écouté attentivement. J'ai bien compris qu'il ne souhaitait pas être remplacé.

— Ne pas souhaiter être remplacé est une chose. « L'assurer » signifie pour moi des actions préventives drastiques. Tu es ce qui se rapproche le plus d'un « Lupus asiatique » ...

— Va au fond de ta pensée.

Nao n'aime pas l'abstrait. La seule méthode de communication qu'il comprend et qu'il accepte, c'est le factuel. Andrey capta ce tempérament lorsque Jared le présenta. Il s'en souvient très distinctement au moment où il prononce ces mots définitifs et lourds de sens.

— Je pense qu'il va chercher à t'éliminer.

— Tu le crois capable d'une telle chose ?

— Je le pense capable d'absolument tout. Depuis quelques années déjà, je ne suis plus en mesure de prédire ses actes. Mais si je suis la logique qu'il nous a exposée, tu es en danger, Nao.

— C'est bien possible.

- Tu n’as pas l’air d’être effrayé. Dois-je te rappeler de qui on parle ?
- Ce n’est pas ça, Andrey. Je te remercie de ta prévenance. Mais sache qu’à Hong Kong, en Chine et plus généralement en Asie Orientale, Lupus a peu de moyens. Il est connu des institutions, il fût utilisé maintes fois. Mais j’ai très largement les moyens de le contrer. J’ai la souveraineté financière pour garder le contrôle de mon business.
- Quelle va être ton attitude si l’on te propose un contrat comme tu pourrais l’imaginer ?
- Une demande d’information musclée tu veux dire ?
- Par exemple.
- Je ne sais pas. J’adapterais sans doute mon offre au demandeur. Tu dois bien comprendre que je ne cherche pas à le remplacer. Ce n’est ni mon combat, ni mon intention. Mais je devrais forcément combler le vide qu’il a laissé si je veux mener à bien certains de mes objectifs. J’agis à ma façon. Tu connais nos divergences de fonctionnement.

Si Andrey a un profond respect pour Nao, c’est que sa cause est juste. Elle n’est pas très originale mais elle est le fil rouge de toutes ses actions. Son activité est plus que louable. L’influence asiatique de Jared n’est peut-être pas aussi développée qu’il le pensait. Même si plusieurs fois

il y a travaillé, même si avec les plus influents il a pactisé, il lui a toujours manqué les codes ... orientaux.

Son art demande une rhétorique absolument parfaite, une communication sans faille, une clarté de langage et une parfaite maîtrise des codes sociaux. La maîtrise de tous ces aspects constitue un prérequis indispensable aux missions de Jared. L'homme oriental est bien différent de l'homme occidental. Il n'est ni plus vicieux, ni plus vertueux. Mais ses principes et ses qualités sont différents. Sa spiritualité est différente. Chacun a une volonté puissante, une cupidité sans limites, un pouvoir machiavélique.

L'homme oriental est sans doute plus résistant. Son éducation a souvent été plus dure, plus autoritaire. Il est capable d'aller plus loin dans la souffrance. L'influence bouddhiste marque là sa conscience de soi. Il a été éduqué dans l'idée qu'il fait partie d'un tout et qu'il est maître de ses sensations, de ses sentiments.

L'homme occidental, quant à lui, s'est depuis longtemps dédouané de toute attache religieuse et spirituelle. Sa force est là : l'absence de morale, l'absence de principes forgés dans des croyances anciennes et obsolètes, le libère de bon nombre de dilemmes de conscience.

Jared est un occidental. Il a probablement atteint un stade supérieur à celui de la majorité de ses semblables. Mais son savoir-faire est occidental et sa science de l'humain est une science de l'humain occidental.

Nao vient de préciser quelque chose de très important aux yeux d'Andrey.

« Tu connais nos divergences de fonctionnement. »

Il a réussi à lui insuffler le doute. Si Jared souhaite maintenir la disparition de Lupus, c'est qu'il veut œuvrer contre l'équilibre de l'humanité. Est-ce que Nao et son empire constituent réellement une menace pour lui ? Est-ce vraiment son plan de surveiller les contrats laissés à l'abandon ?

Aujourd'hui, il est incapable de répondre à ces questions. Et de toutes les façons, tant qu'il n'en sait pas plus sur le projet, il demeurera dans l'expectative.

— Andrey ?

— Oui ?

— Je ne t'entendais plus.

— Je te prie de m'excuser, j'étais perdu dans mes songes.

— Je vais devoir raccrocher.

— Nao, une dernière question, pour la forme. Je connais déjà la réponse mais ...

— Non. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Ni moi, ni aucun de mes contacts.

— Très bien. Je m'en doutais, en réalité.

- Je ne suis pas sûr que tu doives continuer cette quête. J'ai la désagréable certitude que tu t'épuiseras avant lui.
- C'est bien possible. Mais cette quête, comme tu dis, est mon fardeau. J'ai sauvé cet homme une fois. Tu sais ce que ça implique dans ta culture.
- Que tu en es responsable ?
- Tout juste.
- Lupus est seul responsable de ses actes. Je sais que ton influence a réglé bon nombre de situations. Je sais que tu as sauvé énormément d'âmes perdues. Mais tu n'arriveras pas à tes fins avec lui.
- Je sais.
- Quoi ?
- Je le sais pertinemment. Je le sais depuis toujours. Mais rien, ni personne, ne m'empêchera d'essayer.
- ...
- Au revoir Nao.
- À bientôt.

Andrey ressent une forme de résignation. Il s'écrase dans son canapé et ferme les yeux. Nao a sûrement raison. Il s'épuiserait avant Jared. Ce qu'il fait est

nécessaire. Pourquoi les autres sont-ils aussi passifs ? Ont-ils oublié ce dont Lupus est capable ? Ont-ils si peur de l'affronter ? Pire encore, cautionnent-ils son plan inconnu ? Il ne peut pas avoir lobotomisé tout le monde. Peut-être que le problème vient de lui ...

Il se sent devenir fou, se dit que Jared n'est peut-être pas le seul à décompenser. En s'interrogeant sans relâche, il commence doucement à somnoler et tombe finalement dans un sommeil profond.

Les lueurs du jour commencent seulement à traverser les stores quand la sonnerie de son téléphone le ramène douloureusement à l'éveil.

- Oui ?
- Regarde les informations chinoises.
- Nao, je suis crevé et ...
- Andrey ! Il est revenu.

Aucun son ne parvient à sortir de sa gorge. Il saisit sa télécommande et allume la télévision. Il cherche frénétiquement le canal dont parle Nao et finit par le trouver. Une journaliste est à l'antenne. Et dans ce décor, Andrey reconnaît parfaitement la créativité de son ancien protégé. Sur le moment, il éprouve un horrible soulagement. Car aussi immonde soit l'information, elle signe indubitablement le retour de Jared sur Terre.

[Flash d'informations spécial]

Nous découvrons à l'instant qu'un magasin a été brutalement attaqué à Hong Kong la nuit dernière. Les premiers passants de la journée ont assisté à un spectacle macabre. En effet, la vitrine du magasin proposait une collection inattendue de vêtements. Les mannequins portaient manteaux, pantalons, chapeaux, gants ... tous étaient vêtus d'habits en peau humaine. On déplore la disparition de tous les membres de la firme. Des analyses sont en cours pour vérifier qu'il s'agit bien de ces cinquante personnes qu'on a dépecées et transformées en articles de mode.

Cette société était connue de tous pour avoir financé des élevages de tigres dans le Sud de la Chine. Ces élevages étaient attaqués par les différents comités de protection animale pour les conditions déplorables dans lesquelles les animaux étaient entassés et tués pour leur fourrure et leurs organes. Les enquêteurs exploitent donc cette piste. Madame le commissaire, chargée de l'enquête est intervenue il y a quelques minutes.

« Rappelons que la cause animale engendre l'activité criminelle considérée comme la deuxième menace terroriste mondiale. Les assassins à l'origine de ce massacre seront retrouvés et jugés pour leurs crimes. Les gens doivent comprendre qu'il ne faut pas tout confondre et que les sévices faits aux humains et aux animaux ne sont pas considérés de la même façon aux yeux de la Loi. Visiblement, le marché noir a relevé certaines transactions en masse ces dernières heures. Il semblerait que le ou les auteurs de ces crimes aient vendu les organes des personnes qui ont servi à faire ces ... vêtements. Nous essayons actuellement de confirmer

les prélèvements ADN que nous avons prélevés sur les lieux du crime. Toute la police de notre ville est prête à éclaircir ces funestes évènements.»

Le message est soigné et Andrey n'a aucun doute.

Jared était à Hong Kong. Il a imaginé tout cela, l'a orchestré et y a participé. Il a lancé sa guerre, son combat. Et le chapitre qu'il vient d'ouvrir est donc le spécisme. Il n'est pas si surpris. C'est en adéquation avec ses opinions. Il a le mérite de conserver sa cohérence.

Son but est donc de montrer à l'humanité l'horreur qu'elle engendre. Le monténégrin trouve cet acte curieux. Il était censé œuvrer sans se préoccuper des impacts de ces actes sur l'espèce humaine. Il n'était pas initialement prévu que Lupus procède à une rééducation des masses.

Il a un élan de désespoir succinct car il se demande comment il va pouvoir prédire la suite des évènements, tant la cruauté humaine est ... omniprésente.

Mais le retour de Lupus l'a gonflé à bloc. Il est sûr et certain que tout cela est l'œuvre de Jared, il y verrait presque sa signature dans ces horribles images diffusées sans relâche par les médias et leur politique perpétuelle de la peur. Même si tout ceci reste fastidieux, il se sent à présent capable de le retrouver. Il en vient même à penser au moment où cela va se produire. Que va-t-il lui dire ?

Le raisonner ? Il n'est pas dupe. Il ne se rangera pas derrière la raison d'un vieux slave blasé.

Le tuer ? En-est-il capable ? Est-ce indispensable ?

Un problème essentiel perdure. Jusqu'où va-t-il aller ? Il sait pertinemment que ce qu'il a vu hier aux informations n'est qu'une amorce. Jared est ambitieux. Son action sera forcément d'ampleur massive.

Quelle que soit la nature de ses songes, ils débouchent sur un même constat. Il ne pourra pas y arriver seul. Prédire le grand Lupus ne sera pas une sinécure. Cependant, il sait que lorsque ce dernier maîtrise un mode opératoire, il n'hésite pas à le reproduire. Étant donné que tout cela a commencé à Hong Kong, c'est le lieu où Andrey doit se rendre, le lieu où il doit enquêter.

Et il n'y a qu'une personne capable de l'aider sur place. Reste maintenant à la convaincre.

— Nao ?

— Ça ne change rien à mon état d'esprit sur ...

— Non écoute-moi.

— ...

— Que penses-tu de Hong Kong ?

— Comment ?

— Que penses-tu de cette ville ?

— Bah c'est une grande ville, au passif compliqué.

— Tu aimes cette ville. Y fait-il bon vivre ?

— Mais qu'est-ce que tu me fais ? À quoi riment ces questions ?

- S'il te plaît, Nao.
- C'est loin d'être une ville désagréable. L'activité économique y est florissante. La population est volontaire, assez cultivée ... Où veux-tu en venir ?
- S'agit-il d'un lieu représentatif d'une forme de ... déchéance humaine ?
- Pas vraiment non. La Chine regorge de ces lieux et à mon sens Hong Kong n'en fait pas partie.
- Bien. Est-ce que tu sais si Jared connaît d'autres personnes que toi, y vivant ?
- Il en connaît peut-être mais elles lui sont très indifférentes je pense.
- Es-tu d'accord avec moi pour établir que ce que nous avons vu hier aux informations est son œuvre ?
- Je pense que ça ne fait pas l'ombre d'un doute.
- Donc si l'on résume. Il disparaît pendant un an. Il réapparaît en perpétrant un crime, en ce lieu. Il ne revendique absolument rien et ne te contacte pas alors que son action braque les projecteurs sur ton territoire.
- Je ne vois pas où tu veux en venir.
- As-tu pu travailler correctement depuis hier ?

- ...
- Nao ?
- Tous mes contacts ont reporté leurs transactions. L'activité est un peu ... gelée.
- Tu vois où je veux en venir ?
- Tu penses qu'il essaie de me court-circuiter ?
- « Sachez que je m'assurerai personnellement que nul ne reprenne la position que j'abandonne. »
- Nous en avons déjà parlé. Ce n'est pas mon intention.
- As-tu, au cours de ces derniers mois, accepté un contrat qui lui aurait été destiné durant sa période d'activité ?
- ...
- L'as-tu fait ?
- ...
- Tu l'as fait.
- Putain, fait chier !!
- Tu vas avoir besoin de moi auprès de toi.
- Bordel Andrey, nous ne sommes pas de taille.
- Tu préfères affronter ça seul ?

— ...

— Dois-je prendre ça pour un « oui » ?

— Écoute-moi bien. Tu seras seul. Je t'hébergerai, je te nourrirai, je te fournirai tous les contacts nécessaires. Mais ne compte pas sur moi pour le bras de fer. Merde, Andrey ! Jamais je n'aurais pensé devenir son ennemi.

— Tu peux m'accueillir à l'aéroport demain, en soirée ?

— Ouais, je t'enverrai quelqu'un.

— Parfait.

Nao et Andrey raccrochent tous deux avec appréhension. Ils poursuivent un génie et un fantôme. En une fraction de seconde, leur futur vient de s'assombrir.

Le sacrifice

Abou a œuvré sans relâche. Les moyens que lui a conférés son bienfaiteur sont colossaux. Et c'est grâce à tout ce matériel qu'il a pu si vite avancer. Il a entièrement terminé ce qu'il avait toujours souhaité créer. Depuis ses dix ans, au moment où la mort a emporté la majorité de sa famille, il a rêvé de ce moment. Il a imaginé sa vengeance sous de nombreux attraits. Et le visage final qu'elle compte revêtir est d'une puissance colossale.

- Comment vous sentez-vous, M. Sagandé ?
- Impatient. Je me sens ... impatient.
- Sentiment que je partage. Quelle orientation souhaitez-vous donner à ce projet ?
- Une orientation internationale bien évidemment.
- Je pense que le plus difficile est accompli.
- Pour moi, sans doute. Grâce à votre assistance.
- Dois-je comprendre que vous me faites confiance pour mener la suite de ce projet, Abou ?
- En vérité, je crains ne pas avoir les compétences pour assurer la suite des évènements.
- Il est vrai que mon travail commence véritablement à présent.

- Monsieur, puis-je encore vous aider d'une quelconque façon ?
- Vous devez me promettre un absolu silence sur tout ce qui s'est passé ces dernières semaines. Vous devez me garantir que vous ne parlerez à personne de notre projet. Il vous faudra être convaincant. Vous subirez peut-être des interrogatoires musclés. Certains seront prêts à tout pour connaître la vérité.
- Je n'en doute pas. Mais quoiqu'il advienne, je veux être oublié. À vrai dire, je ne souhaite pas que mon nom soit associé à ce projet. Enfin, il peut l'être ... mais tout cela m'est égal.
- Aucun problème. Cependant, votre implication pourrait être découverte, monsieur Sagandé. Je songe notamment à un de mes plus anciens collaborateurs.
- Ne devrions-nous pas le tuer ?

Abou voit son interlocuteur esquisser un sourire poli. Il y voit comme un jugement presque péjoratif.

- Ma proposition est-elle stupide ?
- Pas du tout. Je ne ris pas de son ineptie mais de sa bravoure. Je ne suis moi-même pas sûr d'avoir les capacités de perpétrer un tel assassinat.
- Et si je le faisais ? À l'heure actuelle, personne ne s'attend à me voir lui faire ça. L'effet de surprise est une force fantastique.

L'homme qui parle à Abou devient soudain beaucoup plus sérieux. Lorsqu'il passe en phase réflexive, son visage se durcit. Il commence à le connaître à présent. Il le voit considérer cette option de façon consciencieuse. Et au bout d'un long silence pesant, il s'exprime à nouveau.

- Ça pourrait le faire.
- Vous pouvez voir ça comme la contrepartie de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'à maintenant.
- Je vous l'ai déjà dit, M. Sagandé. Ce sentiment de redevabilité est hors de propos. Je suis d'accord pour vous affecter à cette périlleuse mission. Néanmoins, nous devons attendre encore quelques jours. Il nous faut une marge de sécurité au cas où vous échoueriez.
- Pourquoi ?
- Si vous échouez, il vous retrouvera, vous identifiera et vous fera parler.
- Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?
- Parce que je l'ai formé.
- Parlez-moi de lui.
- Nous nous sommes rencontré pour la première fois il y a quinze ans. En ce temps, j'étudiais la psychologie.

- La psychologie ?
- C'était un prérequis obligatoire à mon autoformation. Il me fallait maîtriser les différentes structures de la psyché humaine. J'avais besoin de côtoyer des cas cliniques un peu particuliers. Il me fallait aller dans un lieu où la médication est rare, voire inexistante. Je suis alors parti vivre à Addis-Abeba durant un an.

Abou grimace. Cette contrée lui rappelle de mauvais souvenirs. Mais c'est effectivement un endroit où les thérapeutes ne sont pas brillants et où les molécules médicamenteuses sont à la fois rares et mal usitées.

- L'unité psychiatrique d'un hôpital m'a alors été accessible. J'y ai vu de nombreux cas mais l'un d'entre eux m'a particulièrement interpellé : c'était un homme très grand, très fort, enfermé dans un mutisme total depuis dix ans. Je consultai son dossier pour découvrir l'origine de son mal et je ne vis que la raison de son entrée, une double tentative de suicide.
- S'agit-il de ma cible ?
- En effet.
- Continuez.
- Une personne du corps médical de l'époque m'apprit alors que cet homme avait un doctorat de sciences humaines, qu'il était de loin le plus érudit de tous les patients de cet hôpital et au-delà.

Aucun autre membre du staff ne fut capable de m'en dire davantage. Je décidai de le rencontrer. Pendant près d'une semaine, je demeurai assis près de lui, dans un mutisme similaire. Et tandis que la ville dormait, j'entendais le géant pleurer de manière imperceptible, blâmer Dieu dans un murmure. Je profitai de cet accès inespéré à son inconscient pour lui demander la raison de ses tentatives de suicide. J'avais tout imaginé, de l'abus infantile au décès d'un parent. Je n'aurais jamais pu trouver son mal-être.

- Quel était-il ?
- Dix ans avant notre rencontre, il avait terminé ses études au sein d'une prestigieuse université américaine. Il avait alors décidé de revenir en son pays d'origine et ainsi faire profiter son peuple de sa réussite en enseignant. Les nombreuses portes professionnelles qui s'étaient alors ouvertes à lui ne l'intéressaient pas. Seule la perspective de faire de la jeunesse de son pays une jeunesse éveillée l'animait à ce moment précis. Peu après avoir commencé ce travail d'enseignant, alors qu'il rentrait chez lui, un adolescent tenta de lui faire les poches. Il se retourna alors et lui asséna une gifle.
- Et ?
- Comme je vous en ai parlé brièvement, l'homme dont on parle est quelqu'un à la stature hors-

norme ... L'adolescent mourut sur le coup, les vertèbres cervicales brisées.

- Grand dieu ...
- Durant dix ans, il lutta contre ses démons, contre cette fatalité qui lui avait fourni une telle force.
- Que s'est-il passé ensuite ?
- J'attendis son réveil. Je lui expliquai que je savais. Je lui relatai ce qu'il m'avait conté. Il devint d'abord agressif. J'attendis quelques jours. Je le sortis de son mutisme. Je fis en sorte qu'il accepte ce qui lui était arrivé. Je le sortis de cet hôpital où deux trois charlatans l'avaient fait diagnostiquer « état limite » en l'abandonnant dans une chambre cloisonnée et vétuste. Il purgea une peine de cinq ans de prison après s'être rendu à la police. À sa sortie, il reprit des études de relations internationales. Il devint un des plus notables diplomates que l'Afrique connût. Il combattit les dictatures abjectes des nombreux pays limitrophes aux ressources incommensurables. Il devint un « Nelson Mandela » de l'ombre.
- Et aujourd'hui ?
- Aujourd'hui, il pense qu'il doit me sauver, il pense qu'à l'instar de ce que j'ai fait pour lui, il doit m'aider à vaincre mes propres démons, mais je ne le souhaite pas.
- Et c'est tant mieux.

- Je vous laisse préparer au mieux cette mission M. Sagandé. Il ne vous sera pas facile d'approcher quelqu'un de son intellect. Il vous sera encore plus fastidieux de l'atteindre physiquement.
- Je ferai au mieux. Que dois-je savoir d'autre ? Son nom, peut-être.
- Salomon. Salomon Iako.

L'escalade

Andrey est dans l'avion. Il a un rictus amusé lorsqu'il voit son voisin de droite regarder avec passion une comédie romantique. Il retrouve quelque chose qu'il avait perdu depuis longtemps : l'espoir.

Tandis qu'il ouvre son ordinateur portable, afin de scruter le rapport de police que Nao lui a transmis, il voit une dizaine d'appels en absence de ce dernier. Il le rappelle.

- Tu m'as appelé ?
- Je n'ai pas arrêté.
- Tu m'as l'air jovial.
- Tu as réussi à me paniquer hier, à me rendre presque paranoïaque.
- Tu es où là ?
- Dans l'avion qui me conduit chez toi, pourquoi ?
- Quoi ... Mais tu viens quand même ?
- Mais bordel, de quoi tu parles ?
- Tu n'as donc pas regardé les informations du jour.

Andrey commence à être énervé. Il sent qu'une fois de plus, la situation lui échappe.

- Deux nouveaux crimes anti-spécistes. Une vingtaine de toreros morts dans une arène à Séville. Ils étaient entièrement nus, trois paires de banderilles plantées dans le dos, une épée leur traversant la tête, l'estocade traditionnelle.
- ...
- Dans le même temps, on a retrouvé dans un laboratoire d'expérimentation animale une cinquantaine d'individus, dans les cages initialement prévues pour les primates. Les analyses préliminaires ont déjà montré des traces de nombreuses molécules au sein des cadavres. La plupart de ces molécules sont en cours d'études avant commercialisation, en phase I. Les corps étaient sous-alimentés et visiblement dans un état de tension extrême.
- Dans le même temps ?
- Les deux évènements ont visiblement eu lieu cette semaine. L'information, quant à elle, a été rendue publique au cours des trois dernières heures.
- Il a donc accéléré le processus.

Andrey a en lui une immense colère. Jared ne suit pas une chronologie classique. Il était censé savourer plus amplement chacun de ses méfaits. Le court laps de temps entre ces crimes ne peut signifier qu'une longue préméditation. Il a décidément beaucoup plus d'avance que prévu. Cette avance commence réellement à faire

peur au monténégrin. Tant qu'il ne cerne pas la finalité de son plan, il s'attend au pire.

— Tu atterris dans combien de temps ?

— J'ai une escale à Berlin dans quatre heures. Je vais rebrousser chemin. Je n'ai plus le temps d'étudier son mode opératoire.

— Soit. Appelle-moi au besoin.

Nao raccroche. Étrangement, il ne ressent pas que de la peur face à la mutation de Lupus. Il ressent une forme d'excitation.

Certains mots de son mentor résonnent en lui avec un son de vérité :

« Vous êtes épuisés par l'humain. Vous êtes épuisés de devoir sans cesse composer avec cet individualisme indécent et ce système bancal qui ne fait qu'accroître ces comportements qui vous répugnent. »

Depuis sa jeune enfance, Nao rêve d'un équilibre sociétal utopique. Il cherche vainement à élever les basses couches sociales en détruisant les plus hautes. La machine capitaliste est bien évidemment beaucoup plus forte que lui. À chaque bras coupé, deux repoussent.

Il songe à toute cette quête qui l'a usé au plus profond de son être. Il songe à ces âmes qu'il a cru avoir sauvées, ces âmes qu'il a vu retomber dans leurs travers trop peu de temps après avoir connu une position plus confortable. Trop éduquées par la propagande, elles se remettent elles-mêmes la tête sous l'eau.

Il regarde à nouveau ces informations qui passent en boucle sur sa télévision. Il entend résonner le rire de Lupus, ce rire qui n'a rien de maléfique, ce rire franc qui semble signifier :

« L'heure approche, mes amis. L'heure du *Grand Soir*. »

Et tandis qu'il vogue dans ses songes, un petit bruit sourd le ramène à la réalité. Son cœur accélère si soudainement que ça lui tiraille la poitrine. En une seconde à peine, il a braqué son arme derrière lui.

— Si tu veux m'avoir, il va falloir être beaucoup plus rapide.

Très vite, Nao abaisse son arme. Il vient de préférer une menace à la pluie qui commence doucement à cogner sa fenêtre ... Malgré tout, la peur domine l'excitation.

Andrey est toujours hors de lui. Il monte dans l'avion qui va le ramener à New York. Il creuse les nombreuses possibilités qui restent à Jared. Pêche intensive, élevages, cirques ... Quelle sera sa prochaine surprise ? La seule chose dont il soit sûr, c'est qu'elle sera forcément plus meurtrière.

Dans l'avion qui le ramène dans son fief New Yorkais, il apprend qu'un safari a été organisé au Kenya. Il apprend qu'un nombre affolant de braconniers reconnus ont été traqués et abattus au sniper dans un enclos fermé de plusieurs hectares.

Lupus n'a pas pu commettre tous ces actes simultanément. A-t-il engagé du personnel ? A-t-il créé une sorte de secte où de futiles adeptes font le sale boulot ? Non, cela ne lui ressemble pas. Le plus probable est qu'il ait lui-même réalisé tout cela bien auparavant. Il a ensuite décidé que telle ou telle œuvre devrait être publique. Andrey est à nouveau sur le point de craquer. Et si Jared le manipulait ? Et si Jared l'orientait volontairement dans cette direction avec un but complètement différent ?

Tous ces récents évènements ne lui ont pas permis d'interroger son dernier maillon relationnel. Il tente à nouveau d'appeler Salomon pour lui demander des informations sur ce fait qui s'est déroulé sur « son » territoire.

Encore une fois, il ne répond pas.

Les passagers voisins ne semblent pas avoir réalisé la gravité de ce qu'il se passe. Cette vague de crime leur importe peu. Tous ont vu ou entendu l'information. Et tous ont fini par ressortir leur smartphone ou leur tablette pour jouer à une application quelconque.

Andrey regarde son hublot avec tristesse. Jared a entamé une gradation qu'il ne saurait empêcher.

La découverte

Il n'a jamais eu autant de travail. La disparition de son ami a causé tant de chaos, elle a révélé tant de failles.

Lupus absent, chaque acteur de la pègre souhaite défier l'autorité. Cette fameuse lutte qui fascinait James. Toutes ces âmes obsédées par l'extension de leur contrôle. Aujourd'hui il se rend davantage compte qu'il n'était pas vraiment celui qui tenait la pègre. Certes il était respecté de tous. Certes il était craint. Encore aujourd'hui, il est capable de dompter chacune d'elles. Mais actuellement, ces âmes se réunissent en îlots et réclament leur dû. La disparition de Lupus leur a ôté la peur.

Depuis trois mois, James s'évertue à disloquer ces îlots. Les malfrats ont un comportement très infantile, un comportement de jeunes adolescents.

Seuls, ils ne sont rien. Ils s'écrasent devant l'autorité. Ensemble, ils sont animés d'un pouvoir. Ils oublient leur peur car ils veulent briller. Ils veulent prouver leur valeur à leur groupe. La vérité c'est que le groupe prend la responsabilité de leurs actes. Ils ne sont plus seuls face à leurs exactions. Ils sont partie intégrante d'un ensemble.

Aujourd'hui James doit éteindre un îlot de cybercriminels.

La cybercriminalité est le nouveau cancer de la société, depuis que l'homme a décidé d'automatiser et de

dématérialiser les processus. Auparavant, les informations étaient sécurisées d'une façon fondamentalement différente car elles possédaient une existence physique. Il s'agissait d'un livre, d'une boîte contenant un objet quelconque. Vint l'informatique, l'« information - automatique ». L'information était alors stockée dans une nouvelle entité appelée ordinateur. Jusqu'ici, les procédés criminels restaient les mêmes. Qu'il s'agisse de voler une pièce inestimable, de voler des documents confidentiels, ou de détruire des documents compromettants. Quel qu'en soit l'objectif, le criminel devait se déplacer. Il devait se rendre dans le lieu où était conservé l'objet de convoitise. L'objet était souvent extrêmement bien gardé. Physiquement gardé. Par la puissance de feu, par la ruse, par d'ingénieux pièges.

Il y eut évolution lorsqu'internet fut créé. Il y eut révolution quand il fut démocratiquement diffusé. Ce fut là une des erreurs évidentes du gouvernement américain. Mais ce ne fut pas la première. Car c'est une chose que de créer un réseau abstrait que l'on ne maîtrise pas bien. Mais c'en est une autre de mettre à disposition de ce réseau les objets de valeur dont on parle. Les objets de convoitise étaient maintenant accessibles de n'importe quel endroit du globe. L'ultime disponibilité.

Dès lors, la nouvelle génération de criminels qui peinait à exister dans un milieu où il est difficile de déloger les gens d'expérience, se trouvèrent l'arme de leur putsch. Dès son avènement, cette arme séduisit James. Et il en fit également la sienne.

Aujourd'hui, plusieurs corpuscules dont les méfaits sont avérés se sont réunis en réseau – quelle ironie.

Leur union est problématique car leur éthique est absente. Ces derniers se contentent de voler. Ils sont de ceux qu'on appelait auparavant les « black hats ».

Le vol n'est malheureusement pas une activité simple. Tout commence toujours de la même façon. Ils ont une cible. Cette cible est souvent une personne ou une société fortunée. Autrefois, plusieurs possibilités se seraient présentées.

Première possibilité : le corpuscule concerné aurait pu directement demander l'autorisation à Lupus, qui aurait étudié la viabilité de l'action. Un refus les aurait alors orientés sur une autre cible.

Deuxième possibilité : le corpuscule concerné aurait accompli son méfait. Si la cible ne menaçait pas la diplomatie mondiale du moment, aucun problème. En revanche si la cible était un maillon fragile de l'équilibre géopolitique ou un proche de Lupus, ce dernier aurait écrasé le corpuscule en question.

Autrement dit, tout écart était assujéti au bon vouloir de Lupus. Aujourd'hui, il a disparu. Les sécurités ont été renforcées chez les cibles, qui savent qu'elles ne peuvent plus compter sur leur protecteur. Les corpuscules voient leur force de frappe s'affaiblir tandis qu'ils sont épars. Ensemble, ils constituent une menace. Car ensemble, ils retrouvent la pénétrance de système qu'ils avaient avant. Mais aujourd'hui, personne ne va les contrer si leur méfait menace l'harmonie mondiale.

James doit les dissoudre.

Il a décidé que la meilleure manière de les interpellier, était de leur prouver sa propre légitimité sur le sujet. Aussi, il pirata leur réseau de communication et observa leurs échanges. Il réussit aisément à les localiser.

Il est actuellement devant un pavillon très banal dans la banlieue de Chicago. James n'a pas tellement envie de perdre de temps. Il ne souhaite pas particulièrement recadrer ce réseau. Il ne pense pas l'utiliser à d'autres fins.

Il veut simplement tout détruire.

James franchit la porte du pavillon, laissée curieusement ouverte. Il passe le seuil et voit une dizaine de développeurs au regard ahuri. Ils le fixent.

— Messieurs. James Manthis. Enchanté.

Ils le connaissent, mais leur inertie demeure. Manthis décide d'associer leur silence à la surprise. Il sort deux Berettas et arrose la pièce. Il vide entièrement ses deux chargeurs et écoute le silence post-massacre lorsqu'il entend une voix timide émaner de derrière un bureau.

— M. Manthis, j'ai connaissance d'une information vitale.

James s'avance vers le bureau en terminant de recharger une de ses armes, il pointe le revolver de sa main droite sur le front de ce qui s'avère être le seul survivant.

- Tu m'en vois ravi. Je doute qu'une information que tu pourrais détenir m'ait échappé. Cependant, je t'écoute.
- M. Manthis, une cyber-attaque a été perpétrée il y a trois jours. Une attaque de déni de service a touché la plupart des grosses industries allemandes, banques et constructeurs automobiles sont hors-service depuis avant-hier. Les services secrets allemands ont intercepté plusieurs messages turcs, un ancien groupe nationaliste : « les loups gris ».
- Pourquoi n'ai-je pas eu vent de tout ça ?
- Allemands et turcs sont très silencieux à ce sujet mais la tension monte entre les deux gouvernements. Nous sommes au courant de tout ça car nous surveillons toute la cybercriminalité. Nous avons déposé des « sniffeurs de réseau » un peu partout. Nous sommes capables d'identifier une grande partie des paquets internet mondiaux. Mes collègues et moi avons développé des algorithmes qui isolent certains échanges inhabituels entre des acteurs majeurs.
- Et en quoi tout cela peut m'intéresser ?
- L'organisateur du « DDOS » perpétré contre les institutions allemandes n'a rien de turc. Son nom est Philip Schneider, il vient de Stuttgart.
- Quel rapport avec la Turquie ?

- Aucun. C'est justement là le côté capital de l'information. Il n'y a absolument rien qui le lie à la Turquie d'une quelconque façon.
- Mais encore ?
- La dernière apparition publique de Schneider remonte à quelques mois. Il y avait exposé les failles du budget gouvernemental allemand et s'était rétracté après une entrevue auprès de quelqu'un que vous connaissiez très bien. Une personne aujourd'hui disparue.

Le sang de Manthis se glace. Ce qu'essaie de lui signifier le morpion face à lui est effectivement une information gigantesque, une information comme il n'en attendait pas. Il y a de grandes chances que Lupus soit derrière tout ça. À première pensée, il n'en voit ni la genèse, ni la raison. Mais il a l'intime conviction qu'il s'agit d'un point important de son retour.

Il détourne les talons. Son interlocuteur se lève et s'affale dans un fauteuil, et c'est au moment où il s'accorde un souffle de soulagement que James lui colle une balle en pleine tempe. Il considère que c'est une belle mort.

Il doit réfléchir à tout ça. Il doit savoir s'il peut être un dommage collatéral de ce que prépare son vieux pote. Le cas échéant, il devra l'affronter.

L'évènement déclencheur

Bulletin d'information spéciale :

Le criminel anti-spéciste a encore sévi. Après la Chine et l'Europe, c'est au tour du Mexique d'être touché par ce groupe terroriste toujours non-identifié par les autorités mondiales.

Dans les environs de Tijuana, dans une zone quasi désertique, des touristes américains ont fait ce matin cette découverte macabre. Une surface d'environ 1km² avait été aménagée et clôturée. À l'intérieur, il y avait une centaine de cages. Dans ces cages, des enfants de couleur et de corpulence variées. Un écriteau devant chaque cage témoignait de leur lieu d'origine. Ces enfants étaient malnutris et très déshydratés. Leurs parents furent tous retrouvés autour de la zone, enterrés. À un endroit de la clôture ouvert, une pancarte en bois légèrement surélevée mentionnait « Zoo humain de Tijuana ».

La communauté internationale tente de faire front pour enrayer cette machinerie infernale. Et à l'heure où le monde tremble face à l'activité incessante de ces terroristes, bon nombre d'intellectuels décryptent le but de ces crimes. Si tous condamnent les actes, certains retracent l'absence de considération des hommes pour les espèces dites inférieures. Ils mettent en lumière la manière dont la société a généré la colère des individus coupables de ces meurtres :

« Encore une fois, il ne s'agit pas de justifier de tels actes. Mais force est de constater que notre espèce a asservi d'autres êtres vivants dits sensibles depuis trop longtemps. Être intransigeant face à ces malversations est un pas majeur pour apaiser la colère des responsables. »

— Jared ... Que fais-tu ? Quel est ton but ? Vais-je pouvoir te sauver de toi-même ?

Andrey ne se surprend même plus à parler tout seul. Son teint légèrement halé est devenu une mine blanchâtre et livide. Il a perdu plusieurs kilos et ressent des petites douleurs à différents endroits du corps. Comme tous l'avaient prévu, cette traque l'épuise et le détruit.

Il sait que Jared peut très facilement retourner la situation. C'est la raison pour laquelle il prend d'abusives précautions. Il est très vigilant à la distance qu'il met entre son enquête et lui. Il surveille toutes les personnes qu'il a pu interroger. Il efface ses traces lorsqu'il va consulter tel site internet ou telles archives physiques dans les divers lieux qu'il occupe pour sa recherche.

S'il se sent traqué, Jared deviendra inexorablement le chasseur. C'est ce qu'Andrey cherche à éviter à tout prix.

Et grâce à cette minutie, il a une piste intéressante. Depuis le début, il a toujours connu Jared végétarien. Une unique fois, il en a demandé à son ami la raison. Il se rappelle parfaitement de sa réponse.

« J'ai fait ce choix tellement jeune que je peux difficilement t'en résumer le cheminement de pensée. En

résumant grossièrement, si la vue d'un cadavre ne me dérange en rien, le dévorer me gêne bien davantage. »

C'est une des hypothèses plausibles sur le moment qui a initié le combat que mène actuellement Lupus.

Andrey a quelque chose et il le sait. Il s'agit de la piste qu'il souhaite creuser à présent. Il a l'intime intuition que la prochaine frappe sera aux États-Unis. Et c'est en pleine prospection sur les élevages intensifs que quelqu'un tambourine à sa porte. Il vit dans une telle solitude ces dernières semaines qu'il ne peut réprimer une expression de totale surprise. Il ouvre et voit James Manthis pénétrer en trombe son appartement. Il jette son trois-quarts en cuir sur le sofa de son hôte et allume prestement une cigarette.

- Entre James, je t'en prie.
- Nouvelle donnée dans l'équation.
- Quelle équation ?
- Celle du canidé.
- Il ne me semblait pas que retrouver Jared t'importait plus que ça ?
- Je ne l'ai pas cherché. Il est venu tout seul à moi.
- J'imagine que si tu es ici, ce n'est pas pour me dire que tu l'as vu manger une glace à la fête foraine.

- Humour slave ? Je ne sais pas si c'est ce que tu étais en train d'exprimer mais c'est effectivement super grave. Le coup du zoo, de la corrida et du magasin de fringues ...
- Tu t'intéresses aux infos, malgré tout ?
- Andrey ... c'est du flan.

Andrey s'arrête immédiatement de sourire.

- Que veux-tu dire ?
- Mon pote, je crois que c'est une magnifique diversion dans laquelle on a tous bien plongé. Les desseins de Lupus sont bien pires que tout ce que j'aurais pu imaginer. Tu as entendu parler de l'imbroglio germano-turc ?
- Pas du tout. De quoi s'agit-il ?
- Le gouvernement allemand accuse une partie du gouvernement turc d'avoir hacké plusieurs de leurs industries bancaires et automobiles.
- Quoi ?
- Je te parle de quelque chose de totalement sous-marin. Aucun média n'a encore relaté tout ça.
- Quel rapport avec Jared ?
- Philip Schneider. Un informaticien allemand. Il est à l'origine de la cyber-attaque. Il a fait en sorte d'incriminer « les loups gris », une sorte d'union

de vieux fachos nationalistes turcs. Philip Schneider est un des derniers patients en date de Lupus.

- Mais qu'est-ce que cela veut dire ?
- J'y ai réfléchi toute la nuit. Réfléchis bien, Andrey. Quels sont les partenaires économiques majeurs de la Turquie ?
- Viens-en au fait, s'il-te-plaît.
- La Chine et la Russie commercent activement avec la Turquie, qui a elle-même une relation étroite avec certains pays du Moyen-Orient. L'amitié franco-allemande n'est plus ce qu'elle était mais elle est encore bien solide. Les États-Unis, passionnés par leur guerre anti-Islam initieraient vite une alliance bien pensée avec leurs partenaires Européens. Ce cher président Russe, qui a encore la haine contre toute l'Europe à cause de l'Ukraine, verrait d'un très bon œil une alliance avec la Turquie et consorts. Tu vois ce que je suis en train de constituer ?

Andrey pose sa tasse de café en tremblotant. Ses jambes se dérobent presque. Il commence à fermer les yeux et souhaite se châtier d'avoir été si naïf. Toutes ces œuvres exposées sciemment au grand jour ne pouvaient pas être l'élément principal du projet de Jared. Il fallait évidemment chercher plus loin.

- Tu vois ou pas ?

- Une bipolarisation. Deux clans de puissance comparable prêts à s'affronter. Qui t'a révélé tout ça ?
- Le clan de hackers qui sévit depuis quelques semaines. Ils ont pour habitude de surveiller la cyber-activité mondiale et sont tombés sur cette information un peu par hasard.

La paranoïa d'Andrey est satisfaite. Il ne s'agit pas d'un piège. Il s'agit d'un monstrueux imprévu que Jared n'a pas anticipé.

- Je me suis rendu compte cette nuit que d'une certaine façon, l'histoire commune qui lie l'Allemagne et la Turquie représente un pilier diplomatique aussi fragile que crucial. Je crois que ce connard de loupiot nous a fait croire à un joli pétage de câble écologique pour nous la mettre profond avec le déclenchement d'une troisième guerre mondiale !
- Ok, calme-toi. On sait que l'origine de son acte est factice. Il nous suffit de contacter les allemands et de leur expliquer la supercherie.
- Qu'est-ce que tu crois ? J'ai réuni les preuves et j'ai contacté le gouvernement allemand dans la foulée.
- Bon ...

— Reste que Lupus nous prépare un truc sale, bien différent de ses petits divertissements anti-spécistes.

Andrey sourit. Manthis a raison. Tous ces crimes n'étaient qu'une banale diversion pour ce projet qui lui tenait tant à cœur dans sa jeunesse :

« La troisième guerre mondiale »

— Pourquoi tu souris, sombre connard ? C'est notre monde qui risque d'imploser, ici !

— Il est foutu, James.

— Quoi ?!

— Il n'avait absolument pas prévu qu'on démantèle ce cyber-attentat. En réalité, il a tout fait pour qu'on ne puisse même pas le supposer. Il a passé un temps considérable à nous diriger sur une fausse piste. Cette information ne devait pas filtrer. Maintenant qu'on connaît son but, nous n'avons plus qu'à le révéler – publiquement.

James le regarde, hébété.

— Putain mais c'est brillant.

Les deux hommes sont alors pris d'un inattendu fou-rire. Ils savent que d'une certaine façon, ils ont les clés de la victoire. Ils savent qu'ils ont été plus malins que Jared « Lupus » Tsana.

Nao et Pablo sont contactés dans la foulée tandis que Salomon est toujours introuvable. Ils se réunissent tous dès le lendemain dans la salle de conférence où Lupus les avaient précédemment convoqués. Cette fois-ci, Andrey préside.

- Messieurs, la dernière fois que nous étions tous réunis, c'était par le biais d'un ami qui nous est cher. C'est à cause de lui que je vous rassemble à nouveau. Je vous ai tous brièvement expliqué ce que James a découvert sur le projet secret de Jared.

Tous semblent plus détendus à l'idée d'avoir cerné les desseins de Lupus. Tous semblent soulagés à l'idée de pouvoir sauver leur monde que celui-ci s'apprêtait à détruire. Et tous sont penauds, car ils s'en veulent d'avoir minimisé son plan diabolique.

- Après la découverte de James, lui et moi avons contacté tous les gouvernements susceptibles d'être corrompus. Nous avons accru la vigilance de tous les responsables étatiques face à la menace que constitue Jared. Afin de définitivement le court-circuiter, il nous faut préparer une allocution publique. Je vous propose de m'exprimer au nom du groupe. Cette allocution bloquera complètement tous ces plans. Cependant, il risque d'être encore plus incontrôlable qu'il ne l'est à l'heure actuelle. Il va donc falloir que l'on multiplie les efforts pour le retrouver. Nous ne pouvons plus rester passifs face à ses exactions. Tout comme vous, je suis

peiné à l'idée de devoir affronter ce qui est, pour nous tous, un ami. Mais je suppose que vous avez tous conscience que le bouleversement mondial que celui-ci préparait n'était pas acceptable. Ce monde ne mérite pas d'être détruit. Il n'est pas en droit de décider de son sort.

L'assemblée est calme. Tous s'accordent avec les dires d'Andrey. Ils ont trop à perdre. Son désir destructeur démasqué, Lupus doit être neutralisé.

— Est-ce que quelqu'un sait où est Salomon ?

Nao pose innocemment cette question et personne n'est en mesure de lui fournir une réponse.

— La disparition de Salomon ne peut avoir que deux significations. Soit il a rallié Jared et constitue donc une autre menace.

— Soit il a constitué une menace pour Lupus, qui l'a éliminé.

— Je penche pour la deuxième solution. Il est vraisemblable que s'il était de mèche avec Jared, il aurait tenté de nous infiltrer pour voir si nous représentions une menace pour eux.

La tristesse se ressent dans les yeux de tous. James Manthis fronce les sourcils. Il regarde tous ceux qui l'entourent, il voit leur tristesse quant au sort inconnu de Salomon. Quelque chose l'embête. Il ne comprend pas en quoi Salomon aurait pu être une gêne ou une aide. Andrey, lui, reste lucide, concentré sur son objectif.

— Ne perdons pas de temps et préparons l’allocution. La perte probable d’un être cher est triste mais le sort de l’humanité me semble prioritaire.

Lià

— Je t'ai enfin retrouvé.

Ma voix semble lui faire le même effet qu'auparavant. Lorsqu'il se retourne, que je vois cette nature vierge qui l'enrobe, je le trouve si beau.

Grand est mon homme. En dépit de ce qu'il pense, il est plutôt athlétique et séduisant. Bien sûr, ses yeux vous transpercent, vous pénètrent. Ses cheveux or bouclent légèrement. Mon homme a du style. Ses tatouages latins paraissent récents alors qu'ils ont orné son corps durant la moitié de sa vie.

Lorsque l'on décrit mon homme, on oublie perpétuellement sa cicatrice, une fine ligne verticale qui surplombe son arcade gauche. Elle ne le défigure pas. Elle n'est pas aussi imposante que celle qui orne son torse. Mais elle lui ajoute un charme fou. Elle me rend folle, folle de lui.

— T'ai-je manqué ?

Pas de réponse.

Seule la forêt noire allemande me répond en agitant les feuilles des arbres qui la composent. En ce lieu empreint de romantisme, je ne peux m'empêcher de lui caresser timidement la barbe.

— Tu me fascines depuis tant d'années. Tu avais raison sur toute la ligne. Tu es responsable de

mon malheur infantile. Tu as détruit mon enfance lorsque ton travail t'a conduit à éliminer mon père, ma mère et ma sœur. Tu commençais à peine ton ascension. Je fus une des premières victimes du fameux « (n - 1) attaches émotionnelles ». Ma vengeance ? Je mis une vie à la préparer. Plus je t'étudiais, plus je t'admirais. Un ridicule syndrome de Stockholm ...

Il me fixe toujours, il reste impassible. Je n'aurai donc pas réussi. Je n'aurai pas réussi à exploiter cette sensibilité que j'ai perçue.

— Mon nom est Lià, le savais-tu ?

Sa manière d'agiter la tête m'indique que non.

— Lorsque tu m'as congédiée de ton cabinet, j'ai senti que j'avais brisé quelque chose, que j'avais accéléré ton processus de mutation. Ce processus, tu l'avais amorcé depuis des années déjà, je le sais. J'espère ne pas m'inventer d'impact, mais je pense avoir été un catalyseur ... N'est-ce pas ?

Il acquiesce.

— Tu m'en vois curieusement heureuse. Mon désir n'était pas de te détruire. Mon désir était d'avoir un rôle. Je voulais signifier quelque chose pour toi. Je n'aurais jamais pu avoir autant d'influence sur ta vie que tu en as eue dans la mienne. Cette dernière est triste, n'est-ce pas Jared ? Mon seul but est d'exister au sein des pensées de quelqu'un. Est-ce de l'amour ? Est-ce du narcissisme ?

Est-ce qu'il les décèle ? Décèle-t-il ces larmes que je peine à retenir ? J'expose ma fragilité à cet ennemi qui m'a tant fait souffrir. Cet ennemi dont je suis éperdument amoureuse.

Longtemps, j'ai cru que tu t'interdirais une autre forme de relation pour ta propre sécurité. Pourtant, j'ai cru que je pourrais parvenir à être pour toi ce que tu es devenu pour moi. À présent, qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu n'as plus d'empire à protéger, n'est-ce pas ?

J'aimerais m'exorbiter moi-même les yeux afin de ne pas avoir ces larmes qui brillent sur mes joues. J'aimerais que tu n'aies jamais vu ça. Je vaudrais plus que ça. Je suis digne de toi Jared. Je suis digne d'être ta moitié, de vivre à tes côtés. Je le mérite.

Essaie d'imaginer, essaie de concevoir ce qu'aurait pu être notre vie.

Lorsque tu as assombri mon avenir de jeune fille, tu m'as donné un sens et une place sur cette Terre. Ce sens, je ne peux le posséder sans toi. Je ne peux vivre qu'à travers ta considération ... ou ton amour.

Ton silence est insupportable ! Pourquoi ne suis-je pas parvenue à gagner ton cœur !! Pourquoi te refuses-tu à moi !!!

JE TE HAIS ! Je ne suis rien pour toi. Rien d'autre qu'une fragilité, une faille dans ce système.

— Tu sais que je suis chacun de tes mouvements n'est-ce pas ?

Tu acquiesces à nouveau.

Regarde, je m'approche de toi. Tu ne me fais pas peur.

Je vais te dire la raison de mon intervention, la raison qui m'a poussé à sortir de mon anonymat de chasseuse.

— Voilà, mon amour. Tu sais tout.

Je plonge mes yeux dans ton magnifique regard et en vérité, je n'ai toujours pas peur. Quand la lame de ta dague pénètre mon torse, que je sens chaque tissu épithélial et musculaire se déchirer, je n'ai toujours pas peur. Je n'ai pas mal d'ailleurs. La douleur est risible, comparée à celle que tu as pu m'infliger tout au long de cette vie.

Je sais ce que tu es en train de faire. Tu cèdes sous la colère. Tu as toujours eu davantage confiance en elle. Tu n'as jamais eu la même considération pour ta sensibilité.

Est-ce parce que la vie me quitte que je vois une larme troubler ton œil ? Est-ce l'hallucination d'une femme amoureuse en plein trépas ?

Non, je ne crois pas.

Sèche tes larmes mon amour. J'ai toujours su que tout ceci finirait ainsi. Ne te blâme pas. Tu es déjà suffisamment dur avec toi-même.

Tu viens de m'offrir le plus beau des cadeaux.

Je ne t'en veux pas, Jared. Je ne t'en veux plus. J'ai succombé à la faiblesse de mon genre. J'ai été obsédée par la mauvaise personne. La vie me quitte, mon amour. Cette Terre ne m'a pas rendu l'existence facile et tu le sais. C'est un soulagement qui m'anime, un soulagement qui va me permettre de trouver la paix.

Je t'aimerai toujours.

Laisse-toi aller, Lià.

La douleur n'est plus qu'un souvenir à présent. Rend ce magnifique corps à la nature qui t'a créée. Tu as vécu ton moment de vie, avec davantage d'intensité que la majorité des êtres humains que j'ai pu croiser. Tu as rentabilisé ton existence, un peu trop d'ailleurs. Car ce que tu as fait est dramatique. Tu as osé interférer dans mon projet. Tu as réussi à mettre en péril mon œuvre, là où tous les autres ont échoué.

Je n'ai aucune idée de la façon dont je vais pouvoir réparer ton acte. Jamais je n'avais pensé à devoir faire quelque chose de la sorte. J'ai été incroyablement naïf, je te le concède ... Je vais oublier ce que tu viens de me dire. Ce secret disparaîtra en même temps que toi. Personne ne saura.

Ton amour me touche. Ton histoire me touche. Tu es l'infime partie de l'humanité que je cherche à sauver.

Lià ... tel était ton nom.

Lià, sache que jamais je ne t'oublierai.

Fragment (3) Ce que je créé

« Hommes, femmes et enfants, je m'appelle Andrey Silovic. Je vous demande à tous d'être bien attentifs. Je vous prie de m'excuser pour l'interruption du média par lequel nous communiquons. Certains d'entre vous me voient à la télévision, d'autres m'entendent à la radio. Ne changez pas de chaîne car je suis actuellement diffusé partout. Cette allocution m'a été permise par vos gouvernements, mais aussi par toutes les structures qui vous fournissent habituellement de l'information ou du divertissement.

Inutile de vous dire que cette permission exceptionnelle qui m'a été accordée n'est pas sans rapport avec la gravité de mon intervention. Je vous prie de ne pas éteindre le média qui vous permet de m'écouter. Ce que j'ai à vous dire est crucial. Autant pour vous-même que pour le reste de l'humanité, dans sa globalité. Je requiers donc votre écoute et votre attention.

Depuis quelques semaines, vous avez sans doute été témoins de crimes pour le moins étranges. Je veux vous parler du magasin de Hong Kong, où l'on a retrouvé des vêtements en peau humaine. Je veux vous parler de ce laboratoire pharmaceutique où l'on a injecté des molécules en essai sur des hommes, de ces toreros espagnols qui ont été assassinés, de ce safari de braconniers au Kenya ou encore du zoo de Tijuana.

Sachez qu'une unique personne est à l'origine de tous ces crimes. Je connais intimement cette personne et je

suis ici pour vous en parler, pour vous conter son histoire.

Comme vous pouvez l'imaginer, cet homme est dangereux. Mais le danger qu'il représente va bien au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Et il me semble que la meilleure manière de vous prémunir contre ce danger est de savoir à qui vous avez affaire.

Cet homme s'appelle Jared Tsana. Il a trente-sept ans, est américain d'origine italienne. Si vous me suivez à travers un média vidéo, vous pouvez actuellement voir sa photo. Il fait un mètre quatre-vingt-cinq et à peu près quatre-vingt kilos. Il est blond, possède habituellement des cheveux assez longs et une barbe, mais ses choix capillaires ont pu changer. Il a des piercings aux oreilles et au nez. Il a des tatouages sur les bras, le dos et le torse. Ses yeux dorés le rendent assez atypique et j'imagine que vous vous remémorerez un regard de la sorte.

Jared est connu de tous les puissants de ce monde. Dans ces cercles de puissants, il est appelé *Lupus*. Pourquoi est-il connu de tous les puissants ? Car il travaille pour eux.

Je pense que vous n'êtes pas naïf. Vous savez que la société telle qu'elle transparaît n'est pas vraiment la société telle qu'elle est. Ce que je m'apprête à vous dire va probablement en surprendre certains mais beaucoup ne seront pas si étonnés.

Jared a exercé durant une grande partie de sa vie un métier insolite. Il était *tortureur*. J'imagine vos mines ébahies. Peu, dans ce monde exercent un tel métier, je

vous l'accorde. À vrai dire, cette profession, telle que je vous l'expose, ne constitue qu'une partie de son activité professionnelle. En réalité, il était surtout un *trafiquant d'information*.

Tous les types d'institutions, états, entreprises, banques, et associations en tout genre, ont des secrets. Ces secrets sont leur véritable richesse. Ce sont ces secrets qui sont à l'origine de leur prépotence. Il me semble que vous savez cela. Vous avez, pour la plus grande majorité, accepté très vite cet état de fait, de façon consciente ou inconsciente. Vous avez décidé que ces secrets étaient nécessaires à la cohésion de cette société. Est-ce vrai ? Je n'ai pas la réponse à cette question et je ne souhaite pas en débattre. La totale transparence est une utopie à laquelle il est difficile d'aboutir. Jared s'est posé cette question. Longtemps il n'a pas su y répondre car il est difficile de prédire les comportements humains face à tel ou tel contexte. Néanmoins, il s'est rapidement retrouvé devant une évidence. La manière dont les institutions géraient ces secrets n'était pas la bonne. Personne en ce monde ne se préoccupait de l'impact des secrets d'une institution, ni sur une autre institution, ni sur le monde. Pour Jared, il manquait une entité qui centraliserait ces informations cachées afin d'en gérer les connexions. J'ai conscience que ce que je vous dis est abstrait. Aussi, je vais vous fournir un exemple.

Imaginez que le géant pétrolier X possède un accord secret avec le gouvernement Y pour forer un terrain pétrolier sur le territoire du gouvernement Y. Imaginez à présent que ce gouvernement doit une somme d'argent à la banque Z.

Le forage du géant pétrolier X entraîne une destruction des ressources du pays du gouvernement Y et provoque le cancer sur des centaines de locaux. Cela étant, l'argent fourni par le géant pétrolier X au gouvernement Y permet à ce dernier de rembourser sa dette à la banque Z et de restaurer son système de santé, sauvant ainsi des milliers de vies.

Avant Lupus, cette position aurait perduré sans le moindre problème, chacun des partis impliqués ayant ce qu'il souhaite.

Avec Lupus, la banque Z se serait sans doute vue disloquée afin que la dette du gouvernement Y disparaisse et que le partenariat avec le géant pétrolier X soit caduc. Dès lors, le gouvernement Y aurait conservé ses ressources et son capital pour restaurer son système de santé. Le géant pétrolier aurait dû prospecter sur d'autres territoires, plus enclins à être exploités.

J'espère que le rôle de Lupus est un peu plus clair à vos yeux. J'espère surtout que vous avez saisi l'importance colossale qu'il a pu avoir dans la géopolitique mondiale.

Et si vous vous dites qu'il a échoué, le monde étant encore sujet à de nombreuses injustices, sachez que sans lui, ce serait bien pire.

C'est en torturant des gens que Jared a commencé à engranger une grande quantité d'informations compromettantes.

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'aimerais que vous saisissiez l'héroïsme de cet homme. Car son but n'a jamais été de se délecter de la souffrance d'autrui. Son but était de s'accaparer tous les vils instincts de son espèce. Pour lui, l'homme avait créé Dieu pour se déresponsabiliser de ses actes, de son vice. Jared a voulu voler ce vice à tous les individus de la planète.

Sa façon de procéder était très claire. Durant son enfance, il a très vite saisi que l'humain agissait par mimétisme. Il a compris que les comportements étaient tous induits de la sorte. La société dictait ces comportements aux puissants, qui eux-mêmes les dictaient à la population. Les révolutions n'étaient qu'un leurre, un moment transitoire durant lequel le pouvoir des puissants devait prendre une autre forme. La volonté de Jared peut se résumer en une action : éduquer la société. C'est ce qu'il a fait depuis qu'il est en âge d'agir, et c'est sans doute ce qu'il continue à faire en ce moment-même. Éduquer la société en la modelant, orienter les actions des organisations, et ainsi changer le comportement des puissants qui contrôlent ces organisations, pour finalement induire cette même orientation sur le comportement des populations. Ce fut sa volonté dès le départ.

Pour procéder à une telle éducation, il devait d'abord se rendre *nécessaire*, puis *légitime*.

Il commença par construire sa nécessité. À cette époque, il avait déjà en tête sa fonction professionnelle : l'acquisition d'informations par la torture.

Jared était un enfant précoce. Son projet était mentalement construit depuis ses seize ans, âge où il décida d'orienter ses études vers la psychologie et la médecine. Une sorte de double cursus très ciblé où il étudia de fond en comble les faiblesses et les failles de l'esprit et du corps humain. Ces années de formation lui conférèrent les compétences indispensables à sa future profession.

À vingt-trois ans, il était déjà prêt à se mettre en action. Inutile de vous dire que les compétences qu'il avait acquises, ne lui permirent pas tout de suite de s'intégrer dans les sphères gouvernementales. Il commença donc sa carrière dans les milieux illégaux. Sa capacité à obtenir des informations fut très vite reconnue de tous, et par des passerelles que l'on appelle plus communément « corruption » et « argent », il finit également par contrôler les institutions légales.

Il avait obtenu sa *nécessité* auprès du monde entier, ou de ce qu'il appelle la « matrice mondiale », comprenez ceux que je désigne vulgairement par « puissants ».

Il était unique et incroyablement talentueux. Tous demandaient ses services.

Vint très vite le moment où la tâche que demandait un tiers allait à l'encontre d'un autre tiers. Il dût faire des choix, que tous scrutèrent avec attention.

C'est ce virage qui fut le plus brillant de sa carrière. Car absolument tous les choix que Lupus effectua furent salués par la matrice mondiale. Et c'est en gérant tous ces

conflits d'intérêt que Jared construisit sa *légitimité*. De tortionnaire, il évolua naturellement en conseiller.

Bientôt, toutes les plus grandes décisions impactant l'humanité passaient par lui. Pendant des années, la torture politique n'a presque été que de son fait. Sa menace perpétuelle sur tout le monde a assagi l'humanité. Tous savaient à quoi ils s'exposaient en cas d'orientation non souhaitée par Lupus, donc tous le consultaient au préalable, tel un oracle des temps modernes.

Ce statut d'oracle, il l'acquit il y a dix ans à peu près.

- Pablo, tu crois qu'il nous écoute en ce moment ?
- Le slave étant en train de raconter sa vie au monde entier, j'imagine que s'il nous regarde, son seul désir est d'éteindre sa télévision, de trouver le point de diffusion et de nous trucider.
- J'ai peur que tout cela ne le mette dans une rage phénoménale.
- C'est le but recherché par Andrey. Il veut baisser sa vigilance tout en le court-circuitant.

Nao reste songeur.

- Exposer son œuvre va augmenter la peur qu'il peut engendrer auprès de tous ...
- C'est certainement ce qui se serait passé si Andrey avait pris un par un les membres de cette planète pour leur faire ce topo. Mais le fait de considérer l'humanité dans sa globalité va conduire cette dernière à se comporter en bloc. *« Ok, nous avons cet ennemi commun, qui est effectivement un très dangereux connard. Mais je sais que mon voisin me soutiendra si jamais je l'affronte, si je le vois ou je l'entends. Je sais que tous les membres de cette société vont être aussi vigilants que moi, et que chacun de nous sera déterminé pour procéder à son annihilation. »*
- Depuis quand es-tu l'avocat du slave, Pablo Mendes Carioca ?

— Pour une fois que je suis d'accord avec cet enfoiré.

Pablo et Nao se regardent en souriant. Andrey les a tous fédérés contre Lupus. L'ultime virage qu'a pris leur ancien pote les fait tous flipper. Alberto Genoresso est lui aussi présent.

— Le «Lupus» est une maladie auto-immune, messieurs. Une maladie qui a pour horrible conséquence la rébellion de votre propre organisme contre vous-même. Notre Lupus est similaire. Durant de nombreuses années, il a été notre force, notre corps, notre système de défense. Aujourd'hui, il est l'ennemi. Il est celui qui veut semer le chaos.

— De Batman ... au joker.

— Merci Pablo, cette analogie est beaucoup plus claire.

— Tout le plaisir est pour moi, Alberto.

Pablo réalise soudainement que James est toujours absent.

— Où est ce connard de Manthis ?

— Il enquête.

— Il veut comprendre ce qui est arrivé à Salomon, c'est ça ?

— Précisément.

- Il n'aurait pas pu faire ça à un autre moment que pendant l'allocution ?
- Selon ses dires : « N'est-il pas meilleur moment que lorsque tous les moutons regardent dans la même direction ? ».

Pablo émet un rire bref.

- Il faut avouer qu'il n'y a pas meilleure opportunité pour chercher.
- Toujours selon ses dires : « J'ai aidé le russkov à écrire son putain de discours, je ne sais pas si je serai capable de l'écouter une quinzisième fois dans sa totalité. »

James Manthis est devant l'immeuble où habite Salomon. Il regarde le gratte-ciel d'en bas avec appréhension. Il s'apprête à voir le pire. Dans son esprit, il ne fait aucun doute que Lupus l'a tué. Il n'espère même plus se tromper. Il veut en avoir confirmation, et éventuellement comprendre pourquoi. Il pénètre prudemment dans le hall de l'immeuble.

C'est une tour remplie de diplomates africains. James ne s'y sent pas particulièrement bien. Hormis sa couleur de peau, il ne partage absolument rien avec ces combattants politiques de l'Afrique. Il n'y voit qu'une bande de justiciers s'attachant à une cause vaine. Heureusement, tous ces cons s'abreuvent des douces paroles de Silovic et son incursion ne semble pas avoir été remarquée.

L'ascenseur enchaîne les étages et il arrive enfin à celui de Salomon Iako. Son cœur palpite, il a l'étrange sensation qu'il pourrait croiser Lupus.

« Rassemble-toi, Manthis. Il y a des semaines que Salomon est silencieux. Si Lupus est passé par là, il a dû le faire bien avant ton arrivée. »

Il décide de passer par l'appartement voisin, leurs balcons étant mitoyens, il lui est aisé de passer par la fenêtre de l'habitat vide. Ces diplomates n'y passent que quelques semaines dans l'année. Il a une vague pensée pour tous ces logements inoccupés, alors que des humains périssent de froid dans la rue à côté. Mais il refoule bien vite l'absurdité de notre société. Il n'est pas

là pour ça. Il crochète la serrure du voisin, ouvre la porte-fenêtre du fond et se retrouve sur le balcon de Salomon.

Il lui faut quelques secondes pour briser la serrure de la porte-fenêtre via l'extérieur mais il y parvient. Et au moment où la porte s'ouvre, l'odeur pestilentielle d'un cadavre en décomposition le fait reculer et presque chavirer dans le vide.

Le corps n'est même pas caché. Il est installé à son bureau, la tête lourdement posée contre son bureau, une cavité béante à l'arrière, davantage due à la décomposition qu'à l'impact de la balle qui a traversé le cerveau de Salomon Iako.

James examine l'appartement. Il n'y a pas eu d'effraction. L'assassin avait visiblement pu y pénétrer au préalable. Comme il ne parvient pas à trouver les clés sur Salomon, il conclut que le responsable s'en est servi pour quitter l'appartement. Un tel acte ne ressemble pas à Lupus. Il aurait usé d'autres stratagèmes pour prendre la vie de Salomon. De toute façon, il appréciait trop l'homme pour effectuer lui-même ce sale boulot. Un émissaire l'a sans doute fait pour lui.

Maintenant qu'il en a la confirmation, James doit comprendre pourquoi.

Andrey ...

Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi leur détailles-tu mon parcours comme un infâme biopic cinématographique ? C'est donc comme cela que tu considères notre amitié ?

Mon vieil ami, tu me déçois.

Données spatio-temporelles : Banff, Canada, vingt heures.

Le monde est beau, il est tellement beau. Je ne sais pas vraiment ce qui fait sa beauté. Ce lac est extraordinaire.

Est-ce cette forêt de conifères qui le borde, est-ce cette eau pure et turquoise ? Est-ce le reflet du soleil sur cette eau ? Est-ce encore le flanc de montagne qui couvre doucement cette eau ? Je n'en sais foutrement rien.

Est-ce mes yeux d'humains qui me permettent d'apprécier cette beauté ?

Non, ce ne peut être le cas. L'harmonie que je vois dans les lignes de ce paysage, elles existent. J'en ai l'absolue certitude quand je vois le merlebleu azuré qui tournoie joyeusement entre les pins sans véritable autre but que de profiter de ce vent frais.

Tous mes sens sont en éveil. En plus de regarder cette beauté, j'ai plaisir à entendre la mélodie d'une faune qui chante son bonheur, à toucher l'eau douce parcourir mes doigts, à sentir l'odeur des sapins.

Je me sens fort, je me sens partie intégrante de cette symbiose. Je ne suis pas comme eux. Je n'ai pas mis mon arrivisme, ma mégalomanie et mon égoïsme contre toi, Nature.

En revanche, je suis brûlant. C'est fou une telle fièvre.

Comment cette espèce fragile a pu croire un seul instant qu'elle te résisterait ? Ils se vantent d'avoir inventé la médecine, l'art, la technologie.

Se rendent-ils compte de ce que toi, tu as inventé ? Se rendent-ils compte qu'ils sont le produit de ton bon vouloir ? Se rendent-ils compte qu'ils ont besoin de toi et pas l'inverse ?

Je ne comprends pas pourquoi tu as été si clémente avec eux. Il y a longtemps que tu aurais pu stopper leurs exactions. Tu as cru en eux, n'est-ce pas ? Comme moi j'ai pu le faire.

Cette espèce est abjecte, Gaïa. Elle est capable du meilleur mais elle est dans une perpétuelle adolescence. Tu ne peux la sauver de sa propre fragilité. Elle se croit forte mais elle n'est rien. Tu les laisses continuer alors qu'ils te saignent.

Je sais que tu es au-dessus de cela, que tu es capable de te régénérer, que tu attendras le dernier moment pour les stopper. Je sais tout cela pourtant ...

Pourtant plus tu attends, plus tu auras de travail. Car l'Homme a déjà détruit une grande partie de tes

créations, végétales et animales. Le déséquilibre qu'il a créé est si impensable !

Ne t'inquiète pas, Nature. Je ne suis pas comme eux et je suis ton plus fidèle allié.

Je t'apporterai leur tête.

« Je connais Jared depuis plus de vingt ans. J'ai vu son ascension, je l'ai vue dans ses yeux avant même qu'elle ne se réalise.

Comme je vous l'ai dit précédemment, cet homme a tout mis en œuvre pour s'accaparer les maux de l'espèce humaine pendant plus d'une décennie. Il y a un an cependant, il connut un grand bouleversement.

Une de ses « patientes » - comprenez un des contrats qui allait lui permettre de soutirer une information à quelqu'un par la violence - a pénétré son système.

Cette personne l'a orienté sur de fausses pistes, elle a anéanti tout son personnel et s'est jouée de tout son processus habituel d'interrogatoire.

Ce fut un coup d'arrêt terrible pour Jared, qui n'avait jamais connu d'échec. C'était sur ça qu'il avait construit son statut de légende. Chaque client potentiel avait la garantie ABSOLUE d'avoir l'information qu'il souhaitait, pourvu que Lupus en témoigne la légitimité.

Mais en cet instant, Lupus avait échoué. Et ce n'est pas tant l'échec d'un contrat que l'échec de son activité globale qui résonna alors en lui.

Car après tout ce temps passé à éduquer l'humanité, les contrats étaient de plus en plus nombreux, les comportements humanoïdes toujours plus égoïstes et inconsidérés. L'ultime transition de son être s'opéra via cet échec. Il avait permis au monde de gérer quelques

crises potentielles mais la condition humaine restait invariablement celle qui le répugnait.

Tous ces gens de pure bonté, internationalement reconnus, les Martin Luther King, les Gandhi, les Abbé Pierre, tous ceux-là avaient lamentablement échoué, tout comme lui.

Pour Jared, la cassure fut nette et irréversible. L'homme ne méritait plus sa considération. Il ne méritait qu'une chose : récolter les fruits de son immaturité, à savoir chaos, malheur et drames.

Il y a quelques mois, il réunit un maigre essaim des personnes qu'il qualifiait de confiance parmi la matrice mondiale, dont votre serviteur. Il tenta de nous exposer les absurdités inhérentes à notre espèce. Surtout, il nous expliqua que sauver l'Homme n'était plus sa priorité. Il nous dit que cette espèce imparfaite était devenue le cadet de ses soucis. Il nous avoua que son but était à présent de procéder à une violente transition vers une nouvelle civilisation.

Et après cette réunion, Jared disparut.

Encore aujourd'hui, je ne sais pas exactement quel a été son voyage depuis. Mais je sais que tous les crimes auxquels vous avez pu assister sont de son fait.

Notre absence de considération envers la souffrance animale est une évidence. En dépit de nombreuses prises de position, de décrets et de combats associatifs acharnés, l'espèce humaine reste insensible aux tourments de cette

population et estime simplement que l'on reproduit de façon un peu plus vile la dureté du monde animal.

Il y a donc d'un côté, un sentiment d'ultra supériorité de l'homme sur ses semblables, et d'un autre côté, ce même être humain se cache derrière son propre statut animal pour justifier certains de ses comportements.

Il y a là un paradoxe que Jared n'a jamais accepté, quelque chose de profondément injuste qu'il a décidé d'éliminer. Vous avez ici la raison vulgarisée de tous les crimes anti-spécistes qu'il a pu commettre.

Vous conviendrez que ces crimes ne sont que la reproduction d'un comportement humain, ni plus, ni moins. Et au risque de choquer bon nombre d'entre vous, ce ne sont pas ces actes-là qui me font peur chez Lupus.

Je n'aurais pas réclamé une telle allocution pour une poignée de gens qui ont une attitude que je qualifierai moi-même d'inadmissible et qui vont, au final, dans le sens de Jared.

J'ai demandé une allocution mondiale car ces crimes furent une diversion.

Lupus a décidé de punir l'humanité d'une façon beaucoup plus radicale. Il a aujourd'hui le pouvoir de semer le chaos, il a le pouvoir de créer une discorde qui conduirait les hommes à se désunir et à se combattre. Ce pouvoir, il a décidé de l'utiliser.

Un de ses anciens collaborateurs, qui m'a aidé à écrire ce discours, un peu long je vous l'accorde, a démantelé son projet. Quel était-il ?

Ce projet était de déclencher une troisième guerre mondiale.

Vous savez tous quelles conséquences irrémédiables pourraient avoir une troisième guerre à l'heure actuelle. La puissance militaire et nucléaire de chaque pays de ce monde pourrait suffire à conduire toute l'humanité à l'extinction. Lupus ne cherche pas forcément l'extinction de l'espèce, mais il souhaite un bouleversement gigantesque. Il souhaite nous faire payer à tous nos comportements.

Il a contacté un de ses anciens patients, nommé Philip Schneider. Il a fait en sorte que ce dernier organise un gel informatique de toutes les principales industries allemandes. Toujours par le biais de M. Schneider, Lupus a fait en sorte d'incriminer un ancien parti politique turc : « les loups gris ».

Pourquoi incriminer ce parti, me demanderez-vous ? Est-ce un clin d'œil ironique du Lupus à son étymologie ?

Je vous réponds que rien n'est fait au hasard. Le choix d'incriminer ce parti politique nationaliste aujourd'hui faible, voire inexistant, est très réfléchi.

En effet, quelle aurait été, à votre avis, la première réaction des allemands si le gouvernement turc en personne avait procédé à de telles attaques ?

Ils auraient été extrêmement méfiants. La Turquie et l'Allemagne partagent une histoire compliquée, mais jamais les turcs n'auraient osé s'attaquer à son allié de façon frontale et déclarée. Ils se seraient expliqués avec les allemands, qu'ils auraient rapidement innocentés.

Non, Lupus avait autre chose en tête. Il voulait que cette attaque soit difficilement identifiable, et il voulait que les rares indices menant aux coupables conduisent inexorablement à ce parti des *loups gris*. Il voulait ceci car l'Allemagne saurait alors que l'acte est suffisamment subtil pour être véritable. Il voulait ceci car établir comme responsable potentiel un ancien parti politique nationaliste serait une parfaite couverture du gouvernement pour fragiliser la position allemande en se cachant habilement derrière les faiblesses de son histoire.

L'Allemagne était sur le point de tomber dans le piège au moment où le collaborateur dont je vous ai parlé tout à l'heure a pu leur apporter la vérité.

Imaginez que mon collaborateur n'ait pas été présent. Imaginez que cette Allemagne, dont la position économique a été nettement fragilisée par l'attaque soit indignée et hors d'elle pour déclarer la guerre à la Turquie.

Savez-vous que la Turquie est un exportateur majeur pour la Chine ? Lupus le sait.

Il sait que les Chinois, trop heureux de pouvoir enfoncer leur concurrent Allemand sur divers marchés, auraient profité de cette occasion pour s'allier aux Turcs. Il sait que l'amitié franco-allemande et plus globalement

l'Europe occidentale, n'aurait pas pu laisser son leader économique se faire écraser. Il sait que les États-Unis, qui cherchent le moindre prétexte pour piller un pays aux ressources florissantes et pour combattre l'Islam se seraient glissés dans ce conflit du côté de l'Allemagne. Il sait également que la Russie, dont l'activité commerciale avec la Turquie est très importante, dont les relations avec l'Europe et les États-Unis sont affectées par le conflit Ukrainien, se serait rangée du côté Turc.

Je pense que vous avez compris l'effet boule de neige dont je vous parle. De fil en aiguille, briser l'alliance germano-turque revient très vite à reconstituer le monde en deux pôles concurrentiels.

Je vous laisse imaginer les conséquences qu'un tel affrontement aurait pu avoir sur le monde.

Voici ce que mon collaborateur vous a évité et voici donc l'incroyable danger dont je voulais vous faire part.

Jared Tsana a tenté de semer le chaos. J'ai déjà invité tous les États de ce monde à la plus grande vigilance face à l'intelligence et au machiavélisme de cet homme.

Je vous ai raconté énormément de bien sur lui. Mais gardez en tête que c'est une bête blessée, une âme revancharde qui a décidé de s'insurger contre vous tous.

Normalement, vous êtes en train de visionner une nouvelle fois son visage.

Si quelqu'un voit ce visage, qu'il prévienne son voisin, le voisin de son voisin, n'importe qui, susceptible de diffuser suffisamment l'information.

Aujourd'hui, nous devons affronter cet homme. La terreur qu'il a insufflée sur la matrice mondiale n'est plus d'actualité. Certes, il est dangereux. Certes, il possède des armes que beaucoup de nous n'ont pas.

Mais il est seul.

Le peuple de cette planète est à présent au courant de son projet sordide. Et c'est pour la survie de notre espèce que nous devons arrêter cet homme.

Je le répète à nouveau.

Il est seul, seul contre tous.

Rappelez-vous que votre force, c'est votre nombre. Je suis conscient que mes paroles peuvent vous paraître lointaines. Je suis conscient que vous pourriez ne pas vous sentir concernés par ces mots. Vous auriez tellement tort. Il ne s'agit pas d'un terroriste lambda, guidé par des idéaux ridicules, qui veut détruire un symbole de notre civilisation ou assassiner un bus de touristes.

Non, il s'agit d'un sociopathe brillant qui souhaite renverser l'humanité dans son entièreté.

— Un sacré orateur, Silovic ...

Alberto sourit.

— Il sait capter l'attention, c'est clair.

— Nao, Il y a un moyen de mesurer l'audience non ?

— Ouais, Manthis m'a dit de lancer ce programme. On aurait alors un graphe avec le nombre d'auditeurs à chaque seconde. On pourrait ainsi estimer la perte, voir si certains en ont plein le cul de ces conneries. Tu veux que je lance le programme, Pablo ?

— Et si on faisait un pari ? Je te parie qu'on a perdu plus de cinquante pour cent des auditeurs depuis le début de l'allocution.

— Je te paris dix mille dollars que non.

— Il est couillu l'asiatique. Pari tenu.

Nao exécute une commande informatique. Une courbe s'affiche sur l'écran. Tous deux sont bouche bée. Il tape rapidement une autre commande et d'autres chiffres viennent détailler la courbe. Alberto en rit.

— On dirait que tu as perdu, Carioca ...

— Tes chiffres sont faux, c'est impossible.

— Tu es en train de suggérer une erreur de calcul de James Manthis ?

- Dieu tout puissant.
- Donc, si au début de l’allocution, nous avions ... 1,4 milliards d’auditeurs, et qu’à présent, nous en sommes à ... 1,75 milliards, nous avons une augmentation de 25% de l’audience globale.
- Je ne pensais pas qu’un tel discours capterait tant l’attention. Même si bien sûr, il a pris le contrôle de tous les canaux ...
- Comment on s’organise pour les dix mille, tu préfères par chèque, en cash, par virement ?

Pablo esquisse un rictus empli de honte.

- Nous en reparlerons plus tard, si tu veux bien.

Comme il pouvait le présager, rien d'intéressant n'émana de la fouille du corps de Salomon. Il dut se résoudre à pénétrer l'ordinateur de son vieil ami afin d'y déceler ses dernières activités, ses dernières recherches.

Le disque dur avait été entièrement vidé. Étant donné la grossièreté de ce formatage, James continua à penser que tout cela était le travail d'un amateur. En tous les cas, il s'agissait de quelqu'un qui n'avait pas l'habitude de faire ce genre de choses. Et c'est ce qui était surprenant. Si Lupus avait pris la peine de commanditer le meurtre de Salomon, il aurait utilisé une vraie pointure, un homme capable d'effacer des traces de vies d'un rien.

Le tueur était quelqu'un d'inattendu, un individu lambda dont Salomon ne se serait pas méfié. C'était sans doute quelqu'un qui s'était fait passer pour un personnel d'entretien, de nature assez frêle, peut-être noir. Le tueur était quelqu'un comme cet homme qui vient de franchir la porte et qui pointe une arme sur le front de James Manthis, qui trop obnubilé par ses cyber-recherches, n'a même pas remarqué la porte d'entrée s'ouvrir et l'homme la franchissant.

— M. Manthis ?

— En personne. Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Je m'appelle Abou. Abou Sagandé.

— Je suppose que vous êtes responsables de tout cela.

- Vous supposez bien.
- Si j'en crois ma perception, vous êtes d'origine africaine. Avez-vous une idée des bienfaits que cet homme a fait l'humanité ? Avez-vous une idée de son importance pour votre continent ?
- Je connais parfaitement la valeur de Salomon Iako.
- Est-ce Lupus qui vous envoie ?

Abou Sagandé prend une grande respiration. James Manthis décèle un soulagement imperceptible dans l'expiration qui suit.

- En effet.
- Est-ce que vous comptez me tuer ?
- Je ne l'ai pas encore décidé. Cela ne fait pas partie de ma mission.
- Pourquoi Salomon ?
- Pour prévenir le danger. Lui-même n'en a pas saisi la raison.
- Quel danger ? M. Sagandé, je ne pense pas que vous réalisiez ce qui est en train de se passer. Nous, les anciens collaborateurs de Lupus, nous sommes réunis. Nous avons fait en sorte de stopper sa folie meurtrière. En ce moment même, un homme appelé Andrey Silovic prévient le monde entier des méfaits de votre commanditaire.

Il en fait l'ennemi numéro un de l'Humanité. Les conflits géopolitiques qu'il tente de subtilement créer dans chaque partie du monde vont naturellement s'annihiler, à mesure que le peuple prend conscience de son existence et de son but, y compris dans votre partie du monde.

Abou éclate de rire. Un fou-rire nerveux qu'il ne contrôle absolument pas. Dans un éclair de lucidité, James se jette sur son interlocuteur et le désarme avec une grande facilité.

Abou est toujours secoué du même rire. Il en pleure.

— Bien, M. Sagandé. Je n'avais pas prévu une telle tactique pour vous désarmer. Mais j'accepte volontiers cette opportunité.

— Vous ...

Abou en a mal au ventre.

— Vous m'avez pris pour un politicien ...

James est parcouru d'un frisson. Abou Sagandé est un curieux personnage. Le désespoir qu'il entend à travers ce rire l'inquiète terriblement. Il lui faut des réponses. Quelle est la nature exacte de sa relation avec Lupus ? Quel est son rôle dans ce projet ?

Il s'est calmé et regarde James dans les yeux avec un grand sourire. James, quant-à-lui voit en Abou Sagandé un homme qui a récemment changé. Il voit en lui un homme libre. Il est rare d'être face à un être sans peur, sans doute. Est-ce Lupus qui en est à l'origine ?

— M. Manthis, laissez-moi vous compter mon histoire. Vous comprendrez alors que ce que vous avez entrepris, M. Silovic et vous, est bien inutile.

Situation spatio-temporelle : Lac de Banff, Canada,
vingt heures et trente minutes.

*Ai-je déjà respiré un air aussi pur ?
Merci de m'accueillir en ton sein, ô Nature.
Ceux qui te saignent et te blessent je pourfends.
Tes belles âmes innocentes je défends.*

*Me pardonneras-tu ma longue ignorance ?
J'espère que ma mue t'aura donné confiance.
Et j'ai foi en ta légendaire clémence.
Ne considère pas mes anciennes carences.*

*Ta beauté transparâit de nuit comme de jour.
Elle m'obsède et me fait t'offrir tout mon amour.
Je suis prêt à d'innombrables sacrifices.
J'éradiquerai toute forme de vice.*

*Sur ce sol émouvant, je déverse mon sang.
Et lorsque je vois refléter mon visage,
dans cette eau qui sublime le paysage,
Les profonds ravages de mon choix je ressens.*

« Soyons clair, la seule chose qui aujourd'hui me différencie de Jared Tsana, est que j'ai foi en l'humanité.

L'avoir contrecarré sur cet imbroglio germano-turc n'est que la première étape d'un long combat que nous tous allons mener avec force et détermination.

Cet homme est dangereux et puissant, le chemin qu'il a pris dernièrement est une route inacceptable. Cela étant, tous les peuples de cette Terre doivent avoir conscience des raisons de cette colère. Si j'ai consacré une grande partie de cette allocution à l'histoire de Lupus, c'est aussi parce que le début de son combat est louable.

Ayez conscience que nous, êtres humains avons effectivement eu un comportement abject. Ayez conscience que toutes les guerres fratricides que nous avons menées, que toutes les mauvaises raisons qui nous ont amené à autant de conflits sont à bannir. Par son incessante curiosité, l'homme s'est élevé au-delà de tout ce que l'on aurait pu imaginer. Notre expansion est sans précédent. Nos prouesses scientifiques, notre civilisation, notre culture n'ont cessé de s'amplifier depuis des siècles. Aujourd'hui, nous sommes capables de créer une civilisation heureuse et pérenne. Le communautarisme, l'intolérance et la cupidité nous empêchent cette ultime ascension. Les systèmes monétaires, étatiques et religieux n'ont eu d'effet que nos scissions.

Là où nous pourrions disposer librement et équitablement de toutes les ressources de cette Terre, le système monétaire nous inculque de fausses valeurs. Il

nous fait créer une rareté fictive et nous invente une inégalité d'accès injustifiée. Le monde n'a jamais eu autant de pauvres. Et jamais le monde n'a connu tant de millionnaires. Le monde n'a jamais connu autant de famine, et il n'a jamais connu tant d'obèses. Il n'a jamais connu autant d'inanition et pourtant tant d'abondance.

Là où nous pourrions progresser technologiquement pour nous simplifier encore davantage le bien-être de tout un chacun, les institutions politiques nous freinent, prônant la propriété intellectuelle, la concurrence, la nécessité d'un travail devenu obsolète qui n'a pour but que d'engraisser un peu plus la poignée de riches qui n'obéissent qu'à leur cupidité. Cette poignée de riches qui se protège en asservissant l'humanité via des médias manipulateurs et abrutissants. Ces médias permettent aux mêmes personnes de conserver leur pouvoir exécutif et ces dernières maintiennent allègrement ce fonctionnement qui leur octroie chaque jour un peu plus de puissance.

Là où nous pourrions progresser scientifiquement, les institutions religieuses condamnent des actes qu'elle qualifie comme hérétiques, en se basant sur une morale inventée de toutes pièces par des gens dont la vie sur Terre date de plus de mille ans et n'est pas complètement avérée.

Nous devons prendre conscience que les frontières nous séparent plus qu'elles nous rapprochent. Les mécènes, politiciens et riches n'ont aucune compétence pour faire de notre monde une place paisible et libre.

Et si ces aberrations perdurent depuis autant de siècles, cela signifie simplement que vous, peuple de la Terre, êtes aussi esclaves que l'étaient vos ancêtres. Il est temps que cela cesse. Il est temps que vous tous preniez conscience de votre force. Notre combat à tous, est celui du bien commun.

Contrairement à ce que beaucoup osent dire, ce monde est suffisamment abondant pour tous nous accueillir. Ce monde est suffisamment riche pour tous nous faire vivre dans de sereines conditions.

Ayez conscience que ce monde, est la première de nos priorités. Lorsque telle industrie détruit plusieurs hectares de forêt en Amazonie, elle provoque en nous une insuffisance respiratoire. Quand un pétrolier rejette ses déchets dans la mer, il nous déshydrate et affecte nos fonctions rénales.

Quand un veau est assassiné et transformé en steak haché, sa vengeance est de remplir nos vaisseaux de graisses putrides qui provoquent de graves maladies vasculaires. Lorsqu'un adulte lambda boit le lait de sa mère éplorée, le phosphore de ces os est prélevé pour digérer ces protéines animales étranges et son squelette entier est fragilisé.

Lorsque la Terre saigne, vous saignez. Si chaque peuple qui m'écoute prend acte de ce fait, une partie de ce monde commencera à se réajuster.

Cette planète n'est pas notre ennemie, et si vous continuez à l'affronter, sachez que ce sera elle qui gagnera. Car si nous avons besoin d'elle, elle pourrait

parfaitement se passer de nous. Lorsque nous nous vantons d'avoir découvert le feu, elle l'a créé. Lorsque nous nous vantons d'avoir créé la médecine, n'oubliez pas qu'elle a créé la vie.

Trop longtemps, nous avons été une espèce égocentrée, incapable de reconnaître que nous faisons partie d'un écosystème qui conditionnait notre équilibre. Nous nous sommes crus plus forts que tout mais nous avons échoué.

En dépit de tous nos progrès, si l'oxygène disparaît, nous mourrons. Si l'eau disparaît, nous mourrons.

Albert Einstein a dit :

« Si l'abeille disparaît, l'humanité en a pour quatre ans ».

Avez-vous idée du nombre d'espèces d'abeilles qui disparaissent via les pesticides de notre activité agricole intensive ?

Un changement radical et immédiat de nos comportements d'adolescents gâtés et consuméristes aura une chance de nous sauver.

Jared ne croit pas en vous. Il me dirait que la grande majorité qui m'écoute actuellement est d'accord avec moi. Mais il m'affirmerait que d'ici les cinq prochaines minutes, cette même majorité aura complètement oublié mes avertissements.

Je vous demande ... Je vous supplie de lui prouver qu'il a tort. La meilleure manière d'arrêter Lupus est de le convaincre.

Nous valons plus que ça. Notre génération a un but : réintégrer cet écosystème que nous avons quitté, corrompu et détruit.

Je vous remercie, tous, de votre attention.

- Bordel Silovic, tu m’as fait forte impression.
- Merci, Pablo.
- Intéressant, ton appel à la révolution verte. Tu vas avoir une grande partie des états sur le dos, tu en as conscience ?
- Comment voulais-tu que je ne profite pas d’une telle audience pour faire passer ces messages essentiels. J’aurais été indigne de Jared.
- Avec ça, je pense qu’il est définitivement court-circuité.
- Il y a de fortes chances. Je pense même qu’il pourrait nous contacter sous peu.
- Dans quel but ?
- Nous féliciter ... ou nous tuer.

Tous rient et dans l’autocongratulation, Andrey fronce soudain les sourcils.

- Toujours pas de nouvelles de James ?
- Aucune.
- Ça ne sent pas bon.
- Il a insisté pour aller sur le champ de bataille. Il ne pourra pas se plaindre de ses blessures.
- Ou de son trépas.
- Une drôle de victoire que nous fêtons là.

- Je viens de Guinée, M. Manthis. Mes parents viennent d'une ville qui s'appelle Coyah. C'est lorsque j'eus quatre ans que tous deux périrent. Mes sœurs et moi-même furent placés en orphelinat. Étant jeune et en bonne santé, une famille d'origine lyonnaise m'adopta. Je fus ainsi élevé en France, dans un confort qu'aucun de mes ancêtres n'aurait pu imaginer.
- Comparé à l'Afrique, le niveau de vie français est d'une opulence ... indécente.
- C'est vrai. Mes parents adoptifs avaient deux autres enfants. J'ai été leur bonne action. J'ai été leur acte de pitié. Mes deux nouveaux frères étaient bêtes, ils n'étaient pas méchants mais abrutis. Mes sœurs biologiques fréquentèrent des parents atroces. J'étais plutôt bien loti. On me répétait sans cesse que j'avais de la chance. Trouvez-vous que j'ai eu de la chance, monsieur Manthis ?
- Pas vraiment, non.
- Je ne trouve pas non plus. Mes sœurs réussirent finalement à intégrer de respectables familles. Elles devinrent de parfaites occidentales, eurent un travail, fondèrent une famille. Toute cette vie était inconcevable pour moi. Les traces de vie de mes parents se consumèrent très vite, et bientôt je fus le seul être sur Terre qui maintenait leur mémoire. Adolescent, je pus retourner en Guinée, pour comprendre davantage mon début d'histoire.

Je retrouvai le village de ma famille. Les quelques cousins que j'avais étaient morts eux aussi, emportés par ce même fléau : Ebola.

James commence à saisir l'horreur des révélations d'Abou Sagandé. Mais trop hébété pour réagir, il le laisse finir son récit.

— Grande fut ma tristesse mais immense fut ma colère. « Ebola » ne représentait rien en France. Ce n'était qu'un mot exotique, qui désignait les maux du tiers monde. Ma colère était immense monsieur Manthis, car je ne me rendais compte qu'à ce moment de la profonde injustice de ce monde. Et si mes parents biologiques étaient nés en France ? Et si mes parents adoptifs étaient nés en Guinée ? Cette existence est absurde. Je suis croyant, vous savez. Je pense qu'un Dieu est à l'origine de ça. Nous en avons longuement débattu avec celui que vous appelez Lupus.

Les yeux de James commencent à larmoyer. Ce n'est pas cette touchante histoire de vie qui l'émeut, c'est la tristesse de son propre échec. Il connaît la fin de l'histoire. Mais il est beaucoup trop triste pour interrompre le monologue d'Abou Sagandé.

— Passons. Je fus fasciné par ce virus. En vérité, je fus fasciné par toutes ces pandémies qui saignaient l'Afrique pendant que l'Europe réfléchissait aux futures fonctionnalités du nouveau smartphone à la mode. Je fis des études de virologie, à Lyon. Bien évidemment, je concentrai ma thèse sur Ebola. Je n'inventai rien

mais je pus établir tous ces modes de transmission. Je pus détailler son degré de pénétrance. Je pus faire en sorte que seule l'espèce humaine soit sensible à son contact. Vous savez monsieur Manthis, à l'heure où je vous parle, je suis encore en colère, la même colère que celle que j'ai ressentie en Guinée, à mon retour. C'est cette colère qui m'a fait inventer cette souche mutée, infiniment plus virulente, infiniment plus meurtrière. Vous avez idée du nombre de virus que l'homme a créé de toute pièce ? Non ? Moi non plus. Mais je peux vous assurer que celui que j'ai façonné est un monstre. Sans votre ami, je n'aurais jamais eu les moyens de faire ça. Il m'a donné le matériel, la confiance, l'assistance. Bien sûr, j'aurais souhaité participé à la suite des événements mais mon champ de compétence est bien maigre. J'ai donc laissé le soin à votre ami de prendre en charge le déroulement des opérations.

Dans sa tristesse, James parvient enfin à sortir un son de sa bouche. Il souhaite qu'Abou finisse son récit au plus vite. Il a besoin de l'entendre.

- Quelle suite ?
- Vous l'avez deviné monsieur Manthis. La dissémination totale. La pandémie mondiale. Votre ami a une certaine originalité. Il a décidé de contaminer des plats de viande congelée dans plusieurs grandes villes de chaque continent. Une fois ceci-fait, et afin de garantir les effets de son action, il mangea lui-même un steak de bœuf

contaminé, preuve qu'il se considère comme partie intégrante de cette humanité à punir. « C'est bien le seul morceau de viande dont la consommation me dédouane de toute culpabilité ». J'ai trouvé cette remarque très drôle. C'était il y a une dizaine de jours. Les personnes ayant consommé ce poison doivent maintenant se compter en centaines de milliers. Avec le degré de pénétrance et le temps d'incubation, je dirais que l'humanité en a pour approximativement ...

James vient d'exploser le crâne d'Abou Sagandé. Il sort sur le balcon de Salomon et s'appuie à la rambarde. Il regarde autour de lui et contemple la civilisation humaine. Pour la première fois, ces buildings et ces voitures génèrent en lui de l'admiration. Il voit le ciel nuageux et la pluie qui commence à tomber. Il examine ensuite chaque personne présente dans les rues à portée de vue.

« Pardonnez-moi. Si j'avais pu, je l'en aurais empêché ... Mais il était trop fort. Vous n'aviez pas conscience que sa colère était telle, je le sais. Pardonnez-moi. »

Cette douleur est si virulente, Abou. Jamais je n'aurais pu imaginer une telle souffrance. Le sang chaud qui coule de mon nez n'est, en rien, comparable à un rhume d'hiver New yorkais.

La vie me quitte. Je résiste, sans trop savoir pourquoi. Quel intérêt ai-je à repousser l'inéluctable ? Je ne m'en rends même pas compte. Ce combat est un réflexe.

Je sais, Andrey. Je sais que la volonté de l'homme n'a pas d'égal. J'espère que tu pourras me pardonner, mon vieil ami. Je t'ai manipulé depuis le début. Tu as couru dans mes pièges comme un lapin fonce sur un collet. Tu ne méritais pas une telle instrumentalisation mais tu représentais pour moi le pire des dangers. Il ne fallait pas que tu entraves mon projet. N'aies pas peur, l'humanité ne disparaîtra pas. Tu sais aussi bien que moi qu'en dépit de notre fragilité, nous sommes forts. Certains passeront cette épreuve nécessaire.

Cet acte Andrey, c'est l'acte le plus humain que j'ai pu commettre. Si j'ai fait ça, c'est pour notre sauvegarde. Jamais l'homme n'aurait pu continuer cette vie sur plusieurs décennies. Jamais il n'aurait pu refondre notre civilisation sur les bonnes bases.

Sans mon acte, Andrey, Gaïa nous aurait tous tué. Ma punition est un sursis. Ce sursis est notre chance, votre chance.

Je n'ai pas écouté toute ton allocution mais je sais ce que tu leur as dit. Grâce à toi, j'ai la certitude que les

survivants rebâtiront avec les valeurs que tu leur auras transmises. Il fallait les fédérer face à un ennemi commun. Ce ne pouvait être que moi. J'étais le seul qui pouvait cristalliser tout ça.

Tu sais depuis longtemps que je n'ai jamais réellement fait partie de cette communauté. Pourtant, même si elle m'a répugné, elle m'a toujours fasciné.

J'aurai apprécié mon moment sur cette planète, Andrey. J'aurai apprécié tous les événements qui ont conduit à CET avènement.

La forêt de conifères m'embrasse. Elle est prête à fusionner avec ma misérable enveloppe corporelle. Pourtant, une autre perspective de fin plutôt inattendue s'offre à moi.

L'odeur de mon sang a attiré un animal qui m'est familier, un animal que j'ai toujours glorifié. Le plus beau et dangereux des canidés.

Canis Lupus Occidentalis.

Approche-toi de moi, mon frère. Quel âge as-tu ? Douze, Treize ans peut-être. Tu n'es pas tout jeune. Tu sembles seul, désolidarisé d'une meute à protéger, libre. Nous avons au moins ça en commun.

Oui très cher, je soutiens ton regard. Je sais ce que tu cherches à faire. Je sais pourquoi tu es là. Je te rassure, cela ne me dérange pas. Ton intention n'est pas risquée. Je ne suis pas de première fraîcheur, mais la merde qui circule en moi ne devrait pas t'atteindre. Cependant, tu

devras attendre. Je ne m'autoriserai à être ton mets que lorsque j'aurai rendu mon dernier souffle. Je te déconseille de m'attaquer précocement, ou tu vas t'exposer au courroux du plus puissant canidé de cette planète.

Lupus, comme toi, je fus un grand guerrier. Comme toi, je fus capable d'écraser mes adversaires, d'être dominant et respecté. Tous ces mâles alphas, tous les membres de toutes les meutes, tous m'ont craint et m'ont écouté. Visiblement, nous arrivons tous deux à la fin d'un cycle.

Tu soutiens mon regard. Toi aussi tu as l'orgueil de l'ancien puissant. Ne regarde pas mon fluide s'échapper.

« Le loup qui ne montre jamais son sang, par l'autre loup est laissé vivant »

Je suis épuisé Lupus. Cette vie fut si intense ...

Garde tes distances ou je vais gerber sur ton beau pelage. Ne t'impatiente pas, ne sens-tu pas l'imminence de ton dîner ?

Putain ce que ça fait mal.

Il va falloir à l'Homme un sacré courage. Qui sait ? Peut-être que toi et ton peuple allez reprendre une place de choix parmi les super-prédateurs ?

Ne me dis pas que ... est-ce ça, la fameuse lumière ? On dirait un putain de néon au supermarché discount de ma rue.

Il semble que cette fin-ci est la bonne.

Ton diner est servi mon frère. Vois en ses yeux qui se ferment les signes de ma seule soumission.

Je me rends à toi et à Gaïa.

Lupus ...

Ne m'oublie pas.

